

LA  
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



QUARANTE-SEPTIÈME ANNÉE

1907

VEVEY  
IMPRIMERIE ED. RECORDON

— 1906 —

---

---

Imprimerie Ed. Recordon, Vevey

---

---

# LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

QUARANTE-SEPTIÈME ANNÉE

---

Bonne année.

« *Né crains point, car je suis avec toi.* »

(Ésaïe XLI, 10)

J'ai devant moi une carte postale illustrée, représentant un paysage d'hiver : une neige abondante recouvre une forêt de hêtres et de sapins, ainsi que le chemin qui la traverse. Seul, un voyageur, appuyé sur un bâton, poursuit sa route vers le village qui se montre dans le lointain. Une simple barrière en bois le sépare du précipice ; mais il n'a rien à craindre ; en suivant le chemin qui s'ouvre devant lui, il arrivera bientôt au but. Il trouvera dans son « home » repos et réconfort, et cela lui fera oublier les ennuis et les difficultés du trajet. Au-dessous de la vignette, sur le chemin même, se trouve le bienveillant souhait qui figure en tête de ces lignes, et plus bas le beau passage qui l'accompagne.

Cette carte me fut adressée au commencement de l'année dernière par une jeune personne que je ne connais que de nom, et qui demeure dans une contrée lointaine.

Oh ! combien la parole dite à propos est bonne ; elle est, selon l'expression de l'Écriture, « comme des pommes d'or incrustées d'argent. » (Proverbes XXV, 11.) Celle-ci fut en bénédiction au destinataire. Puissent les réflexions qui vont suivre vous être profitables, chers jeunes amis !

La vie, ici-bas, est un voyage pour chacun de

nous. Jeune voyageur, où vas-tu donc ? Permits-moi de te le demander au début de cette année. T'achemines-tu vers la cité céleste, ou es-tu encore sans espérance pour l'éternité ? Si tel est ton cas, je te dirai franchement que tu ignores le bonheur véritable ; et l'année qui vient de s'ouvrir ne serait pas plus heureuse pour toi que celles qui l'ont précédée.

Le bonheur ne saurait se trouver dans les choses que ce monde, éloigné de Dieu, fait miroiter devant toi, si belles puissent-elles te paraître. La Parole de vérité les appelle des « choses de néant, qui ne profitent pas et ne délivrent pas. » (I Samuel XII, 21.) Ne l'oubliez pas, chers jeunes amis ; pour être véritablement heureux, il importe d'être délivré de la condition dans laquelle le péché nous a plongés. Ne sommes-nous pas coupables et souillés, dignes du jugement de Dieu et absolument impropres pour sa présence ? Et qui pourrait nous délivrer, si ce n'est le Sauveur qu'il nous a donné, dans la personne de son Fils unique ? Eh bien ! l'œuvre, en vertu de laquelle nous pouvons jouir de la délivrance, a été accomplie il y a plus de dix-neuf siècles ; et par la foi en Celui qui s'est donné en rançon, le croyant est justifié et purifié de tous ses péchés. Il est amené à jouir de la paix avec Dieu, de sa faveur et obtient aussi en partage la précieuse espérance de sa gloire. (Romains V, 1, 2.) Le Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas « souffert pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu ? » (I Pierre III, 18.)

Ainsi, celui qui a cru n'est plus, comme auparavant, sans Dieu et sans espérance. (Éphésiens II, 12.) Il possède l'espérance de la gloire de Dieu ; et le Dieu et Père du Seigneur Jésus-Christ est devenu son Dieu et son Père.

Tels sont les éléments du bonheur véritable : avoir été amené à Dieu, demeurer en sa présence,

jouir de sa communion et attendre du ciel le Fils de Dieu, venant chercher ses rachetés pour les introduire dans la gloire céleste. Que cela soit votre part dans cette nouvelle année ! Alors ce sera en vérité, comme je vous la souhaite, une « bonne année. » Mais ne tardez pas à venir au Seigneur Jésus ; si l'année qui s'ouvre est encore un an de grâce, souvenez-vous que c'est AUJOURD'HUI le jour du salut.

\* \* \*

Quelle perspective réjouissante le racheté du Seigneur a devant lui ! Cette précieuse déclaration de la Parole n'est-elle pas à son intention ? « Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures, » dit le Seigneur Jésus, « je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi. » (Jean XIV, 2, 3.) Voilà la sûre et bienheureuse espérance qui va bientôt se réaliser.

La scène présente est remplie d'écueils et de difficultés de toutes sortes pour chacun de nous, jeunes ou vieux. La route est parfois raboteuse, l'atmosphère glaciale et le chemin solitaire. C'est vrai, vous ne vous attendiez pas à rencontrer, au début de la course, des choses de cette nature ; vous aviez peut-être, au contraire, la pensée que tout irait toujours au gré de vos désirs, oubliant que notre Dieu et Père, dans sa sagesse et sa bonté, dispense à ses enfants ce qui est nécessaire à la bénédiction et à la prospérité de leurs âmes. Mais ses pensées envers les siens sont des pensées de paix et non de mal (Jérémie XXIX, 11), car il n'a pas d'autre intention que celle de les rendre heureux.

Ne veut-il pas les introduire dans son repos, au terme du chemin, et dans la maison du Père, où il y a

place pour ses bien-aimés enfants? (Hébreux IV, 3, 10; Jean XIV, 2, 3.) Ainsi, bon courage, jeune croyant, en pensant au « home » où tu trouveras repos parfait et doux réconfort.

Et maintenant, sommes-nous abandonnés à la merci des circonstances, parfois bien pénibles, par lesquelles nous pouvons passer? Assurément pas. N'avez-vous pas fait l'expérience des soins et de la bonté du Seigneur au cours de l'année qui vient de finir? Au début de celle-ci, continuez à l'honorer de toute votre confiance. Il nous y invite, et nous possédons pour le chemin deux précieuses ressources rappelées précisément dans le passage cité plus haut. Je le laisse à votre méditation, et prenez-le chacun pour vous-même, comme s'il vous était personnellement adressé : « *Ne crains point, car je suis avec toi.* » (Ésaïe XLI, 10.)

Le danger nous menace, peut-être; nous nous sentons impuissants pour y faire face; nous sommes quelquefois comme enveloppés d'un épais brouillard par les circonstances que nous traversons. Marchons par la foi, regardant au delà des choses qui se voient, attachons-nous à la fidèle Parole de notre Dieu. Il nous dit : « *Ne crains point.* » Et n'oublions pas que lui-même est sans cesse près des siens, dans leurs bons comme dans leurs mauvais jours; il nous le rappelle en disant : « *Je suis avec toi.* » Dieu et sa Parole quels précieux trésors pour la route!

Jeunes croyants, ne l'oubliez pas au cours de l'année qui vient de s'ouvrir; et en attendant le Seigneur Jésus du ciel, l'objet de votre sûre espérance, puissiez-vous aussi expérimenter ce qu'il y a d'encourageant dans les paroles de ce précieux texte!

L. P.

## L'an nouveau

---

Sur le timbre sonore  
 Il a frappé minuit :  
 L'an nouveau vient d'éclorre,  
 Mil neuf cent six a fui.

Nouvel an qui commence,  
 Que nous apportes-tu ?...  
 Bonheur, paix, espérance  
 A l'esprit abattu,

Ou bien l'épreuve amère,  
 La détresse et l'effroi...  
 Réponds à ma prière !...  
 Maintenant, dis-le moi.

. . . . .  
 Mais l'année est muette ;  
 Tout est silencieux.  
 Alors mon cœur répète :  
 « En haut lève les yeux ! »

A toi donc je regarde,  
 O Seigneur, en ce jour,  
 Car je suis sous ta garde,  
 L'objet de ton amour.

Ta grâce me rassure :  
 Tout sera pour mon bien.  
 Et si la route est dure,  
 Je ne manque de rien.

Rempli de confiance,  
 Je vais donc en avant :  
 Je marche en ta présence  
 En paix, en t'attendant !

---

## Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

---

AGGÉE

CHAPITRE I.

*Première prophétie d'Aggée.*

La seconde année de Darius, l'Éternel s'adressa à Zorobabel, gouverneur de Juda, et à Joshua, le grand sacrificateur, par le prophète Aggée.

Il commença par reprocher au peuple son relâchement dans le travail de la maison, car, disaient les Juifs, le temps n'était pas encore venu pour se remettre à l'œuvre ; ils négligeaient les intérêts de l'Éternel pour s'occuper des leurs. Le prophète leur dit : « Est ce le temps pour vous d'habiter dans vos maisons lambrissées, tandis que cette maison est dévastée ? » Aussi Dieu ne bénissait pas leur travail ; malgré toute la peine qu'ils se donnaient pour amasser, ils ne récoltaient que peu ; Dieu retenait la rosée et n'envoyait pas la pluie, cette pluie sans laquelle la terre d'Israël était stérile. Nous avons en ceci un sérieux enseignement, le même que donnait le Seigneur aux disciples, lorsqu'il leur disait : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus » (1), enseignement qui est aussi contenu dans ces paroles de l'apôtre Paul : « La piété est utile à toutes choses, ayant la promesse de la vie présente et de la vie qui est à venir » (2).

(1) Matthieu VI, 33.

(2) 1 Timothée IV, 8.



Souvenons-nous, chers enfants, que le Seigneur demande l'obéissance en premier lieu, et Lui, qui a tout dans sa main en notre faveur, bénira selon ses pensées de grâce envers nous ; tandis que, si nous agissons contrairement à sa volonté, lors même que tout paraîtrait avantageux au point de vue des hommes, rien ne prospérera véritablement pour nous, et nous aurons ainsi perdu notre temps, en déshonorant le Seigneur.

Le prophète leur dit : « Ainsi dit l'Éternel des armées : Considérez bien vos voies : Montez à la montagne et apportez du bois, et bâtissez la maison ; et j'y prendrai plaisir. » (v. 8.) Alors Zorobabel, Joshua et tout le peuple, entendant la voix de Dieu, craignirent, et l'Éternel leur fit dire par Aggée : « Je suis avec vous. » Quel encouragement ! avoir l'Éternel avec eux, c'était ce qu'il leur fallait pour ne pas redouter les menaces de leurs ennemis. Vous le voyez, mes jeunes amis, le moyen par lequel vous pouvez avoir Dieu avec vous, pour votre protection, votre secours en toutes circonstances, c'est d'écouter sa Parole et de le craindre, comme le dit l'Écclésiaste . « Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là le tout de l'homme » (1). Aussi l'Éternel réveilla l'esprit des chefs et de tout le peuple, et ils vinrent et travaillèrent au temple.

## CHAPITRE II, 1-9.

### *Deuxième prophétie d'Aggée.*

Une fois entrepris, le travail risquait encore de se ralentir par le découragement qui pouvait s'emparer des Juifs, s'ils songeaient à quel point ce temple était inférieur à celui de Salomon. Là aussi, la bonté

(1) Écclésiaste XII, 13.

de Dieu leur vint en aide. Un mois plus tard environ, l'Éternel envoya de nouveau Aggée pour fortifier le peuple. Il renouvelle l'assurance que l'Éternel était avec eux, ainsi que sa Parole et son Esprit ; qu'ils n'avaient rien à craindre ; que le temps viendrait où seraient ébranlées toutes les nations et toutes les puissances des cieux et de la terre qui s'opposaient aux desseins de Dieu ; et alors paraîtrait Christ, appelé ici : « l'objet du désir de toutes les nations. » La maison serait remplie de gloire, car : « L'argent est à moi, et l'or est à moi, dit l'Éternel des armées. » Toutes les ressources de l'univers lui appartiennent, il en disposera en faveur de son peuple et pour sa gloire à Lui. La splendeur de cette maison, lors de la venue de Christ, sera plus grande que celle du temple de Salomon, « et dans ce lieu, je donnerai la paix, dit l'Éternel des armées. »

Quels riches encouragements ! Le peuple était-il effrayé par les ennemis et leur puissance ? Il savait que l'Éternel était avec eux, disposant de toutes ses ressources ; ainsi, il n'avait rien à craindre pour le présent. Il possédait aussi l'assurance qu'un jour toute la puissance de la domination des hommes serait ébranlée et remplacée par la puissance de Celui qui établirait la paix sur la terre. Les Juifs étaient-ils découragés en pensant à la pauvreté de leurs ressources, qui rendaient cette maison si inférieure à celle de Salomon ? L'Éternel leur dit : « L'argent est à moi, l'or est à moi : la dernière gloire de cette maison sera plus grande que la première. »

Mais remarquez, mes jeunes amis, que tous ces encouragements sont pour la foi : « La foi est l'assurance des choses qu'on espère ; » elle fait tenir « ferme, comme voyant celui qui est invisible » (1).

(1) Hébreux XI, 1 et 27.

Si toutes les puissances du monde doivent être ébranlées un jour, celle sous laquelle les Juifs se trouvaient encore assujettis existait encore ; et, si la dernière gloire de cette maison devait être plus grande que la première, c'était pour le temps de la fin. La foi compte sur la parole de Dieu :

La foi n'est certes pas ce qu'on voit, ce qu'on touche :  
Elle croit simplement ce qui sort de la bouche  
De Celui qui pour nous sur la croix a souffert,  
Afin que le chemin des cieus nous fût ouvert.

Puissions-nous tous ne compter que sur les ressources de la foi, c'est-à-dire sur Dieu lui-même !

#### CHAPITRE II, 10-23.

##### *Troisième et quatrième prophéties d'Aggée.*

Deux mois plus tard, la parole de l'Éternel vint à Aggée en deux fois le même jour. Le prophète montre d'abord aux Juifs que, bien qu'ils eussent commencé à travailler à la maison de Dieu, une chose sainte, ils s'étaient souillés en se relâchant et en négligeant l'Éternel qui n'avait pu les bénir. Car il ne suffit pas d'être le peuple de Dieu et d'avoir des privilèges : il faut une marche en accord avec ces privilèges pour jouir des bénédictions qui se rattachent à cette position.

La seconde prophétie est un encouragement spécial adressé à Zorobabel pour lui dire que, lorsque les puissances des cieus et de la terre auront été ébranlées, l'Éternel le prendra, lui, figure de Christ, et le mettra sur lui comme un cachet, une chose extrêmement précieuse ; car il était choisi par l'Éternel (1).

(1) On voit, par la généalogie de Matthieu I, que Zorobabel était un ancêtre du Seigneur Jésus, comme fils de David.

Combien Dieu est bon ! Il fortifie ainsi la foi et encourage son peuple. Il donne l'assurance de son secours dans le présent et dirige le cœur vers la gloire à venir ; et c'est ce qu'il fait encore en faveur des siens aujourd'hui.

(A suivre).

---

### RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE DÉCEMBRE

- 1° A l'occasion du retour de l'arche.
- 2° Daniel XI, 2.
- 3° Des habitants qui peuplèrent la Palestine à la suite de la captivité d'Israël.
- 4° Parce qu'il ne se confia pas en l'Éternel. L'interruption dura quinze ans.

#### QUESTIONS :

- 1° Quel est le premier encouragement que donne Aggée au peuple ?
- 2° D'où provenait le découragement auquel l'Éternel répond par la seconde prophétie d'Aggée ?
- 3° Citez tous les découragements que l'on trouve dans la seconde prophétie.
- 4° Où trouve-t-on le nom de Zorobabel dans le Nouveau Testament ? De qui est-il une figure ?

---

#### Fidji. (Suite.)

Grande fut l'excitation causée par l'apparition des étrangers. Des foules d'indigènes au visage féroce, à peine vêtus, leur peau foncée noircie encore par des procédés particuliers, armés de massues formidables, se précipitèrent sur le rivage au moment où les deux missionnaires débarquaient. Les Européens

s'avancèrent hardiment, saluant amicalement leurs hôtes étranges et leur adressant d'aimables paroles en langue tonga.

Heureusement que de nombreux Tongans s'étant établis à Lakemba, leur idiome était devenu familier aux Fidjiens ; ce fait fut d'une incalculable utilité pour les missionnaires qui purent ainsi dès l'abord s'entretenir avec les natifs sans avoir recours à un interprète. Sans tarder, ils se dirigèrent vers la résidence royale, où ils furent présentés au souverain et aux chets selon le cérémonial convenu.

Comme Tui Nagan (ainsi se nommait le roi) semblait favorablement disposé envers eux, un engagement fut aussitôt conclu qui mettait une pièce de terrain à la disposition des missionnaires et leur permettait tout le secours dont ils pourraient avoir besoin pour l'érection d'une maison convenable.

Le roi alla même jusqu'à leur offrir un grand bâtiment dans sa propre ville, située à un kilomètre du rivage et entourée d'un fossé. Mais les missionnaires n'acceptèrent pas cette proposition, craignant avec raison les maladies infectieuses engendrées par l'agglomération d'individus réunis dans un espace restreint. Les habitations des Tongans étaient dispersées parmi les bouquets de cocotiers majestueux ; ces arbres croissent, pour la plupart, près du rivage et entourent ces îles d'une ceinture verdoyante.

Peut-être avez-vous vu des noix de cocos dans les devantures des magasins ; peut-être même aurez-vous goûté à leur pulpe succulente ou savouré leur lait délicieux ; mais vous figurez-vous sur quelles sortes d'arbres croissent ces fruits étranges ? Je veux essayer de vous les décrire. Ils sont tout différents des vieux chênes majestueux, des hêtres, des châtaigniers que nous voyons chez nous, et dont nous

admirons les troncs épais et les branches touffues. Un cocotier peut élever jusqu'à une hauteur de plus de trente mètres sa tige élancée, sur une ligne presque absolument perpendiculaire. Aucune branche n'y croît, excepté au sommet où un bouquet de palmes gracieuses s'agitent, légères comme des plumes, et c'est au milieu de ce bouquet que se cache la noix de coco.

Beaucoup de nos garçons, si agiles qu'ils soient, reculeraient à la pensée de grimper le long de ce tronc si lisse et si élevé; mais j'ai, pour ma part, vu un Fidjien qui escaladait un cocotier avec moins de peine que nous n'en trouverions à gravir une échelle.

La première nuit que les missionnaires passèrent à Fidji ne fut rien moins qu'agréable. Ils n'avaient pour tout abri qu'une vieille tente en toile à voile, et leur repos fut constamment troublé par les morsures d'innombrables moustiques et les grognements incessants d'un troupeau de porcs qui avaient élu domicile dans le voisinage.

Au bout de quelques jours cependant, grâce à l'aide des indigènes qui s'évertuaient à abattre les cocotiers, à équarrir des planches, à façonner des poutres, leur demeure se trouva achevée. Le jour qui suivit celui où les Européens prirent possession de leur nouveau domicile, était un dimanche, et, au grand étonnement des sauvages, tout travail cessa; on n'entendit plus le bruit de la scie et du marteau, et les deux missionnaires, avec leurs femmes et leurs enfants, se réunirent pour prier et adresser à Dieu des cantiques d'actions de grâce. Ensuite, ils annoncèrent à ceux qui les entouraient la bonne nouvelle du pardon et de l'amour du Sauveur. Près de cent cinquante Tongans et Fidjiens assistèrent à cette première prédication, et, parmi eux, on remarquait le roi Tui Nagan lui-même. *(A suivre).*

---

## La tache d'encre.

« Qui est-ce qui a fait cette tache d'encre sur mon carnet ? »

Le maître avait quitté la classe pendant quelques instants pour parler à la mère d'un des élèves qui l'avait fait appeler. Maintenant, sa voix se faisait sévère et son regard scrutateur semblait vouloir lire sur le visage de ses écoliers. Un profond silence suivit la question.

« Je demande encore une fois, répéta le maître, en scandant chaque syllabe, qui a fait une tache d'encre sur mon carnet ? »

A la première interpellation, quarante têtes s'élevaient levées et quarante paires d'yeux inquisiteurs s'étaient tournés vers le pupitre ; mais tout aussitôt les têtes s'étaient courbées de nouveau sur les ardoises avec une application inaccoutumée. Lorsque la question fut répétée pour la seconde fois, personne ne bougea ; on n'entendait que le grincement des touches ; l'atmosphère semblait orageuse.

« Quand un maître pose une question, reprit l'instituteur après un instant d'attente, il est du devoir des élèves de lui donner une réponse. L'un d'entre vous *doit* être en faute. L'un d'entre vous a dû quitter sa place, peut-être pour chercher dans mon carnet la solution de son problème. Ma plume, qui était pleine d'encre, s'est échappée de sa main, et ainsi la tache s'est faite. Qui est le coupable ? »

Silence de mort ! Le maître soupira et son visage devint triste. Il aimait ses élèves et souffrait à la pensée de devoir leur infliger une punition. Mais c'était un homme pieux, et il savait qu'il avait non seulement le devoir de maintenir l'ordre dans son école, mais encore que le Seigneur lui avait confié

les âmes de ses élèves comme un bien précieux. Il avait donc à cœur, tout en leur inculquant les connaissances indispensables pour cette vie, de les conduire dans le chemin qui aboutit à la vie éternelle.

Après quelques minutes de réflexion, et après avoir élevé son âme vers Dieu, le maître descendit de son pupitre et s'approcha des bancs sur lesquels les enfants étaient assis :

« Je n'aime pas les rapporteurs, dit-il. Quand un garçon se plaint à relever les faiblesses de son camarade, il fait preuve d'un mauvais caractère. Mais aujourd'hui il est nécessaire, pour le *bien* (et il accentua fortement le dernier mot) du coupable, que je sache qui a commis cette faute. Je n'exige pas que vous le déniez, mais je demande que tous vous quittiez votre place, les uns après les autres, et alliez dans le corridor, à l'exception du coupable. »

Les garçons se levèrent en commençant par ceux du premier banc et sortirent de la classe. Trois bancs se vidèrent rapidement, mais pour le quatrième, où se trouvaient les plus jeunes élèves, cela alla moins vite. Enfin, après une courte bousculade et quelque hésitation, tous les enfants quittèrent la chambre, sauf un. Celui-ci s'était d'abord levé pour suivre ses camarades, puis, après avoir fait quelques pas, il s'était rassis.

Le maître ferma la porte, s'assit à côté de l'enfant, et, prenant ses petites mains dans les siennes, il se mit à lui parler doucement :

« Ainsi, c'est toi, Paul ? Tu as donc essayé de me tromper en cherchant à connaître la solution de ton problème ? Tu as osé quitter la place sans ma permission, et ensuite tu n'as pas eu le courage de te dénoncer ? Cela m'attriste profondément, mon gar-



çon. Pourquoi n'as-tu pas tout de suite avoué ta faute ? Du moment que tu avais commis cette mauvaise action, ma question s'adressait à toi, et à toi seul. Oui, tu peux bien baisser les yeux. Tu dois avoir honte. Et comment pourras-tu regarder ta mère en face, ce soir, quand tu t'agenouilleras près d'elle pour la prière ? Mais surtout comment pourras-tu prier après m'avoir ainsi trompé ? »

A ces paroles du maître, deux grosses larmes se firent jour sous les paupières baissées de Paul et roulèrent lentement le long de ses joues.

« Ta conduite m'a triste d'autant plus, reprit l'instituteur, que je l'avais jusqu'à présent connu pour être un garçon appliqué, franc et droit. »

Le visage de Paul se couvrit d'une vive rougeur. Il leva sa tête, qu'il avait tenue jusque-là baissée sur sa poitrine, et regardant son maître bien en face, il dit :

« Je n'ai pas menti. »

« Ne cherche pas à t'excuser, répondit l'instituteur plus sévèrement. Tu ne fais qu'aggraver ta faute. Si tu n'as pas précisément menti, tu as du moins laissé supposer que tes camarades étaient coupables. Était-ce honnête, cela ? Bien que j'en sois fort attristé, je me vois dans l'obligation de te punir. C'est aujourd'hui mercredi. Dès cet après-midi jusqu'à la fin de la semaine, tu resteras en classe jusqu'à huit heures du soir, et, de plus, durant chaque récréation, tu devras copier quatre pages de ton livre de lecture. »

Là-dessus, le maître ouvrit la porte pour congédier les écoliers, l'heure de la clôture des classes ayant déjà sonné. Il chargea Louis, le frère de Paul, d'avertir leur mère de la cause de la rentrée tardive de ce dernier. Lentement les garçons se dispersèrent ; enfin, le maître resta seul avec les deux frères.

Paul était assis sur son banc, les coudes sur la table, et les yeux fixés obstinément droit devant lui. Il ne remarquait pas le visage pâle et bouleversé de Louis. Celui-ci semblait ne pouvoir se décider à transmettre le message qui venait de lui être confié.

Louis était de seize mois plus jeune que Paul, et l'affection des deux frères était si grande, leur intimité si parfaite, que souvent leurs condisciples et le maître lui-même s'en étonnaient. Louis ne bougeait pas. Il se tenait là, comme cloué au plancher, ne détournant pas ses regards de Paul qui ne semblait pas s'apercevoir de sa présence.

« Louis, va maintenant à la maison, dit le maître. Il est plus de cinq heures. Et toi, Paul, prends ton livre et commence à faire ta tâche de punition. »

Paul se leva pour obéir, mais Louis se précipita vers lui, et jetant ses bras autour de son cou, il éclata en sanglots convulsifs.

« Mon pauvre frère ! » gémissait-il, en tremblant de tous ses membres.

Paul lui rendit ses caresses, tout en cherchant doucement à se dégager de l'étreinte de l'enfant.

« Ne te désole pas ainsi, Louis ! Ne pleure plus, je t'en prie. J'aurai fini mon devoir avant huit heures et alors je pourrai rentrer à la maison et tout raconter à maman. Sois tranquille, maintenant, et retourne chez nous. Fais-le, je t'en supplie, Louis. Cela me rend si triste de te voir pleurer. »

Mais Louis se cramponnait toujours à son aîné.

« Je dois rester. C'est moi qui dois être retenu, cria-t-il avec véhémence. Va à la maison, toi ; comment veux-tu que je regarde maman ! »

Et ses larmes redoublèrent.

Enfin, le maître prit le petit garçon par la main et lui dit avec bonté :

« Mon enfant, tu dois vraiment partir maintenant.

« Ton frère a commis une faute grave et tu dois comprendre qu'il est nécessaire qu'il subisse une punition. »

Mais quel fut son étonnement lorsque Louis s'écria :

« Il n'a point commis de faute. C'est moi qui dois être puni ! »

« Tais-toi, Louis, s'écria Paul, le saisissant par le bras ; tu as déjà assez de chagrin comme cela, sans encore te dénoncer ! »

Et les deux frères se mirent à sangloter de plus belle.

Le maître promenait ses regards de l'un à l'autre, cherchant à comprendre. Louis serait-il donc le vrai coupable ? Paul n'avait-il agi, comme il l'avait fait, que pour épargner son frère ? Pendant un instant, l'instituteur se trouva dans un cruel embarras. Puis ses yeux s'arrêtèrent sur les enfants et se remplirent de larmes. Les deux petits se tenaient étroitement enlacés, la tête de l'un reposant sur l'épaule de l'autre. Alors il les attira tous deux dans ses bras :

« Mes chers garçons, dit-il, le grand amour que vous avez l'un pour l'autre me fait chaud au cœur. A Dieu ne plaise que je cherche à l'affaiblir en aucune façon. Mais si vous vous aimez vraiment comme le Seigneur veut que vous le fassiez, alors il ne faut pas que Paul soit prêt seulement à subir le châtiment que Louis a mérité, il doit encore le rendre attentif à sa faute et chercher à lui montrer combien il a mal agi. Je sais bien que c'est là une tâche difficile pour un cœur aimant ; mais elle n'en est pas moins nécessaire pour cela. Je comprends aussi maintenant ce qui s'est passé ici cet après-midi. Sous l'impulsion du moment, Louis a commis la première faute, et comme la seconde suit toujours de près, il n'a pas eu le courage de se dénoncer et

a cherché à cacher son péché. N'est-ce pas vrai, Louis ? »

« Oui ! » sanglota l'enfant.

« Mais toi, Paul, pourquoi l'es-tu rassis quand tous les autres sortaient ? Pourquoi n'as-tu pas aussi quitté la chambre ? »

(A suivre).

### Questions pour le mois de janvier.

A lire : *Ruth*.

- 1° Lequel des fils de Naomi, Ruth avait-elle épousé ?
- 2° Quelle parole de Ruth nous montre son désir de se tourner des idoles vers le vrai Dieu ?
- 3° Quel verset nous montre que Ruth avait eu une pleine confiance en Dieu en suivant sa belle-mère ?
- 4° Comment pourrait-on appliquer à Ruth la parole de l'Éternel à Abraham, en Genèse XXII, 18 ?
- 5° Dire aussi exactement que possible la généalogie d'Ézéchias, roi de Juda, en commençant par Ruth, la Moabite.
- 6° Qu'est-ce que le livre de Ruth nous dit quant à la nourriture et à la boisson des moissonneurs de cette époque ?

### Réponses aux questions du mois de décembre.

- 1° Juges XIV, 19; Juges XV, 15; Juges XVI, 29-31.
- 2° Juges XV, 17-19.
- 3° Phinéas (Juges XX, 28); à Béthel (Juges XX, 26-27).
- 4° Six cents (Juges XX, 47).
- 5° Juges XXI, 25.
- 6° Gédéon, Samson, Jephté, Samuel. (Hébreux XI, 32.)



### Un petit enfant les conduira.

Ceux de nos abonnés qui ont eu entre les mains le volume de la *Bonne Nouvelle* pour 1901, se souviendront d'y avoir lu le récit des débuts du Dr Barnardo, le philanthrope chrétien qui consacra sa vie à secourir les petits vagabonds de Londres et des autres grandes villes de l'Angleterre. Le Dr Barnardo ne se contentait pas de tirer ces malheureux du milieu de péché et de misère dans lequel ils vivaient ; il les mettait encore en mesure de gagner honnêtement leur vie, soit dans leur patrie, soit surtout au Canada, où ils se trouvaient mieux à l'abri des influences pernicieuses qui avaient empoisonné leur enfance. Mais ce que cet ami des enfants recherchait avant tout, c'était d'enseigner à ses protégés le chemin du salut et d'amener ces petits êtres dégradés et avilis aux pieds du Bon Berger, de Celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

Dieu a rappelé auprès de Lui, en 1905, son fidèle serviteur, laissant dans le deuil sa grande famille de 8000 garçons et filles. L'œuvre se continue cependant, grâce à l'appui d'autres amis chrétiens. Nous croyons intéresser nos jeunes lecteurs en leur communiquant un récit parfaitement authentique, dû à la plume du Dr Barnardo lui-même.

Jeannie K. vint à moi, écrit-il, retirée du milieu d'une cour horrible, dans un des pires quartiers de Londres. C'était une mignonne fillette de deux ans, et ce ne fut qu'au prix d'efforts énergiques que je réussis à la sauver de son vil entourage. A cette époque, Jeannie et ses semblables étaient considérés comme de véritables parias de la société, et si je n'avais pas été prêt à encourir tous les désagréments possibles, j'aurais dû laisser l'enfant là où je l'avais trouvée, c'est-à-dire en compagnie de femmes dont la dégradation faisait tache même dans cette « demeure de dragons. » Mais ce que la loi ne pouvait faire à ce moment-là, je résolus de le tenter, comme je l'avais fait si souvent auparavant. Ce fut un véritable enlèvement, et j'avoue sans remords que Jeannie fut introduite dans notre asile par une porte de derrière.

Elle était si jeune, si dépendante, si petite et si chétive pour son âge, qu'elle trouva tout de suite sa place dans le cœur chaud et aimant de la douce femme chrétienne qui servait de mère à nos pauvres abandonnés. Dans son nouveau milieu, Jeannie prospéra admirablement. Quelques-unes des fillettes recueillies dans le « Cottage » demandaient des semaines ou des mois de soins constants, afin de combattre les déplorables conséquences de leur première éducation. Chez Jeannie, rien de semblable. De sa petite enfance, il ne resta aucune trace. Son caractère se développa charmant de grâce et de pureté.

Mais en enlevant Jeannie, je n'avais pas réussi à « dissimuler mes traces. » Je ne saurais dire comment la chose se fit, mais le refuge de l'enfant fut découvert et je fus en butte à de violentes attaques. On me menaça même de poursuites légales ! Craignant pour la sécurité de la petite, que je sentais m'avoir été confiée par le Seigneur, je pris la résolution de l'expatrier.

Une troupe de nos enfants partait pour le Canada. Jeannie se joignit à eux. Au delà des mers, la fillette gagna le cœur de chacun ; elle séjourna quelque temps dans notre asile, puis une occasion se présenta qui semblait, humainement parlant, devoir assurer son avenir.

Mes collaborateurs canadiens reçurent une lettre d'un fermier écossais et de sa femme, exprimant leur désir d'adopter une petite fille qui n'aurait pas plus de cinq ans. Nos correspondants habitaient une des plus belles parties du pays. La famille se composait de plusieurs fils, déjà grands et qui vivaient avec leurs parents, leur aidant à cultiver le domaine. Des renseignements excellents nous parvinrent quant à la réputation et au caractère général de ces gens. Jeannie semblait de son côté remplir toutes les conditions voulues. Les négociations se poursuivirent par correspondance et aboutirent favorablement. Enfin, le jour arriva où Jeannie devait nous quitter pour s'en aller dans sa nouvelle demeure. Il avait été décidé que le fermier lui-même viendrait la chercher ; c'était un voyage de soixante-dix kilomètres environ à effectuer en voiture ; les chemins de fer étaient rares au Canada en ce temps-là. Tout était prêt. La petite fille prenait congé de ses maîtresses et de ses compagnes, lorsqu'un bruit de grelots annonça l'arrivée du cabriolet. Sous la vaste capote, on distinguait la haute taille un peu voûtée

du fermier, un homme ayant passé la cinquantaine, à l'expression triste et sévère. L'enfant s'avança toute souriante, levant vers lui sa petite figure rose qui demandait un baiser. Le fermier ne sembla pas s'apercevoir de ce muet appel, mais il paraissait bon et ce fut presque tendrement qu'il prit Jeannie dans ses bras et la plaça sur le banc à ses côtés. Son visage austère sembla même se délendre un peu en regardant cette tête mignonne qui frôlait sa manche. Un dernier adieu, une dernière assurance de la part du fermier que Jeannie ne manquerait de rien, et, avec un grand bruit de grelots et de ferraille, le cabriolet s'éloigna au trot cadencé du vieux cheval gris.

D'après le récit que nous fit plus tard la fermière, il paraît que le cabriolet arriva à destination au moment du diner. Pour ce repas, tous les habitants d'une ferme canadienne se rencontrent dans la vaste cuisine. La longue table était chargée d'une quantité de plats, dont la variété et l'abondance ébahiraient nos paysans d'Europe. La mère, aussi grande, aussi maigre et au visage presque aussi sévère que son mari, aida l'enfant à descendre de son siège élevé. Mais elle aussi oublia de lui donner un baiser !

Bientôt arrivèrent cinq jeunes hommes, eux aussi grands, secs et austères, comme leurs parents. Un signe de tête adressé à la petite fille, puis tous s'assirent et le repas commença. Mais tout à coup le cliquetis des couteaux et des fourchettes s'arrêta net et tous les yeux se tournèrent vers Jeannie, assise sur un haut tabouret près de la fermière. Sa petite tête était penchée sur ses mains jointes et Jeannie répétait à haute voix la prière enfantine qu'on lui avait enseignée à dire avant les repas :

Où ! Seigneur, nous te rendons grâce  
Pour tous ces biens qui sont de toi !  
Viens dans nos cœurs prendre ta place  
Et fais-nous vivre par la foi. Amen.



Le profond silence qui suivit, fut rompu par la voix du fermier, un peu tremblante, semblait-il :

« Jeannie, répète cela encore une fois, et nous le dirons après toi »

Et, comme poussés par le même mouvement, tous ceux qui entouraient la table se mirent à genoux et, courbant la tête, répétèrent à haute voix les naïves paroles de l'enfant.

Quand ils se relevèrent, plus d'une larme fut essuyée furtivement. La bouche d'un petit enfant avait touché dans ces cœurs une corde muette depuis longtemps et fait vibrer de chers et sacrés souvenirs. A la fin du repas, tous s'approchèrent de Jeannie et, les uns après les autres, le père, la mère les frères, la prirent dans leurs bras et lui donnèrent le baiser de la bienvenue. Jeannie avait trouvé une famille. Et l'on peut dire que ce fut là le commencement de l'œuvre de l'Esprit de Dieu dans cette maison.

Ce soir-là, chacun revint du travail plus tôt que d'habitude. Le fermier prit Jeannie sur ses genoux :

« Jeannie, ne peux-tu pas encore nous dire une petite prière ? » demanda-t-il.

La petite inclina gravement la tête en signe d'assentiment ; puis, se mettant à genoux et fermant les yeux bien fort, elle répéta ces paroles :

Seigneur Jésus, oh ! daigne entendre  
Un faible enfant qui vient à toi.  
Je connais ton amour si tendre  
Qui sans cesse a veillé sur moi.

Donne-moi de suivre ta trace,  
De te servir en ces bas lieux,  
Jusqu'au beau jour où, par ta grâce,  
Je t'exalterai dans les cieux.

Le père ajouta quelques mots de supplication, puis tous se séparèrent, émus, mais heureux.

Le dimanche suivant trouva la voiture attelée et toute la famille prête à franchir les vingt kilomètres qui la séparaient du seul endroit de la contrée où la Parole de Dieu fût annoncée. Depuis longtemps ces vingt kilomètres avaient été la raison invoquée par ces gens pour excuser leur négligence à assister à un service quelconque. Mais durant les quelques jours qui venaient de s'écouler, pour eux s'était accomplie la promesse : « Un petit enfant les conduira. » La piété si simple de Jeannie, sa confiance enfantine dans le Seigneur, avaient été comme un appel de Dieu adressé au cœur de ces parents oublieux, indifférents, leur rappelant leur responsabilité vis-à-vis de leur Père céleste et vis-à-vis de leurs enfants. L'œuvre de Dieu dans leurs cœurs ne s'arrêta pas là ; mais nous désirions présenter à nos jeunes lecteurs ce qui se rapporte plus spécialement à l'influence d'une toute petite fille.

Enfants qui connaissez le Seigneur, êtes-vous fidèles là où Dieu vous a placés ? Qu'auriez-vous fait à la place de Jeannie ?

---

## Histoire du peuple juif

*depuis la transportation à Babylone (suite).*

### ZACHARIE

#### *Prophétie de Zacharie.*

Zacharie prophétisa la même année qu'Aggée et encore deux ans plus tard, toujours dans le but d'encourager le peuple à la reconstruction du temple. Il commence (chap. 1<sup>er</sup>) par exhorter les Juifs à ne pas mettre de côté la parole de l'Éternel, comme avaient

fait leurs pères. Puis il entre prophétiquement dans toute l'histoire du peuple, à partir du temps où ils vivaient jusqu'à l'établissement du règne de Christ, traitant de la restauration de Jérusalem plutôt que du temple. Il parle, au chap. II, de la gloire future de la ville, montre la purification du peuple figuré par Joshua, nécessaire pour jouir des bénédictions de la fin (chap. III) et présente Christ comme fondement de cette bénédiction. Il encourage Zorobabel, au chap. IV, à compter uniquement sur l'action de l'Esprit pour continuer l'œuvre ; les difficultés, comparées à une montagne, disparaîtront. Au chap. V, le jugement de Jérusalem est rappelé symboliquement, et au chap. VI, Christ, le « Germe, » est présenté comme celui qui bâtira la maison glorieuse de la fin et portera la gloire.

La seconde prophétie (chap. VII à XIV) parle de la première venue de Christ, de son rejet et de son avènement aux derniers jours pour délivrer Jérusalem de ses ennemis qui seront rassemblés autour d'elle. Il montre ensuite que toutes ces nations, qui auront fait la guerre à Jérusalem et sur lesquelles tomberont les jugements, y monteront pendant le règne de Christ pour y célébrer la fête des tabernacles et adorer le roi.

### ESDRAS (*suite.*)

#### *Épreuve de foi.*

Chap. V. — Fortifié par les paroles d'Aggée et de Zacharie, le peuple se remet avec zèle au travail, en comptant sur le secours de l'Éternel. Mais sa foi fut éprouvée, ce qui arrive toujours lorsque Dieu l'a produite. Il veut la fortifier en s'assurant, pour ainsi dire, si réellement nous comptons sur Lui, sur sa

parole, lors même que les circonstances semblent être en opposition avec ses promesses.

Un certain Thathnaï, gouverneur du pays, vint avec ses collègues demander aux Juifs qui leur avait donné ordre de rebâtir cette maison. Il voulait savoir par quelle autorité ils agissaient. C'est ce que le monde demande quelquefois aux croyants, lorsqu'il les voit faire des choses qui exigent une puissance particulière et qui relèvent d'une autorité qu'il reconnaît être au-dessus de lui. On le demanda au Seigneur Jésus lorsqu'il était ici-bas : « Par quelle autorité fais-tu ces choses ? » (1) Le souverain sacrificateur et les anciens le demandèrent aussi aux disciples après la guérison du boiteux : « Par quelle puissance ou par quel nom avez-vous fait ceci ? » (2) Le monde est toujours mécontent de voir en activité une autre puissance que la sienne.

Les Juifs répondirent : « Nous sommes serviteurs du Dieu des cieux et de la terre, et nous bâtissons la maison qui fut bâtie anciennement, il y a bien des années, par un grand roi qui l'a bâtie et achevée. » Puis ils confessèrent humblement que leurs pères, ayant provoqué le Dieu des cieux, furent livrés entre les mains de Nébucadnetsar, qui détruisit le temple. Mais, ajoutèrent-ils, dans la première année de son règne, Cyrus le fit rebâtir et rendit tous les ustensiles emportés par son prédécesseur. Il n'y avait donc qu'à s'assurer de l'exactitude de ces assertions.

Thathnaï écrivit tout cela au roi qui fit faire des recherches dans les archives et y retrouva l'édit de Cyrus. (Chap. VI.) Alors Darius donna à Thathnaï et ses collègues l'ordre formel de ne pas empêcher le travail et d'aider aux Juifs en prenant sur les biens

(1) Luc XX, 2.

(2) Actes IV, 7.

du roi, en argent, en bétail et en denrées, « afin qu'ils offrent, dit-il, de l'encens au Dieu des cieux et qu'ils prient pour la vie du roi et de ses fils. Et de par moi, ordre est donné que si quelque homme change ce rescrit, un bois soit arraché de sa maison et dressé, et qu'il y soit attaché, et que sa maison soit réduite en un tas de fumier à cause de cela. Et que le Dieu qui y a fait demeurer son nom, renverse tout roi et peuple qui étendrait sa main pour changer et détruire cette maison de Dieu qui est à Jérusalem. » (vers. 10-12.)

En présence d'un tel édit, Thathnaï et ses collègues n'eurent qu'à exécuter les ordres de leur souverain. Le travail continua donc, et le temple fut achevé la sixième année de Darius (1), soit quatre ans après le moment où les Juifs avaient repris le travail, grâce aux encouragements d'Aggée et de Zacharie.

Vous remarquerez ici, chers jeunes lecteurs, que l'intervention de Dieu auprès de Darius, pour disposer son cœur en faveur des Juifs, eut lieu depuis que le peuple eut commencé à bâtir, lorsque la défense, faite par les rois précédents, était encore en vigueur. La foi compte sur Dieu et obéit, et après cela Dieu lève les difficultés. Si la chose avait lieu auparavant, il n'y aurait pas de foi et par conséquent pas de gloire pour Dieu.

#### *Dédicace de la maison.*

Chap. VI, 16-22. — Lorsque la maison fut achevée, les Juifs en célébrèrent la dédicace avec une grande joie. Ils offrirent cent taureaux, deux cents béliers et quatre cents agneaux et, comme sacrifice pour le péché, douze béliers, un par tribu d'Israël. Leur foi

(1) C'était 515 ans avant l'ère chrétienne.

reconnaissait le peuple tout entier, quoiqu'ils ne fussent qu'un petit résidu de Juda et de Benjamin. Puis ils rétablirent les sacrificateurs et les lévites selon leurs classes et leurs divisions. Tout était réglé d'après la parole de l'Éternel ; c'est le seul chemin où l'on trouve de la bénédiction.

Tous les sacrificateurs et les lévites se purifièrent, afin de pouvoir célébrer la pâque selon l'ordonnance de Moïse, le quatorzième jour du premier mois. Ils célébrèrent ensuite la fête des pains sans levain, qui suivait immédiatement la pâque, pendant sept jours, et il est dit : « L'Éternel les avait rendus joyeux, et il avait tourné vers eux le cœur du roi d'Assyrie, pour fortifier leurs mains dans l'œuvre de la maison de Dieu, du Dieu d'Israël. »

On comprend quelle devait être la joie de ce peuple ramené à l'Éternel, dans sa terre, autour de ce temple, après avoir subi les terribles châtiments qu'il avait attirés sur lui pour avoir préféré les idoles à Jéhovah. Mais, malgré cette restauration où la foi retrouvait toujours l'Éternel, le même, prêt à bénir, le peuple devait demeurer jusqu'au moment où le vrai Fils de David régnera, sous certaines conséquences, résultant du rejet de l'Éternel dans le passé.

A la dédicace de ce temple, il manque une chose essentielle qui en avait fait la gloire lors de l'érection du tabernacle dans le désert (Exode XL, 34 et 35) et de la dédicace du temple de Salomon. (2 Chroniques VII, 1-3.) Alors la gloire de l'Éternel, signe de sa demeure, était descendue et avait rempli le tabernacle et le temple, tandis qu'ici, il n'en est rien. Vous vous souvenez que cette gloire, signe de la présence de Dieu au milieu de son peuple, s'était élevée du temple, en Ézéchiel X, 18, et XI, 22-23) (1),

(1) Voir *Bonne Nouvelle* de mai 1905.

et qu'elle n'y rentrera que lorsqu'il sera reconstruit pour le milléniun. (Ézéchiel XLIV, 4.) Puis, au lieu de voir un roi de la famille de David régner à Jérusalem, le peuple est toujours sous le pouvoir des gentils auxquels Dieu avait confié le gouvernement sur la terre, jusqu'à ce que son Fils le prenne, quand tout sera rétabli selon les pensées de Dieu.

### *Arrivée d'Esdras.*

Chap. VII. — Esdras, l'auteur du livre dont nous nous occupons, était de la famille d'Aaron, un homme pieux, « scribe versé dans la loi de Moïse, » qui « avait disposé son cœur à rechercher la loi de l'Éternel, et à la faire et à enseigner en Israël les statuts et les ordonnances. » Il ne se contentait pas de reconnaître la loi et de l'enseigner ; il la pratiquait ; car sans cela la connaissance de la Parole n'a pas de valeur, elle devient la « connaissance qui enfle » (1), et qui est sans profit, ni pour soi, ni pour les autres.

On s'étonne, à première vue, qu'Esdras fût resté dans le pays de Babylone ; mais lors de l'édit de Cyrus, il devait être un enfant, si même il était né, car il y avait soixante-huit ans que le retour du peuple avait eu lieu avec Zorobabel, lors du retour d'Esdras. Il est probable que ses parents n'avaient pas profité de l'édit de Cyrus pour rentrer.

Artaxerxès, que l'histoire surnomme *Longue-main*, régnait alors en Perse et connaissait Esdras pour sa piété. Aussi, lorsque l'Éternel lui mit au cœur de visiter ses frères, le roi lui accorda pleins pouvoirs pour cela et lui donna une lettre dans laquelle il faisait savoir à tous ceux d'Israël, sacrificateurs et

(1) 1 Corinthiens VIII, 1

lévites qui étaient encore dans son royaume, qu'ils pouvaient l'accompagner à Jérusalem. Tant le roi que ses conseillers lui donnèrent de l'or et de l'argent pour l'achat du bétail nécessaire aux sacrifices, ainsi que tout ce qui leur paraissait bon de faire selon la volonté de Dieu. Par cette lettre, il enjoignait aux trésoriers qui étaient au delà du fleuve c'est-à-dire en Palestine, de donner à Esdras tout ce qu'il leur demanderait, jusqu'à cent talents d'argent, cent cors de froment, cent baths d'huile et du sel, sans prescription de quantité; et, ajoutait-il, « que tout ce qui est ordonné par le Dieu des cieux soit fait exactement pour sa maison; car pourquoi y aurait-il colère contre le royaume du roi et de ses fils? » Aucun impôt ne devait être levé sur ceux qui étaient employés au service de la maison de Dieu. Enfin, la lettre se terminait ainsi : « Et toi, Esdras, selon la sagesse de ton Dieu, laquelle est en ta main, établis des magistrats et des juges qui jugeront tout le peuple de l'autre côté du fleuve, tous ceux qui connaissent les lois de ton Dieu; et à celui qui ne les connaît pas, faites-les connaître; et quiconque ne pratique pas la loi de ton Dieu et la loi de ton roi, qu'il en soit fait justice promptement, ou par la mort, ou par l'exil, ou par la confiscation de ses biens, ou par l'emprisonnement. » (vers. 11-26.)

Esdras rendit grâce à Dieu, disant : « Béni soit l'Éternel, le Dieu de nos pères, qui a mis de telles pensées dans le cœur du roi, d'orner la maison de l'Éternel qui est à Jérusalem, et qui a étendu sur moi sa bonté devant le roi, et ses conseillers, et tous les puissants princes du roi. » (vers. 27-28.)

(A suivre).

---



## RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE JANVIER

1<sup>o</sup> Il leur dit que l'Éternel était avec eux.

2<sup>o</sup> De l'infériorité de la maison qui se construisait.

3<sup>o</sup> Les Juifs étaient encouragés par la pensée que l'Éternel était avec eux, ainsi que sa Parole et son Esprit ; qu'il renverserait un jour toutes les puissances des cieux et de la terre ; que le Christ viendrait et que la dernière gloire de la maison serait plus grande que la première.

4<sup>o</sup> Dans Matthieu I. Il est une figure de Christ.

### QUESTIONS :

1<sup>o</sup> Quel est le sujet principal de la prophétie de Zacharie ?

2<sup>o</sup> Que dit-il relativement à Christ ?

3<sup>o</sup> Pourquoi Dieu permet-il l'épreuve de la foi ?

4<sup>o</sup> Quel était le désir d'Esdras ?



### La tache d'encre.

(*Suite et fin*)

« Parce que... parce que... » bégaya Paul en rougissant jusqu'à la racine des cheveux, « parce que mon frère n'a rien voulu dire, alors j'ai pensé que je devais prendre sa place pour que les autres ne soient pas soupçonnés. »

« Et maintenant, Paul ose aller à la maison et je

puis rester, n'est-ce pas, monsieur ? » demanda Louis, levant enfin vers le maître ses yeux gonflés de larmes.

« Non, non, s'écria Paul, c'est moi qui reste. »

Le maître, profondément ému par ce combat de générosité, se tourna alors vers Louis :

« Tu vois maintenant, lui dit-il, combien il est important d'être toujours droit et véridique. Le roi Salomon a dit : « Celui qui cache ses transgressions » ne prospérera point, mais celui qui les confesse et » les abandonne, obtiendra miséricorde. » Ceci est bien vrai, comme tout ce que dit la Bible. Si, dès ma première question, tu avais tout avoué et m'avais demandé pardon, tu n'aurais pas été puni. Au lieu de cela, tu as obligé ton frère à prendre ta place de coupable. Et maintenant qu'il l'a prise, il doit subir le châtement que tu as mérité ; mais toi, tu es libre. »

« Non, non, c'est inutile, reprit-il, comme Louis essayait encore de protester. Je ne puis revenir sur ma parole. J'ai puni Paul et il doit maintenant achever le devoir que je lui ai imposé et qu'il a entrepris de faire par amour pour toi. Je te pardonne, mon enfant ; je suis convaincu que tu te repens de la faute et que tu montreras ta reconnaissance envers ton frère en n'oubliant jamais ce qu'il a fait pour toi. J'espère aussi que tout ceci te servira de leçon et que tu ne retomberas pas dans ce péché hideux qui s'appelle la tromperie. »

Le bon maître d'école avait raison. Du jour où l'innocent fut puni pour le coupable, Louis comprit mieux que jamais combien son frère l'aimait ; et dès lors sa conduite tout entière prouva l'impression profonde faite sur son cœur et sur sa conscience par l'affection désintéressée de son aîné.

Mais qu'en est-il de toi, mon jeune lecteur, vis-à-vis de l'amour infiniment plus grand et plus parfait

que le Fils de Dieu a montré pour ses ennemis ? Cet amour a-t-il touché ton cœur et ta conscience et peux-tu dire : « Nous, nous l'aimons, parce que Lui nous a aimés le premier » ?

### Persévérez dans la prière.

(Aux jeunes croyants.)

#### III.

(Lisez : *Colossiens IV, 2 ; Luc XI, 1-10 ;  
Matthieu XVIII, 19-20.*)

Une chrétienne pieuse se trouvait un jour dans une grande détresse : ses fils étaient en pension, pour aller au collège, dans une ville éloignée, et le moment de payer leur hôte était venu : les notes étaient déjà arrivées, mais la pauvre mère se trouvait au dépourvu. Que faire en de telles circonstances ? Elle n'eut pas à réfléchir longtemps : ayant maintes fois déjà fait l'expérience de la fidélité du Seigneur, c'est à Lui qu'elle s'adressa. Pour cela, elle monte au grenier, et là se prosterne devant Celui qui est riche en faveur de tous ceux qui l'invoquent, le suppliant de lui venir en aide dans ce moment difficile. Les heures se passèrent sans amener de changement dans la situation, puis la nuit entière ; et la mère luttait toujours avec courage et confiance. Sur le matin enfin, elle rejoignit les siens, assurée que le Seigneur l'avait entendue et qu'il allait répondre à son urgent besoin.

Peu après, quelqu'un vint frapper à la porte : c'était l'aubergiste du village. Préoccupé pendant la nuit des circonstances de la pauvre mère et se de-

mandant si elle n'aurait pas besoin de quelque argent pour solder la pension de ses écoliers, il lui apportait le montant des notes reçues en lui disant : « Ne vous mettez pas en peine au sujet du remboursement de la somme, ce sera quand vous pourrez. »

*La persévérance* de cette pieuse femme avait été pleinement récompensée ; quel exemple et quel encouragement pour nous !

\* \* \*

Deux besoins particuliers se manifestent en celui qui a le bonheur d'être l'objet de la grâce de Dieu et qui en jouit : il aime à se nourrir de la parole de Dieu et à répandre librement son cœur devant Lui par la prière.

Nous trouvons les deux choses mentionnées à la fin du chapitre X (v. 38-42) de l'évangile selon Luc et au commencement du chapitre suivant (v. 1-11). C'est de ce dernier passage que nous dirons quelques mots.

En réponse à la demande d'un de ses disciples, le Seigneur fait connaître quels doivent être les sujets de leurs requêtes, mais ensuite il insiste d'une façon particulière sur la nécessité de la *persévérance* dans la prière.

Considérons le cas en question. Il s'agit d'une personne qui reçoit un ami à une heure inattendue, sans avoir quoi que ce soit à lui offrir. Il faut donc qu'il s'adresse à quelqu'un qui soit à même de lui venir en aide et qui veuille bien y condescendre. Celui auquel il a recours est précisément dans ces conditions : c'est un homme riche et bienveillant ; mais il présente une objection qui aurait pour effet d'éconduire le demandeur. Ce dernier insiste fortement pour obtenir ce qu'il lui faut, et finalement il est pleinement satisfait.

La chose importante sur laquelle le Seigneur veut appeler notre attention, est la *persévérance* dans la prière ; il nous donne à entendre — par manière de parler — qu'il nous faut même *l'importuner* ; et voilà en quoi nous manquons. (A suivre).



### Un ami des enfants.

Nous possédons une photographie représentant un groupe de six personnes, dont deux enfants : une fillette et un petit garçon. Ce dernier est assis sur les genoux d'un ami de la famille déjà d'un certain âge, qu'il semble affectionner particulièrement : sa tête est penchée d'une façon paisible et confiante sur le sein du vieillard, et celui-ci paraît tout heureux de tenir si près de lui cet agneau du bon Berger ; l'affection produit l'affection.

Ce petit tableau, pris sur le vif, nous révèle admirablement bien quel fut l'ami en Christ dont je désire rappeler le souvenir : c'était un véritable ami des enfants et des jeunes gens. Puissent ces lignes, consacrées à sa mémoire, et écrites à votre intention, chers jeunes lecteurs, vous être en bénédiction !



Charles V. naquit sur les rives d'un des plus beaux lacs de la Suisse, au sein d'une famille de vignerons. Comme la plupart d'entre vous, il eut le privilège d'avoir une mère pieuse qui éleva son enfant, dès le bas âge, dans la crainte du Seigneur et selon les enseignements de sa Parole. Elle lui disait parfois gravement : « Mon enfant, n'imité pas le mal, mais le bien. » Il acquit ainsi de bonne heure un

sentiment très vif pour les choses de Dieu, gardant avec soin les sages instructions qu'il recevait sous le toit paternel, selon l'importante recommandation du Livre inspiré : « Écoute, mon fils, l'instruction de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère ; car ce sera une guirlande de grâce à ta tête, et des colliers à ton cou. » (Proverbes 1, 8.)

Le souffle de l'Esprit de Dieu avait passé récemment sur le pays : bon nombre de personnes furent réveillées à salut et la vérité relative au rassemblement des enfants de Dieu au nom du Seigneur Jésus, et à sa venue pour enlever les rachetés, venait d'être remise en lumière par le ministère d'un de ses serviteurs : ces vérités agissaient avec puissance dans le cœur de bien des chrétiens, les portant à se grouper autour de leur bien-aimé Sauveur et à attendre sa prochaine venue pour les chercher. La mère de Charles, qui faisait partie d'une assemblée de croyants se réunissant dans une ville voisine, fut du nombre de ces derniers.

« De l'abondance du cœur la bouche parle. » La pieuse femme fit part des choses précieuses qui la préoccupaient à son enfant, qui n'avait pas encore atteint sa septième année. Aussi le Seigneur ne tarda-t-il pas à s'en servir pour parler solennellement à la conscience du jeune garçon.

C'était par une splendide journée d'été. Charles, assis sur le seuil de la porte de leur maison, admirait le magnifique paysage qui s'offrait à sa vue : le lac était transparent et le ciel d'un bleu d'azur ; et dans le lointain se déroulait une chaîne de montagnes à l'effet grandiose, couronnées de neiges éternelles ; la nature était des plus belles et le cœur du jeune garçon tressaillait de bonheur.

Mais tout à coup, son admiration et sa joie se changent en frayeur. Il a vu dans les nuages un objet

particulier qui paraît s'approcher de terre ; il est trop éloigné de lui pour savoir ce que c'est : « Le Seigneur Jésus vient maintenant ; c'est Lui et je ne suis pas prêt, » se dit-il aussitôt. Dans son effroi, il se lève, court se cacher au fond de la grange, dont il ferme la porte derrière lui, et se jette sur un tas de foin pour y répandre son âme devant Dieu : « Seigneur ! sauve-moi, » dit-il en pleurant amèrement ; « je suis perdu ; pardonne-moi tous mes péchés. Seigneur Jésus, sauve-moi ! »

Il pleure et prie ainsi, rempli de crainte, pendant un certain temps ; puis il se met à écouter ; tout étant tranquille, il se dit : « Oh ! si seulement le Seigneur Jésus n'est pas encore venu chercher ma mère et tous les croyants pour les introduire au ciel ! »

Le cœur du pauvre enfant battait de plus en plus fort ; il tremblait de tous ses membres et écoutait toujours. Enfin, n'entendant plus rien et le courage commençant à lui revenir, il avança sur la pointe des pieds vers la porte, lorsqu'il perçut les pas d'un grand nombre de personnes qui passaient en disant : « Il est descendu derrière le château, derrière le château, derrière le château ! » Charles pensa alors : « C'est donc bien vrai que le Seigneur est venu. » Une seconde fois, il se jeta sur le tas de foin et cria comme auparavant, mais d'une façon beaucoup plus intense : « Seigneur, sauve-moi, accepte-moi ; ô Seigneur ! aie pitié de moi ! » Charles était atterré, car tout son espoir semblait s'être évanoui.

A la fin, le bruit ayant cessé, il se hasarda à lever la tête pour regarder au dehors. Tout y était comme à l'ordinaire ; alors il ne tarda pas à apprendre que c'était un ballon qui avait atterri derrière le château et qui lui avait causé toute cette frayeur.

(A suivre.)

## Réponses aux questions du mois de janvier.

1. Mahlon (Ruth IV, 10.)
2. Ruth I, 16.
3. Ruth II, 12.
4. C'est de Ruth que descendit Jésus-Christ. (Matthieu I, 5-16.)
5. Ruth, Obed, Isaï, David, Salomon, Roboam, Abijam, Asa, Josaphat, Joram, Achazia, Joas, Amatzia, Osias, Jotham, Achaz, Ezcéhias. (Ruth IV et 1 et 2 Rois.)
6. Ruth II, 14.

## Questions pour le mois de février.

*A lire : 1 Samuel I-XII.*

1. Trouvez dans ces chapitres la confirmation de Luc I, 45.
2. Quand s'accomplit 1 Samuel III, 13 ?
3. Où alla l'arche dès le moment où elle quitta Silo jusqu'à celui où elle arriva chez Abinadab ?
4. Quelles qualités naturelles relevez-vous chez Saül, au chapitre IX ?
5. Où naquit Samuel, où passa-t-il son enfance, où habita-t-il plus tard ?
6. Combien de fois, dans ces chapitres, le voyons-nous parler à l'Éternel ?

## ERRATA :

Dans la 3<sup>me</sup> question du numéro de janvier (page 12) lisez : Citez tous les encouragements... et non découragements ..







### Fidji (suite).

Comme nous l'avons déjà remarqué, le fait que les Fidjiens de Lakemba connaissaient la langue des Tongans, facilita énormément la tâche de ces premiers pionniers de l'Évangile. Mais afin de pouvoir communiquer avec les autres îles de l'archipel, il devenait indispensable d'acquérir l'idiome national. C'est à cette étude que les missionnaires consacrèrent toutes leurs heures de loisir. Dieu les aida puissamment dans cette tâche ardue et bientôt une grammaire et un dictionnaire, ainsi qu'une traduction des Saintes Ecritures en langue fidjienne, témoignèrent de leur zèle et de leur activité.

Au milieu d'un labeur journalier incessant, jamais ces fidèles témoins du Seigneur ne perdirent de vue un seul instant le but qui les avait conduits vers ce rivage inhospitalier.

« Chaque dimanche, écrit M. Calvert, l'Évangile

était annoncé, et durant la semaine des services étaient tenus en langue tongane. De nombreux Tongans, qui, jusqu'à ce moment-là, avaient parcouru l'île sans autre objet que le vagabondage et le vice, reconnurent la puissance de Dieu. Beaucoup d'entre eux se repentirent et versèrent des larmes amères sur leurs fautes passées. Le christianisme accomplit ainsi dans ces cœurs ce qu'une œuvre purement civilisatrice n'aurait pu obtenir; il y pénétra plus profondément que ne l'aurait fait aucun autre système; il exerça une influence irrésistible sur tous ceux qui se trouvaient en contact avec lui. Ces hommes qui auparavant s'étaient vautrés dans un bourbier d'iniquité, pleins d'envie, de meurtre, de querelles, de tromperies, de malice, furent dès lors des monuments de la grâce de Dieu; ils n'avaient qu'un désir: répandre autour d'eux la même vérité qui avait produit dans leur âme un changement aussi merveilleux. Plus d'horribles festins, plus de danses hideuses, plus de cannibales assoiffés de sang humain; mais dans les humbles cabanes de ces chrétiens, sur leurs canots lorsqu'ils étaient en voyage, on pouvait entendre une voix de prières et de cantiques s'élevant jusqu'au trône de Dieu.

Tout ceci ne pouvait passer inaperçu chez les pauvres Fidjiens. Ils pouvaient voir de leurs yeux la vie chrétienne se développant chez des hommes qui avaient été en tous points semblables à eux. Chez les blancs, ces choses ne les étonnaient pas, car ils regardaient les missionnaires comme « des fils du ciel, » qui seraient descendus vers eux directement de la voûte céleste, au point où celle-ci touche la terre, c'est-à-dire à l'horizon!

Maintenant je dois vous dire une chose bien humiliante, qui m'a été rapportée par un des missionnaires qui travaillent actuellement à Fidji.

« Les Fidjiens, m'a-t-il raconté tristement, ont depuis longtemps appris qu'il existe une différence entre un homme blanc et un homme chrétien. » Hélas ! la vie des chrétiens professants est souvent un point bien sombre dans le champ des missions. Souvenons-nous des paroles du Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il nous dit : « Que votre lumière luise devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » (Matthieu V, 16.) Ceci ne signifie pas, bien entendu, que les soi-disant « bonnes œuvres » d'un homme puissant sauvera son âme ; il n'est qu'une seule œuvre qui puisse obtenir ce résultat, tant pour le Fidjien que pour l'Européen, et c'est l'œuvre bénie que le Seigneur Jésus accomplit sur la croix, lorsqu'il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » C'est par cette œuvre-là que Dieu a été glorifié, c'est par elle qu'il a pu s'occuper du péché en justice ; c'est par son moyen que tous les pauvres pécheurs qui croient, de toute tribu, peuple, langue et nation, sont lavés, sont sauvés, pardonnés et rendus propres pour les célestes demeures où Jésus s'en est allé leur préparer des places. Lecteurs, petits ou grands, nous retrouverons-nous là-haut ?

(A suivre).

## Histoire du peuple juif

*depuis la transportation à Babylone (suite).*

ESDRAS (*fin*).

Chap. VIII. — Une troupe nombreuse, sacrificateurs, lévites, chantres, portiers, néthiniens (1), au moins 1500 personnes, répondirent à l'appel d'Es-

(1) Serviteurs subalternes de la maison de Dieu,

dras. Il les rassembla auprès du fleuve Ahava, afin de s'organiser pour le départ.

Esdras ne se faisait pas d'illusion sur les difficultés qu'il y avait à conduire ce peuple à travers un pays inconnu, où il serait exposé à rencontrer des ennemis et toutes sortes de dangers. Mais il savait où puiser les ressources dont il avait besoin. Aussi, avant de partir, dit-il : « Je publiai un jeûne, pour nous humilier devant notre Dieu, pour lui demander le vrai chemin, pour nous et pour nos enfants, et pour tout notre avoir. Car j'avais honte de demander au roi des forces et de la cavalerie pour nous aider en chemin contre l'ennemi ; car nous avons parlé au roi, en disant : La main de notre Dieu est en bien sur tous ceux qui le cherchent ; et sa force et sa colère sont contre tous ceux qui l'abandonnent. Et nous jeûnâmes, et nous demandâmes cela à notre Dieu, et il nous exauça. » (vers. 21-23.)

Quels précieux enseignements Esdras nous donne par sa piété ! Puisseons-nous tous l'imiter, chers jeunes lecteurs, n'avoir point de confiance en nous-mêmes, nous humilier, prendre notre place devant Dieu dans le sentiment de notre indignité et de notre faiblesse, et nous confier en Lui. Combien il nous arrive souvent de rechercher le secours humain, plutôt que de nous attendre à Dieu ! Le roi étant si bien disposé pour le peuple, n'aurait sans doute rien refusé à Esdras ; mais Esdras veut que ses actes répondent à sa profession, quand il dit que la main de Dieu est en bien sur ceux qui le craignent. Ce qui honore Dieu, c'est de mettre en pratique ce que nous connaissons de Lui ; nos actes doivent toujours répondre à nos paroles ; sans cela notre profession n'est que de l'hypocrisie, et nous ressemblerions aux pharisiens dont le Seigneur disait : « Toutes les choses qu'ils vous diront, faites-

les et observez-les ; mais ne faites pas selon leurs œuvres, car ils disent et ne font pas » (1). Aussi leur dit-il ensuite plusieurs fois : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! »

Si l'on prend sa place devant Dieu en toute humilité, si l'on se confie en Lui, Dieu ne manque jamais d'intervenir ; c'est l'expérience que fit Esdras. « Nous partîmes, dit-il, du fleuve Ahava le douzième jour du premier mois, pour aller à Jérusalem. Et la main de notre Dieu fut sur nous, et il nous délivra de la main de l'ennemi et de toute embûche sur le chemin. » (v. 31.)

Au bout de trois mois et demi environ, ils arrivèrent à Jérusalem. Trois jours après, ils remirent aux sacrificateurs l'argent et l'or, ainsi que les ustensiles qu'ils apportaient pour le temple et offrirent des holocaustes : douze taureaux pour tout Israël, quatre-vingt-seize béliers, soixante-dix-sept agneaux, douze boucs en sacrifice pour le péché. Puis ils remirent les édits du roi aux satrapes et aux gouverneurs, et ceux-ci donnèrent leur appui au peuple et à la maison de Dieu.

Vous remarquerez encore que les sacrifices sont offerts pour les douze tribus. La foi reconnaît toujours les choses telles qu'elles sont aux yeux de Dieu. Il en est de même aujourd'hui quant à l'Église. On a donné le nom d'églises à diverses associations religieuses, comme il y a aussi beaucoup de rassemblements de chrétiens portant diverses dénominations ; mais le croyant, conduit par la Parole de Dieu, ne reconnaît qu'une seule Église, ou Assemblée, et ceux qui marchent ainsi se réunissent simplement comme faisant partie de cette unique assemblée, composée de tous ceux qui sont nés de nouveau, quoiqu'ils

(1) Matthieu XXIII, 3.

soient dispersés sur toute la terre et rattachés à diverses dénominations chrétiennes. De même il n'y avait qu'un seul peuple d'Israël, composé de tous ceux qui pouvaient prouver qu'ils étaient Juifs, où qu'ils se trouvassent.

*Esdras affligé de l'état du peuple.*

Chap. IX-X. — Le pieux Esdras fut profondément affligé, lorsqu'il apprit, par les chefs du peuple que beaucoup, même des sacrificateurs et des lévites, s'étaient unis par mariage à des femmes étrangères, et que, parmi les chefs et les sacrificateurs, plusieurs avaient été les premiers dans ce péché. Lorsqu'il entendit cela, il déchira ses vêtements, s'arracha les cheveux et la barbe, et resta assis, désolé, jusqu'au soir.

Combien ce fidèle serviteur de Dieu avait à cœur la gloire de son Dieu et le bien du peuple, pour que la vue de ce péché produisit en lui une telle affliction ! La vue du péché produit-elle en vos cœurs une semblable douleur, mes jeunes lecteurs ?

Ce mal était en effet bien grave, car il n'aboutissait à rien moins qu'à la destruction du peuple de Dieu et de son témoignage. Vous avez vu quel soin Zorobabel apporta à la vérification des généalogies, afin qu'il n'y eût aucun mélange avec le peuple de Dieu. Non seulement les mariages avec des femmes étrangères avaient pour résultat la destruction de la race d'Israël, mais surtout, ils exposaient le peuple à être entraîné dans l'idolâtrie par ces femmes, ce qui eut lieu pour Salomon, et d'une manière si grossière avec Achab. Après avoir interdit ces unions, l'Éterne dit par la bouche de Moïse : « Car ils détourneraient de moi ton fils, et il servirait d'autres dieux, et la colère de l'Éternel s'embraserait contre vous, et tel

détruirait aussitôt. » Et plus loin : « Car tu es un peuple saint, consacré à l'Éternel, ton Dieu ; l'Éternel, ton Dieu, t'a choisi, afin que tu sois pour lui un peuple qui lui appartienne en propre, d'entre tous les peuples qui sont sur la surface de la terre » (1).

On ne peut servir Dieu et être ses témoins sur la terre, que dans la séparation du mal ; car ce n'est pas le mal qui est détruit par le bien, c'est le bien qui est détruit par le mal. On entend souvent dire que les croyants ne doivent pas se séparer du monde, qu'ils doivent lui rester unis pour être utile aux autres en exerçant sur ce milieu-là une bonne influence. La Parole de Dieu enseigne le contraire. Paul écrit à Timothée : « Si quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre. Mais fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (2). Souvenez-vous de cela, mes jeunes amis, et commencez dès votre jeune âge à être exercé au sujet de ce que Dieu appelle le mal, afin de pouvoir vous en tenir séparés. Car il est aussi dit : « Ne soyez pas séduits : les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs » (3).

Au moment de l'offrande du soir, Esdras se leva avec son manteau et sa robe déchirés ; il s'agenouilla et fit monter devant l'Éternel une ardente prière, dans laquelle il confessa cette iniquité, rappelant que, par le péché de leurs pères, les Israélites avaient été livrés à leurs ennemis, et que maintenant, malgré la servitude dans laquelle ils se trouvaient, ils

(1) Deutéronome VII, 3-6.

(2) 2 Timothée II, 21-22.

(3) 1 Corinthiens XV, 33. Lisez aussi 2 Corinthiens VII, 14-18.

jouissaient de la faveur de Dieu qui avait incliné le cœur des rois de Perse pour les faire revenir à Jérusalem. Esdras s'humilie de ce qu'en présence de cette délivrance, le peuple retourne à ce péché qui ne manquerait pas d'attirer de nouveau sur lui la colère de l'Éternel.

Immédiatement, Dieu toucha le cœur de plusieurs. Comme Esdras faisait sa confession en pleurant, prosterné devant la maison de Dieu, il se rassembla vers lui un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants qui pleuraient beaucoup. (Chap. X.) L'un d'eux, nommé Shécania, confessant le péché du peuple, pria Esdras de prendre en mains le travail de la purification des Juifs qui s'engageaient devant Dieu à renvoyer toutes les femmes étrangères et tous les enfants nés d'elles. C'était une détermination bien douloureuse pour tous ces cœurs de pères et de mères ; mais lorsque la Parole de Dieu montre ce qu'il y a à faire, il faut obéir, car la bénédiction qui découle de l'obéissance est infiniment plus grande que la douleur qu'elle cause à la chair. On voit ici combien la désobéissance est la source d'amers chagrins. C'est pour cela que Dieu appelle le péché : « une racine d'amertume » (1). Marchons dans la soumission à la Parole, chers enfants, afin de n'avoir pas à récolter ce fruit-là !

On publia donc à Jérusalem et en Judée une proclamation invitant le peuple à se rassembler dans la ville dans le délai de trois jours, sous peine de la confiscation des biens et de l'exclusion de la congrégation. C'était vers la fin du neuvième mois, au temps des pluies ; malgré cela, le peuple se rassembla et se tint assis dans la place de la maison de Dieu, en tremblant à cause de son péché et à cause

(1) Hébreux XII, 15.



du froid. Esdras plaça devant les assistants leur culpabilité et leur dit ce qu'ils avaient à faire pour être agréables à l'Éternel. Mais comme le peuple était nombreux et que le renvoi de ces femmes demandait du temps, il fut décidé que ceux qui avaient pris des étrangères viendraient à des époques déterminées avec les anciens et les juges de chaque ville jusqu'à ce que cette œuvre fût achevée. Cela exigea deux mois entiers. Sauf deux hommes, dont les noms sont donnés, tous se soumirent à cette pénible nécessité, et offrirent un bœuf comme offrande pour le délit.

Ainsi se termine le récit de l'œuvre qu'Esdras accomplit pour la gloire de Dieu et le bien des Israélites. Il nous donne l'exemple d'une vraie piété et d'une consécration entière à Dieu et aux intérêts de son peuple ; c'était un homme de foi, et par conséquent de prière. Puissions-nous tous suivre son exemple !

(A suivre.)

---

### RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE FÉVRIER

1. Jérusalem.
2. Il parle de sa première venue, de son rejet et de sa seconde venue.
3. Pour la fortifier et voir si l'on compte sur Lui.
4. D'enseigner la loi au peuple.

### QUESTIONS :

1. Pourquoi Esdras était-il affligé ?
2. Quel a toujours été le résultat de ce péché ?
3. Quel est le grand moyen à employer pour conserver pur le témoignage de Dieu ?
4. Par quoi doit commencer le retour au bien ?

## Persévérez dans la prière.

*(Aux jeunes croyants.)*

*(Suite et fin)*

Nous avons bien conscience de nos besoins ou de ceux d'autrui; nous connaissons aussi le Seigneur comme Celui qui est riche en faveur de tous ceux qui l'invoquent; nous Lui présentons nos demandes avec confiance et nous sommes souvent découragés si nous n'obtenons pas une réponse immédiate. Le Seigneur veut donc nous faire comprendre qu'il est nécessaire, et nous l'honorons, d'en agir avec Lui comme l'hôte dans le besoin avec son bon et riche ami. Puissions-nous ne pas l'oublier! Il dit encore : « Et moi je vous dis : Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; heurtez et il vous sera ouvert; car quiconque demande, reçoit; et celui qui cherche, trouve; et à celui qui heurte, il sera ouvert. »

Mais combien peu les jeunes croyants éprouvent le besoin de prier! On en est attristé; et c'est à quoi, chers amis, il faut attribuer la profonde faiblesse qui nous caractérise. Nos vénérés devanciers étaient, pour la plupart, avant tout, des hommes de prière; c'est pourquoi leur témoignage fut si brillant et particulièrement béni.

Mais reportons-nous plus en arrière encore, aux jours des premiers témoins du Seigneur. Ouvrons le livre des Actes des apôtres; que voyons-nous au début de la dispensation chrétienne? Un amour particulier entre les croyants et des cœurs entièrement

dévoués au Seigneur. Ah! ne l'oublions pas, ces premiers chrétiens comprenaient l'importance de la prière, sachant que c'est dans la dépendance et la communion du Seigneur que se trouvent la grâce et la force dont nous avons besoin.

Nous vous donnerons un conseil : Cherchez dans le livre des Actes les chapitres et les versets dans lesquels il est question de la prière; vous serez frappés de voir combien ils sont nombreux.

Puissions-nous avoir habituellement un esprit de prière! Cette heureuse disposition est la porte ouverte aux plus précieuses bénédictions. Ne dirons-nous pas avec foi : « Oh! Seigneur, produis dans le cœur des rachetés, chez les jeunes gens en particulier, un vrai esprit de prière à la gloire de ton beau nom! »

. . .

Quelques mots encore au sujet des réunions de prière que nous vous engageons à ne pas négliger sous aucun prétexte.

Il y a, dans le dernier de nos passages, deux précieux encouragements à y prendre part assidûment : le premier est mentionné au v. 19, — et combien grand est-il! — le second au verset suivant.

Le Seigneur savait combien limité serait le nombre de ceux qui comprendraient ce privilège; il est descendu au chiffre le plus réduit exprimant la pluralité. Quelle condescendance de sa part et quel encouragement pour nous! Il nous dit : « Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux. »

Les sujets de prière ne font pas défaut; ils abon-

dent autour de nous ; c'est plutôt le besoin de prier qui manque. S'il est véritablement éprouvé par chacun de nous, cela se manifestera inévitablement dans la réunion pour la prière. Alors seulement, on comprendra l'importance d'un tel rassemblement. Nous le répétons : « Pourquoi sommes-nous si faibles dans notre témoignage ? » Le besoin de prier ensemble n'est-il pas faible aussi en chacun de nous, chers jeunes amis ? Il est temps de secouer notre sommeil et de veiller pour prier.

Il y a un second motif, au v. 20, qui doit nous engager à ne pas négliger la réunion de prières, quoique le nombre de ceux qui y prennent part soit malheureusement restreint : le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » ?

Remarquez cette admirable promesse. Il ne dit pas : « Je vous bénirai en répondant à vos demandes et à vos besoins. » Non. Il va beaucoup plus loin dans la bénédiction qu'il accorde. Le donateur lui-même devient notre part actuelle ; et qu'y a-t-il de plus précieux ?

Venez à la réunion de prières, chers jeunes amis ; vous y trouverez le Seigneur assurément et votre cœur sera réconforté. C'est la bénédiction immédiate dont vous jouirez ; et combien elle est précieuse ! Vous pourrez dire, en reprenant le chemin de votre demeure, comme les disciples jadis : « Nous avons vu le Seigneur ! » Vous aurez aussi la douce certitude d'être exaucés de la part de Celui que l'on n'invoque jamais en vain. N'oubliez donc pas ces trois mots : « Priez sans cesse ! » (1 Thess. V, 17.)

---

## Un ami des enfants.

(Suite.)

Mais cette peur ne fut pas vaine : Dieu venait de parler à son cœur et ainsi avait commencé son œuvre en lui. Charles avait alors sept ans.

Peu communicatif de sa nature, il garda pour lui ce qui venait de se passer ; toutefois, cette vérité, à la fois solennelle et précieuse, exerça une influence particulière sur toute sa carrière chrétienne.

C'était un fils dévoué et soumis, aidant ses parents, de tout son pouvoir, dans les durs travaux de la vigne. D'un caractère particulièrement doux et serviable, il se faisait aimer de tous ceux qui le connaissaient.

Mais ne croyez pas, chers amis, que ce jeune homme, avec ses qualités naturelles si appréciables, fût en état de subsister devant le Dieu saint, qui est lumière. Dieu est trois fois saint et parfaitement juste ; il ne saurait tenir le coupable pour innocent et rien d'impur ni de souillé ne peut subsister devant lui. Charles, d'ailleurs, avait été amené à en avoir la conscience plusieurs années auparavant ; mais d'une façon plus définie, il allait faire connaissance avec lui-même, découvrant qu'il avait une mauvaise nature, portant de mauvais fruits, qu'il était coupable et souillé par le péché.

Sa mère avait déposé au fond d'une *tine* (1) une certaine quantité de belles poires qu'elle se proposait de vendre au marché, une fois arrivées à maturité ; Charles ne tarda pas à les découvrir et, poussé par le désir de s'en approprier quelques-unes, il

(1) Cuvier à l'usage de la vendange.

imagina un stratagème qui lui réussit à merveille. La mère, s'apercevant de la disparition des fruits, commença à s'en émouvoir. Le coupable, découvert par une voisine, fut puni comme il le méritait pour sa gourmandise et son larcin.

Une autre fois, la mère de Charles étant occupée, appela celui-ci pour qu'il portât le lait à la laiterie. Il refusa positivement, parce que cela ne l'arrangeait pas à ce moment-là. La mère n'insista pas, mais, pour le punir, alla elle-même faire la commission. Voyant cela, Charles la supplia de lui céder l'ustensile, mais rien n'y fit. Quel chagrin pour lui d'avoir désobéi aussi formellement et peiné à ce point celle qui n'avait d'autre pensée que le bien de son enfant ! La chose lui alla, sur-le-champ, droit au cœur : « Comment, » se dit-il, « toi qui as une si bonne mère, prenant soin de toi sans cesse, qui t'enseigne à marcher dans le droit chemin, toi, tu la paies ainsi de chagrin en retour ! » Jamais il n'oublia cette leçon, même dans son âge avancé.

Comme nous l'avons dit, Charles expérimentait ainsi, d'une façon pénible, ce qu'il était : un pécheur, un coupable, ayant maintes fois offensé Dieu et méritant son juste jugement. Oh ! les péchés, combien nombreux n'étaient-ils pas aussi ? et maintenant de quelle manière en être délivré ? Cette question le préoccupait fort.

Il avait l'occasion d'accompagner sa mère à la réunion de la ville voisine et là il était tout oreilles : on pouvait le remarquer, observant tout ce qui se disait. Le Seigneur lui ouvrit le cœur, comme à Lydie, pour recevoir les choses précieuses qu'il entendait.

Le travail de la vigne était pénible, mais il le faisait avec courage et de bon cœur : la charge de terre ou d'engrais qu'il portait parfois en gravissant le

coteau du vignoble était évidemment moins lourde que le fardeau qui posait sur sa conscience. La délivrance eut lieu par la foi en Celui qui s'est donné en rançon pour les pauvres pécheurs perdus. Charles était environ dans sa quinzième année. Il pouvait maintenant dire comme le psalmiste :

« Tu as mis de la joie dans mon cœur, plus qu'au temps où leur froment et leur moût ont été abondants. Je me coucherai, et aussi je dormirai en paix ; car toi seul, ô Éternel ! tu me fais habiter en sécurité. » (Psaume IV, 7, 8.)

Le monde et les choses du monde avaient perdu leurs perfides attraits pour le cœur du jeune homme ; un objet nouveau et précieux le remplissait maintenant ; c'était la personne de Christ, son Sauveur, qui allait devenir le trésor de sa vie. Il prenait son plaisir dans la compagnie de ceux qui partageaient ses sentiments, qui avaient la même foi et la même espérance, trouvant ainsi une autre famille que celle de ses parents selon la chair : la famille de Dieu, composée de tous les croyants sur la terre. Il jouissait du pardon des péchés qui distingue ceux qui en font partie et possédait la vie éternelle, ayant ainsi été amené dans la relation intime d'enfant avec le Père. Quelle bénédiction inappréciable ! N'est-il pas écrit : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don que nous soyons appelés enfants de Dieu » ? (1 Jean III, 1.)

La famille d'un de ses oncles, qui était un vrai chrétien, avait aussi un attrait particulier pour lui. Quelle sauvegarde pour un jeune homme que les bonnes compagnies et les bonnes lectures ; il ne saurait les rechercher assez, ni assez apprécier le privilège de se trouver en rapport avec des croyants âgés et pieux. C'est, pour une plante frêle, comme le voisinage immédiat de quelque arbuste qui la protège.

L'oncle prit un jour son neveu avec lui ; ils allèrent ensemble rendre visite à des amis chrétiens, habitant une petite ville assez distante de chez eux. Le plaisir n'en était que doublé ; chemin faisant, le matin d'un beau dimanche, à la fraîcheur des ombrages, ils pouvaient s'entretenir des vérités de la Parole de Dieu, choses qui faisaient leur commun bonheur ; c'était le sujet habituel des conversations d'alors, tellement les cœurs en étaient remplis. On parlait de ce que l'on avait entendu aux réunions, jouissant d'avance de pouvoir y assister de nouveau.

« Charles, » dit l'oncle à brûle-pourpoint, « on annoncera à l'assemblée, aujourd'hui, que tu rompras le pain avec nous pour commémorer la mort de ton Sauveur, n'est-ce pas ? » Il était nécessaire de venir au-devant du jeune homme timide et réservé ; aussi cette proposition faite si à propos fut-elle bien reçue ; Charles eut ainsi le bonheur de rendre témoignage au Seigneur qui s'était donné pour lui et avec lequel il était uni par le Saint Esprit, comme un membre de son corps. Il était alors dans sa dix-septième année.

Il allait ainsi consacrer à son Maître les forces vives de son existence, les belles années de sa jeunesse, commençant à le servir dans l'humble milieu où il avait vu le jour. Mais de quelle manière connaître le chemin dans lequel il faut marcher ? Celui qui l'avait amené, par la foi, à jouir du pardon de tous ses péchés, ne lui avait-il pas fait aussi cette promesse : « Je t'instruirai, et je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher ; je te conseillerai, ayant mon œil sur toi ! » (Psaume XXXII, 7.) Et l'œil du jeune homme était fixé sur son fidèle et miséricordieux conseiller, s'attachant à sa Parole ; il était ainsi gardé par elle et par la puissance de Dieu, par



la foi. Combien il est important que ce principe de la foi soit sans cesse actif dans l'âme ; il nous rend capables de marcher ici-bas d'une manière digne de Celui qui nous a appelés. Souvenons-nous-en : « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole. » (Psaume CXIX, 9.)

La Parole de Dieu, à la lecture de laquelle Charles s'attachait assurément de tout son cœur, lui fit non seulement connaître le chemin dans lequel il avait à marcher pour glorifier le Seigneur, mais elle lui révéla encore toujours mieux la personne de son Sauveur, à mesure qu'il allait en avant. Au reste, n'était-il pas dans le chemin du juste qui est comme la lumière resplendissante dont l'éclat augmente jusqu'à ce que le plein jour soit établi ? Quelle noble ambition pour un jeune homme que de souhaiter toujours davantage, avoir Christ comme portion de son cœur ! C'est le moyen unique de vivre pour Christ. Aussi Charles pouvait-il dire en vérité, comme le bienheureux apôtre : « Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » (Galates II, 20.)

Si l'œil du jeune croyant est simple, c'est-à-dire si Christ est son unique objet, tout le corps est éclairé ; la lumière se fait, au fur et à mesure, sur son chemin. Il est amené à comprendre que sa vie ici-bas peut se résumer dans ces deux mots importants : « servir » et « attendre, » que l'on trouve souvent ensemble dans l'Écriture. Le Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit : « Bienheureux sont ces esclaves que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avancant, il les servira ? » (Luc XII, 37.) Et : « Bienheureux est cet esclave-là que son maître,

quand il viendra, trouvera faisant ainsi (c'est-à-dire fidèle au service qu'il lui a confié). En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens » (v. 43-44.) Charles n'avait-il pas appris, à l'exemple des fidèles de Thessalonique, qu'il avait été converti dans ce but? Il attendait le retour de Celui qui a dit : « Voici, je viens bientôt » (Apoc. XXII, 12), et il le servait avec amour et dévouement, en s'occupant avec prédilection des humbles et des petits.

C'était un véritable ami des enfants et des jeunes gens ; mais l'amour de Christ, dont son cœur était rempli, lui faisait désirer qu'ils fussent aussi de bonne heure rendus participants de la grâce dont il jouissait lui-même. Ne pouvant garder pour lui seul ce trésor, il ne manquait aucune occasion de faire connaître le bien-aimé Sauveur qui s'était révélé à lui aux jours de sa jeunesse.

(A suivre.)



### Petite rose.

(Psaume XXXIX, 5, 6.)

Petite rose,  
A peine éclore,  
Dès le matin,

Chacun qui passe,  
Sans qu'il se lasse,  
Dans son chemin,

Vers toi s'arrête,  
Penche sa tête  
Et sur ton sein,

Comme il aspire  
Et puis respire  
Avec bonheur!...

Trésor trop rare,  
Il te déclare  
Reine des fleurs.

Ce grand hommage  
Vient d'âge en âge  
De tous les cœurs.

Le vent se lève  
Et te soulève  
Trop brusquement.

Es-tu passée?...  
Il t'a froissée  
En un moment,

Et ta parure,  
Si riche et pure  
S'envole au vent! ..

Fraîche et riante,  
Mais inconstante  
Est ta beauté,

D'une seconde;  
Qu'elle est profonde,  
Ta pauvreté!

Le cœur en larmes  
Dit de tes charmes :  
« O vanité ! »

(Psaume XC, 3, 5, 6, 12.)

### Réponses aux questions du mois de février.

1<sup>o</sup> 1 Samuel I, 26-28.

2<sup>o</sup> 1 Samuel IV, 10-11.

3<sup>o</sup> Eben-Ezer; Asdod; Gath; Ekron; Beth-Shé-mesh; Kiriath-Jéarim. (1 Samuel IV, V, VI, VII.)

4<sup>o</sup> Beauté; vaillance (ch. IX, 2); affections naturelles (v. 5); courtoisie envers ses inférieurs (v. 10); humilité (v. 21).

5<sup>o</sup> Rama (ch. I, 19-20); Silo (ch. I, 24, III, 21); Rama. (ch. VII, 17.)

6<sup>o</sup> Cinq fois. (ch. III, 10; VII, 9; VIII, 6; VIII, 21; XII, 18.)

### Questions pour le mois de mars.

#### *A lire 1 Samuel XIII-XIX.*

1<sup>o</sup> Quelle fut la première cause du rejet de Saül?

2<sup>o</sup> Pourquoi Saül devait-il détruire Amalek? (Exode et 1 Samuel.)

3<sup>o</sup> D'après le chapitre XVI, dire en quelques mots les qualités physiques et morales de David.

4<sup>o</sup> Comment David, au chapitre XVII, peut-il être regardé comme type de Christ? (Illustrez la réponse par des passages du Nouveau Testament.)

5<sup>o</sup> Nommez deux hommes qui, comme Saül et ses messagers, au chapitre XIX, sans être des enfants de Dieu, furent cependant rendus capables de prophétiser.

6<sup>o</sup> Quel Psaume se rapporte au chap. XIX, 11.





### Fidji (suite).

Quelle sorte de gens sont les Fidjiens ? demandera peut-être un de mes jeunes lecteurs. Leur peau est d'un beau brun très foncé, et leur taille est, le plus souvent, élancée et bien prise. Ils attachent une grande importance à l'arrangement de leur chevelure. Plus élevée est la position occupée par un homme dans l'échelle sociale, et plus il consacre de temps et de peines à orner sa coiffure (1). Beaucoup de chefs ont un domestique qui, chaque jour, occupe plusieurs heures à ce travail, et le résultat obtenu est, sinon élégant à notre point de vue, tout au moins des plus frappants ! Quelquefois les cheveux forment autour de la tête une auréole dont chaque rayon compte de 12 à 16 centimètres. M. Calvert nous

(1) Voir la vignette à la page 181 de la *Bonne Nouvelle* de 1906.

dit avoir vu un homme dont la tête ne mesurait pas moins d'un mètre cinquante de circonférence. Cependant, de nos jours, les Fidjiens ont quelque peu renoncé à ces extravagances, qui se trouvaient toujours étroitement liées à leurs fêtes païennes et à leurs festins de cannibales. Chaque fois qu'on avait en perspective un grand massacre d'ennemis, les chevelures devenaient l'objet de soins spéciaux. Avec l'introduction du christianisme, tout ceci s'est naturellement beaucoup modifié. Pourtant, maintenant encore, un Fidjien se trouverait très embarrassé, si vous lui offriez pour sa couche un de vos moelleux oreillers. Il a pour tout coussin, outre son épaisse chevelure, un morceau de bambou long d'un demi-mètre, supporté à chaque extrémité par deux bâtons fichés en terre. C'est contre cet appareil étrange qu'il repose sa nuque, et ainsi il dort aussi confortablement que vous dans vos lits bien doux.

Cependant, l'influence vivifiante de l'Évangile se faisait peu à peu sentir à Lakemba et se répandait même dans d'autres parties plus reculées de l'archipel.

Point de paresse autour des stations missionnaires — et en ceci le contraste était frappant avec les villages païens. Depuis le matin jusqu'au soir, chaque membre des deux familles travaillait sans se lasser; mais, malgré toute la besogne qui leur incombait, jamais ils ne négligeaient la lecture de la Parole et la prière en commun. Une maison chrétienne qui ne commence pas sa journée avec le Seigneur ne peut être en bénédiction, et jamais nous ne devrions entreprendre notre travail quotidien sans avoir consacré un certain temps à la prière. « Cherchons premièrement le royaume de Dieu. » Ne négligeons jamais notre nourriture spirituelle.

Il fallait se procurer une foule d'articles d'usage

journalier : des aliments, des matériaux de construction, des produits de l'industrie indigène. L'argent n'ayant aucune valeur auprès des natifs, il fallait avoir recours à des échanges. On employait pour cela des haches, des ciseaux, des couteaux, du drap, etc.

Les sauvages se montraient excessivement désireux de posséder des objets de ce genre, et ils commencèrent à ressentir un profond respect pour des gens assez habiles pour leur en procurer. Des foules accouraient de toutes parts uniquement dans le but de voir les missionnaires et leurs possessions. Malheureusement ces visiteurs, n'ayant que des notions très élémentaires sur le chapitre de l'honnêteté, ne se gênaient guère pour s'approprier ce qui leur plaisait.

Pendant les missionnaires ne se plaignaient pas de ces invasions domiciliaires, car elles les mettaient en contact avec les indigènes et éveillaient dans ces cœurs endurcis le désir de connaître ce qui pouvait bien être le secret de la puissance exercée par les étrangers. Une grande patience était cependant nécessaire, et ce fut seulement lorsqu'un ouragan eut abattu leur habitation provisoire que le roi se décida à remplir la promesse qu'il leur avait faite de leur construire une demeure convenable. Il fit aussi ériger un édifice où les services pussent être célébrés, et, avant la fin de la première année, près de deux cents indigènes se prassaient chaque dimanche dans le nouveau local, pour entendre la prédication de l'Évangile.

Un dimanche matin, trente-un adultes furent baptisés ; la plupart étaient des Tongans, mais parmi eux se trouvaient pourtant quelques Fidjiens qui, ayant renoncé au paganisme, confessaient leur foi au vrai Dieu.

A peu près à cette époque, le petit troupeau de chrétiens eut à passer par la persécution. Le nombre de ceux qui assistaient aux réunions missionnaires augmentait graduellement, et par ce fait l'autorité et les exactions des prêtres commencèrent à être discutées ; ceux-ci, naturellement, s'agitèrent et s'opposèrent à la nouvelle religion, ou *Loty*, comme on l'appelait ; ils menacèrent du courroux des dieux ceux qui y adhéreraient. Ces menaces ne produisant aucun effet, les prêtres irrités fomentèrent un complot qui eut pour résultat la destruction des maisons de beaucoup de chrétiens et l'exil de plusieurs autres ; aucun cependant ne fut tué.

« Le christianisme, » écrit M. Galvert, « a toujours été béni par le moyen de la persécution qui devait le déraciner. Il en fut ainsi à Fidji. Tout d'abord, il est vrai, les mal affermis furent effrayés et n'osèrent céder à leurs convictions intimes ; mais le résultat général fut franchement favorable. La hardiesse paisible et calme que les chrétiens opposaient à leurs persécuteurs, leur indifférence en présence des menaces, des coups, des vexations sans nombre qui pouvaient facilement dégénérer en massacre, tout cela était étrange et inouï ; une puissance jusque-là inconnue se manifestait clairement parmi eux. Non seulement les chrétiens enduraient l'épreuve sans murmurer, mais encore ils la supportaient avec sérénité. Ceci étonnait encore plus les Fidjiens. Quoi ! des hommes pouvaient souffrir de telles choses et ne pas chercher à se venger de leurs ennemis ! Ils pouvaient même témoigner de la bonne volonté au roi et au gouvernement, et prier pour eux ! »

Qu'il est beau de voir ainsi la réalité de la conversion se manifester dans la vie extérieure ! Le chemin d'un chrétien fidèle à son Maître doit *toujours* être un chemin de souffrance et de renonce-



ment. Que ceci ne vous décourage pas, « car aussi Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces. » N'est-il pas merveilleux qu'il nous permette, à vous et à moi, de « suivre ses traces ? » Lorsqu'on l'outrageait, il ne rendait pas l'outrage. Jamais il ne se laissait surmonter par le mal, mais toujours il surmontait le mal par le bien. Oh ! qu'en ce point tout spécialement nous suivions ses traces !

(A suivre).

## Histoire du peuple juif depuis le retour de la captivité.

### NÉHÉMIE.

Le livre d'Esdras nous a donné le récit du retour du peuple sous Zorobabel, sur l'ordre de Cyrus, ainsi que celui de la reconstruction du temple et du rétablissement du culte de l'Éternel, selon la loi.

Celui de Néhémie nous parle de la reconstruction de la muraille de Jérusalem et de l'organisation du peuple dans le pays par les soins de Néhémie, 80 ans plus tard (l'an 455 avant Jésus-Christ). Comme nous l'avons déjà vu en nous occupant du prophète Daniel, c'est à partir de cette date qu'il faut compter les 490 ans, ou 70 semaines d'années, qui doivent s'écouler avant la venue de Christ.

#### *Affliction de Néhémie en apprenant l'état de Jérusalem.*

Chap. I. — Néhémie était un Juif pieux qui habitait encore dans le pays où son peuple avait été captif. Nous le trouvons à Suse, à la cour d'Artaxerxès,

où il remplissait les hautes fonctions d'échanson du roi. C'était le souverain sous lequel, treize ans auparavant, Esdras était rentré en Palestine (1).

Quoique Néhémie fût resté sur la terre étrangère, son cœur était attaché à l'Éternel et aux intérêts de son peuple et de Jérusalem. Un de ses frères, Hanani, qui habitait en Juda, vint le trouver avec quelques hommes. Néhémie les ayant interrogés sur l'état de Jérusalem et des Juifs rentrés dans leur pays, ils lui dirent que le peuple était dans une grande misère, la muraille de la ville en ruine, ses portes brûlées par le feu. Néhémie mena deuil plusieurs jours, pendant lesquels il jeûna, et adressa à l'Éternel une fervente prière (v. 5-11), confessant les péchés d'Israël, avec lequel il s'identifie, comme Daniel. (Dan. IX.) En outre, il rappelle à l'Éternel les promesses faites à Moïse, pour le cas où le peuple se repentirait, après avoir été emmené captif (2). Puis il termine en demandant que l'Éternel lui fasse trouver miséricorde à lui-même, auprès du roi. Le peuple, bien que rentré dans son pays, était toujours sous la domination des gentils ; il ne pouvait en être affranchi qu'en recevant le Messie qu'il rejeta plus tard.

Quel bel exemple nous offre ce pieux Néhémie, dans sa grande douleur à l'égard de son peuple et de la sainte ville ! Il va directement à la source de la grâce et de la puissance, avec humiliation et confiance. C'est avec Dieu qu'il a affaire pour tout, et il Lui adresse sa prière avant de s'adresser au roi.

Puissions-nous tous l'imiter, chers enfants !

#### *Néhémie devant le roi.*

Chap. II. — C'était au mois de Kislev — le neuvième mois de l'année religieuse chez les Juifs (3) —

(1) Esdras VII.

(2) Voir Deutéronome XXX, 1-5.

(3) Zacharie VII, 1.

que Néhémie apprit ces nouvelles. En menant deuil, dans le jeûne et la prière, il attendait que Dieu disposât le cœur du roi. Or, au mois de Nisan ou d'Abib — le premier mois (1) — donc trois ou quatre mois plus tard, Néhémie accomplissait son service auprès d'Artaxerxès. Celui-ci remarqua que le visage de son échanson portait l'empreinte de la tristesse, et il lui en demanda la cause. Néhémie eut extrêmement peur, car vous savez que le fait de déplaire à un de ces tout-puissants monarques de jadis pouvait entraîner la mort ; mais il lui répondit : « Que le roi vive à toujours ! Pourquoi mon visage ne serait-il pas triste, quand la ville, le lieu des sépulcres de mes pères, est dévastée, et que ses portes sont consumées par le feu ? » Le roi lui dit : « Que demandes-tu ? » (vers. 1-4.) Au lieu de répondre sur le champ, Néhémie pria encore le Dieu des cieux, dont il désirait avoir la pensée pour faire au roi une demande selon Lui, en faveur de Jérusalem. Imitons cet exemple, chers enfants, et nous pourrons accomplir avec assurance tout ce que le Seigneur place devant nous.

Néhémie s'adressa au roi en ces termes : « Si le roi le trouve bon, et si ton serviteur est agréable devant toi, qu'il m'envoie en Juda, à la ville des sépulcres de mes pères, et je la bâtirai. » Le roi lui dit : « Combien de temps durera ton voyage, et quand reviendras-tu ? » Néhémie lui ayant fixé un délai, Dieu disposa le cœur d'Artaxerxès, qui le laissa aller, lui accordant des lettres pour les gouverneurs des contrées situées au delà de l'Euphrate, afin qu'ils le laissassent passer jusqu'en Juda. Il lui donna aussi une lettre pour le gardien de la forêt royale, lui enjoignant de remettre à Néhémie les bois nécessaires pour son travail. (Vers. 4-8.)

(1) Voir Exode XIII, 4 ; et XII, 2.

*Voyage et arrivée de Néhémie.*

Escorté par des chefs de l'armée et de la cavalerie, Néhémie arriva sans difficultés à Jérusalem. Il resta trois jours sans communiquer aux chefs des Juifs le but de sa venue. Pendant ce temps, il visita de nuit les lieux, pour se rendre compte de l'état dans lequel se trouvait la ville. Le bouleversement était tel que dans un endroit, après être entré par l'une des portes, sa monture ne put aller plus avant. (Vers. 11-15.) Après avoir considéré la ruine absolue de cette merveilleuse cité, dont il avait, sans doute, entendu décrire les splendeurs passées, Néhémie se rendit auprès des sacrificateurs et des principaux citoyens, afin de les engager à s'unir à lui pour reconstruire la muraille. Puis il leur raconta comment la bonne main de Dieu avait été avec lui et leur rapporta les paroles du roi. Dès qu'ils l'eurent entendu, tous se levèrent pour se mettre à l'œuvre. (Vers. 15-18.)

*Ce que signifie pour nous la muraille.*

Avant de poursuivre notre récit, je désire vous parler un peu de la signification de la muraille et de sa construction.

Vous vous souvenez, chers jeunes lecteurs, qu'en nous occupant du livre d'Esdras, nous avons fait un rapprochement entre le temps où le faible résidu d'Israël était rentré dans son pays et relevait l'autel de l'Éternel, pour rendre de nouveau le culte selon la loi, et le temps actuel où quelques croyants ont, par la grâce de Dieu, retrouvé les enseignements de la Parole, pour se réunir au nom du Seigneur et rendre à Dieu le Père un culte en esprit et en vérité.

Dans le livre de Néhémie, nous avons en figure l'enseignement d'une autre vérité qui doit se réaliser

en même temps et que nous avons tout particulièrement besoin de mettre en pratique dans nos jours.

Quel peut bien être l'enseignement donné par la construction d'une muraille? direz-vous. Réfléchissez un peu. A quoi servaient les murailles qui autrefois entouraient les villes? N'étaient-elles pas destinées à les protéger contre les invasions qui avaient lieu si souvent? Le temple était reconstruit et le culte rétabli à Jérusalem; ne fallait-il pas que le mur d'enceinte fût élevé, afin de préserver ce lieu sacré de toute invasion étrangère qui l'aurait souillé? Il y avait assez longtemps que Jérusalem était livrée à l'opprobre et profanée. Depuis le retour du peuple, elle était encore exposée à ce danger; c'est pourquoi Dieu mit au cœur de Néhémie de se vouer à ce travail.

Il en est de même pour les croyants aujourd'hui. Nous avons à élever la *muraille* qui doit nous séparer du monde: séparation qu'il est nécessaire de réaliser pour servir Dieu et Lui rendre culte selon la Parole. La muraille que nous avons à établir n'est certes pas en pierres, et nous n'avons pas à nous enfermer dans des cloîtres, comme les moines, pour vivre, loin des hommes, dans une prétendue sainteté. Nous sommes appelés à vivre au milieu de ce monde, ainsi que le Seigneur Jésus l'a dit à son Père: « Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal. » Ensuite il dit: « Ils ne sont pas du monde, comme moi, je ne suis pas du monde. Sanctifie-les par la vérité; ta parole est la vérité » (1). Ainsi la sanctification ou séparation du mal, se réalise simplement par l'obéissance à la parole de Dieu, qui nous enseigne tout ce

(1) Jean XVII, 16-18.

que nous avons à faire ou à éviter. C'est donc en nous retirant du mal sous toutes ses formes que nous accomplissons ce qui est figuré par la construction de la muraille de Jérusalem.

Le faible témoignage que le Seigneur s'est suscité actuellement a dû prendre position en dehors de tout ce qui est du monde, et nous avons à maintenir cette séparation. L'Éternel disait à Jérémie : « Si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche » (1). « Sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai ; et je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-puissant » (2).

#### *Construction de la muraille.*

Revenons maintenant à la muraille de Jérusalem. Au chap. III, nous voyons le peuple venu de tous les lieux qu'il habitait pour coopérer à ce grand travail. Aux versets 1, 3, 6, 13, 14 et 15, nous avons les noms de ceux qui réparèrent les portes. Il est dit de tous, sauf du grand sacrificateur Eliashib (vers 1), qu'ils posèrent les battants, les verrous et les barres, c'est-à-dire tout ce qui était nécessaire pour que les portes pussent être solidement fermées. Car, si l'on avait à relever la muraille, il fallait cependant pouvoir entrer et sortir ; des portes étaient donc nécessaires, mais des portes que l'on pût fermer en toute sûreté. Comme nous l'avons dit, le chrétien ne peut pas vivre sans être en contact avec le monde dans les circonstances diverses de la vie présente ; mais

(1) Jérémie XV, 19.

(2) 2 Corinthiens VII, 17-18.

ce n'est pas une raison pour qu'il agisse comme les hommes qui ne connaissent pas le Seigneur. Il faut qu'il puisse fermer la porte au mal, tout en subissant ce contact, soit dans la conversation, soit dans toute autre occasion. Par exemple, l'enfant d'un croyant doit aller à l'école ; là il se trouve nécessairement avec des camarades qui n'ont aucune éducation chrétienne, qui ignorent ce qui convient au Seigneur et sont en mauvais exemple ; c'est pourquoi, en allant, en venant, aux heures des récréations, même en classe, il y a une vigilance continuelle à exercer sur soi-même ; il faut, pour ainsi dire, que le portier soit à son poste, pour fermer la porte au mal, de quelque nature qu'il soit, en paroles ou en actes.

Pour cette raison, il faut non seulement réparer les portes et poser les battants, comme le fit Éliashib ; mais, comme les autres, plus fidèles que lui, il faut y poser les verrous et les barres, pour empêcher l'ennemi de les ouvrir. Il y avait une raison pour qu'Éliashib négligeât cette précaution. Nous trouvons au chap. XIII, 28, qu'un de ses petits-fils était gendre de Samballat, un des plus grands ennemis du peuple, dont nous aurons l'occasion de parler. Il fallait bien que, non seulement les portes de la ville, mais aussi celles de son cœur, s'ouvrissent aisément, pour qu'un membre de la famille sacerdotale eût épousé une païenne. Hélas ! que de relations coupables se sont contractées, parce que l'on n'a pas tenu la porte fermée au mal, lorsque la première tentation s'est présentée ! On a peut-être bien poussé la porte ; mais n'ayant ni verrous ni barres, elle a pu s'ouvrir sans peine ; et « la convoitise, ayant conçu, enfante le péché, » dit l'apôtre ; « et le péché, étant consommé, produit la mort » (1). Ah ! chers jeunes

(1) Jacques I, 15.

lecteurs, puissions-nous tous être assez vigilants pour tenir la porte de notre cœur toujours fermée au mal ! Pour cela, demandons à Dieu qu'il nous donne de nous nourrir de sa Parole, afin d'être sanctifiés pratiquement au milieu d'un monde où la corruption règne par la convoitise.

On voit aussi, parmi les constructeurs de la muraille de Jérusalem, que quelques-uns furent plus actifs et plus zélés que d'autres. Il y en a qui firent double tâche (vers. 11, 19, 20, 21, 24, 27, 30); parmi eux, chose remarquable, les habitants de Thékœa, ville du prophète Amos, dont pourtant les principaux n'avaient pas voulu se plier « au service du Seigneur » (vers. 5).

Soyons, mes jeunes amis, décidés à faire la volonté du Seigneur, ne nous laissant détourner par personne. Il est dit : « Soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur » (1). Chacun recevra un jour la récompense de ses actions.

(A suivre.)



## RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE MARS

- 1<sup>o</sup> A cause de l'union des Juifs avec des étrangers.
- 2<sup>o</sup> L'idolâtrie.
- 3<sup>o</sup> La séparation d'avec le mal
- 4<sup>o</sup> Par la confession et la prière.

### QUESTIONS :

- 1<sup>o</sup> Quel est le travail qu'Esdras et Néhémie accomplirent chacun ?

(1) 1 Corinthiens XV, 58.



2° Que devons-nous faire avant d'entreprendre quoi que ce soit ?

3° Que signifie, pour le chrétien, la construction de la muraille ?

4° Par quoi serons-nous dirigés pour réaliser cette séparation ?



### Un ami des enfants.

*(Suite et fin)*

Lorsqu'il dut quitter le charmant lieu qui l'avait vu naître, pour s'en aller à l'étranger, il garda, avec son amabilité habituelle et sa simplicité, une piété profonde, recueillant dans son intéressant métier d'utiles leçons qu'il allait ensuite mettre en pratique dans un autre domaine. N'y a-t-il pas dans la culture des plantes et dans les soins à donner aux arbres une analogie avec les soins à donner aux jeunes croyants, rendus participants de la vie de Dieu ? Il allait devenir, dans toute l'étendue du terme, un vrai pasteur, dévoué aux intérêts de son Seigneur ; et il était déjà un zélé évangéliste. Prenant plaisir à servir humblement le Maître, auquel il était attaché de tout son cœur, et fidèle à ce qu'il lui avait confié, il recevait toujours davantage.

Mais il n'oubliait pas les membres de sa famille, non encore manifestés pour le Seigneur et qui étaient l'objet de sa tendre sollicitude. Il eut la joie de voir son père quitter cette vie dans une paix parfaite, et de l'entendre l'accueillir un jour par ces paroles du Ps. LXIII : « Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche te louera avec des lèvres qui chantent de joie » (v. 5.) Touchante réponse à sa confiance dans le Seigneur et réconfort bien doux pour son cœur.

Il avait quitté sa famille et son lieu natal pour aller à l'étranger se perfectionner dans son métier ; maintenant le Seigneur l'appelait à tout quitter, comme Pierre et ses compagnons, pour le suivre, afin de coopérer dans l'œuvre de grâce qu'il accomplit ; et combien ne s'y dévoua-t-il pas et jusqu'à la fin, s'occupant avec bonté des circonstances de chacun, et faisant parfois un long trajet pour aller rendre visite à un orphelin ou à une veuve solitaire ! Et lorsqu'il voyait quelque fruit de son patient ministère, quel encouragement et quelle joie pour lui ! Il l'attribuait toujours à la grâce et à la puissance de son Seigneur.

Voici ce qu'il écrivait à un ami en date du 3 mars 1888 : « L'histoire que je vous ai lue, quand vous étiez ici, Dieu vient de la bénir encore par la délivrance d'une âme qui était depuis longtemps travaillée. C'est un jeune homme de dix-huit ans, qui a fait son apprentissage de jardinier au *Château* ; il nous a quittés en automne pour aller à Paris. Je lui ai envoyé le dit récit, et l'autre jour il m'a annoncé qu'il a trouvé la paix.

« Je la cherchai longtemps dans une fausse voie, sans y parvenir, » écrit-il. « Comme le père du petit A., je pensais qu'il me fallait d'abord sentir que j'étais sauvé pour le croire et en être certain. Je lus et relus avec beaucoup d'attention l'histoire du petit A., et voici, mes yeux s'ouvrirent, et je vis que je n'avais rien à faire qu'à confesser mes péchés et à croire en Jésus. Je ne pouvais pas du tout comprendre que je n'eusse rien autre à faire qu'à croire, jusqu'à ce que je relus le passage de Jean III, 16. Oh ! quelle joie ! Je lui rends grâces pour son grand amour envers de tels pauvres pécheurs. Je sais maintenant qu'il a porté tous mes péchés sur la croix et qu'il pensait aussi à moi lorsqu'il dit : « C'est

accompli ! » Et c'est Lui qui m'a cherché et il ne m'a laissé aucun repos jusqu'à ce qu'il m'eût trouvé... Oh ! quelle joie de savoir que je suis sauvé pour l'éternité et que je puis me reposer avec assurance sur son sein !...

« Que la grâce de Dieu est pourtant merveilleuse ! Qu'il veuille garder et affermir en Christ ce cher frère ! »

Il la voyait active en tout et partout, cette riche et merveilleuse grâce de Dieu ; et heureux était-il lorsqu'elle se manifestait d'une façon ou de l'autre.

Il écrivait en août 1904 : « Je vais avoir, dans dix jours, accompli ma soixante-dixième année et ma cinquante-cinquième de pèlerinage, n'ayant d'autre sujet de gloire que la pure miséricorde et la grâce patiente de notre Dieu. Quelle joie ineffable d'être à Lui, en route vers la maison du Père, n'ayant plus rien ici à attendre que Celui qui vient pour nous y introduire ! Et voici, Il vient bientôt. Réjouissons-nous dans cette bienheureuse espérance, et que son amour remplisse nos cœurs pour le servir plus fidèlement, vivre plus entièrement pour Lui ! »

Nous pouvons voir que jusqu'à la fin de sa longue carrière chrétienne, ces deux précieux et importants principes, qui doivent être la base de l'activité du croyant ici-bas, étaient toujours en son cœur dans leur fraîcheur première.

Deux ans plus tard, peu avant son délogement, ils se manifestèrent encore d'une façon particulière, malgré la pénible maladie dont il était atteint. Il se comparait alors à un vieux balai tout usé, que l'on a déposé à quelque endroit ; mais, ajoutait-il, « on peut encore s'en servir à l'occasion. » Au lieu d'être préoccupé de l'état de sa santé gravement compromise, son cœur était débordant, lorsque je le vis ; il racontait avec bonheur ce que le Seigneur accom-

plissait dans une localité de l'Allemagne où son activité s'était particulièrement déployée. Ayant fait siens les intérêts de son Seigneur, il était heureux de coopérer à son œuvre, et même il souhaitait de pouvoir servir encore le Seigneur et être utile à ses bien-aimés, regrettant, lui si fidèle, d'avoir si peu utilisé le temps passé au profit de son Maître, « Ah ! » disait-il une fois, « quand on est arrivé dans un âge plus ou moins avancé, et que l'on regarde en arrière, au chemin parcouru, que de choses ne découvre-t-on pas que l'on a sujet de confesser au Seigneur, et le sentiment de notre petitesse nous humilie ; mais combien grande est la grâce dont nous sommes les heureux objets de sa part ! »

Quand celui qui trace ces lignes le vit pour la dernière fois, il ne put retenir ses larmes : son corps n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été ; on ne pouvait que s'attendre au prochain départ. Il en eut lui-même le sentiment quelque temps auparavant : « J'ai bien pensé que j'allais vous laisser sur la rive, » dit-il, en y faisant allusion. Mais il attendait, comme dans ses meilleurs jours, le retour de son bien-aimé Seigneur et Sauveur.

Cette vérité, que sa pieuse mère lui enseigna, et dont Dieu s'était servi pour réveiller sa conscience dans son enfance, cette précieuse vérité, qui avait sans cesse agi sur son cœur, était toujours une bienheureuse réalité pour son âme : il n'attendait pas la mort, mais Celui qui vient chercher ses rachetés pour les introduire dans la maison du Père.

Il était en séjour dans son pays, chez une chrétienne qui l'avait invité à aller passer quelque temps chez elle pour se reposer et se remettre, si c'était la volonté de Dieu ; et là le Seigneur le recueillit subitement auprès de Lui, dans le repos. C'était le 3 avril 1906. Le même jour, il était encore préoccupé d'une

conférence qui devait avoir lieu prochainement, conservant encore un peu l'espoir d'y prendre part ; et, tandis qu'il pelait un fruit, le couteau tomba de sa main, sa tête s'inclina ; il était « absent du corps et présent avec le Seigneur. »

Comme l'a si bien dit un ami : « Ainsi nous quitta ce dévoué et fidèle frère qui, à l'exemple de son Maître, allait de lieu en lieu faisant le bien, le meilleur ami que possédassent les enfants des frères et les jeunes gens des assemblées. Cette bouche qui a tant parlé de Christ, ce grand cœur qui s'abreuvait de l'excellence de son Seigneur, dont il reflétait l'amour, l'humilité, la bienveillance... Il marcha avec Dieu, et Dieu le prit sans qu'il vît la mort ! Quelle précieuse sanction du Seigneur sur la course de ce dévoué serviteur, dont la mémoire restera en bénédiction à tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître. Etant mort, il parle encore. »

Puissent ceux qui ont entendu quelque appel du Seigneur par son moyen écouter encore et croire au Seigneur Jésus pour être sauvés ! Et à ceux qui ont le bonheur de Lui appartenir, nous disons en terminant : « Souvenez-vous de vos conducteurs, qui vous ont annoncé la parole de Dieu, et, considérant l'issue de leur conduite, imitez leur foi. » (Hébreux XIII, 7.)

---

### Histoire d'une jeune infirme.

Hélène avait dix ans lorsqu'elle vint habiter chez sa grand'mère, dans un ancien village du canton de Vaud. Malade depuis l'âge de six ans, elle avait passé plus d'une année dans un hôpital, où elle subit plusieurs opérations qui l'avaient laissée complètement infirme, de sorte qu'elle ne pouvait marcher qu'à l'aide de deux béquilles. D'une nature plutôt réservée et d'un caractère doux et calme, elle endu-

rait ses souffrances avec beaucoup de patience ; cependant elle était souvent bien triste, car elle ne connaissait pas encore le Seigneur Jésus, qui pouvait la rendre véritablement heureuse. Mais Dieu, dans sa grâce, avait les yeux sur elle. Chez sa grand'mère, où nous la trouvons maintenant, elle rencontra une de ses tantes qui connaissait le Seigneur et qui lui parla de son grand amour pour les pauvres pécheurs perdus. Pendant près de trois ans, bien que la fillette écoutât attentivement tous les précieux enseignements de l'Évangile, rien ne manifesta qu'elle eût reçu le salut pour elle-même et elle était un grand sujet d'inquiétude pour sa tante, qui l'aimait et qui priait beaucoup pour elle. Mais le jour vint où le Seigneur répondit à ses requêtes.

Une amie de la tante vint rendre visite à cette dernière, avec l'intention de s'entretenir avec elle des vérités concernant le salut, car cette amie était malheureuse au sujet de son état de péché devant Dieu. La conversation ne tarda pas à s'engager — avec la Parole de Dieu en main — sur le sujet béni qui pouvait apporter la paix et le repos à l'âme angoissée de la visiteuse, et deux heures se passèrent sans que la tante et son amie se préoccupassent beaucoup de la petite malade, restée au lit ce jour-là, dans la chambre même où la conversation avait eu lieu ; elle n'en avait pas perdu une parole. Le Seigneur appliqua au cœur d'Hélène les vérités que sa tante avait présentées à son amie.

La visiteuse partit, et la tante l'accompagna jusqu'à la porte. Mais quelle ne fût pas sa surprise, lorsque, rentrant dans la chambre, elle trouva l'enfant tout en larmes !

— Oh ! s'écria-t-elle, tante, ma chère tante, je l'ai longtemps cherché, mais maintenant je l'ai trouvé.

Ce fut une grande joie pour toutes les deux, et

ensemble elles s'entretenrent longuement de la grâce merveilleuse du Sauveur envers les petits ; elles purent rendre grâce à Celui qui s'était ainsi révélé à sa chère brebis.

(*A suivre.*)

---

### Cantique.

Exode XIX, 4; Psaume XVII, 8; Psaume LXXXIV, 4.

---

A travers le temps et l'espace,  
*Sur des ailes d'aigle* porté,  
Aimé d'un cœur que rien ne lasse,  
D'amour et de force escorté,

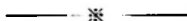
Vers le ciel, but de mon voyage,  
Au-dessus des monts et des vaux,  
Je me dirige, avec courage,  
Enrichi de bienfaits nouveaux.

Et si parfois l'orage gronde,  
Si l'éclair brille dans la nuit,  
Sur le Tout-Puissant je me fonde  
*Et sous son aile* je m'enfuis.

Et là, dans ce divin asile;  
De l'ennemi bravant l'effort,  
Mon âme peut être tranquille :  
N'est-ce pas l'aile du Dieu Fort ?

Puis bientôt, dans la Cité sainte,  
Toujours près de Lui je serai,  
Loin des dangers et de la crainte,  
A jamais je le bénirai.

Sans cesse en paix, devant sa face,  
Dans l'éternel et doux repos,  
Je redirai la riche grâce  
Du Dieu Sauveur et de l'Agneau.



### Questions pour le mois d'avril.

*La personne qui s'occupe habituellement des questions et réponses étant empêchée de le faire ce mois-ci, nous soumettons à nos lecteurs les questions ci-après qui nous ont été proposées par l'un de nos abonnés :*

1° A qui fut-il dit : « Personne n'est sage et intelligent comme toi » ?

2° Citez un homme qui « était rempli de l'esprit de sagesse. »

3° Nommez un roi qui « était plus sage qu'aucun homme. »

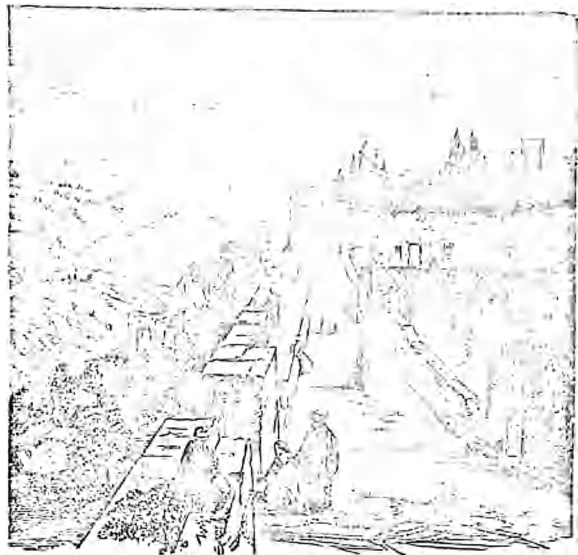
4° Quel est le prophète qui adresse à Dieu les paroles suivantes : « Tu m'as donné sagesse et puissance » ?

5° Dans quel chapitre de l'Ancien Testament le Seigneur Jésus est-il présenté comme étant la vraie sagesse, la sagesse éternelle ?

6° Dans quelle épître de Paul nous est-il parlé de la sagesse, comme se rapportant directement à Christ ?







**Histoire du peuple juif**  
*depuis le retour de la captivité.*

**NÉHÉMIE (Suite).**

*Activité des ennemis de Néhémie.*

Chap. IV. — Tout acte de fidélité envers le Seigneur réveille la haine de l'homme contre Dieu, haine qui se manifeste par l'opposition sous toutes sortes de formes, depuis le mécontentement jusqu'à la persécution ouverte. On l'a vu dans tous les temps,

depuis l'histoire d'Abel jusqu'à nos jours, et cela se continuera jusqu'au moment où Christ aura ses ennemis sous ses pieds. Aussi, chers enfants, ne vous étonnez pas si, ayant le grand privilège d'appartenir à des parents chrétiens, qui ne vous laissent pas suivre le courant du monde, vous subissez parfois quelque opprobre de la part de vos camarades d'école ou de travail ; n'en soyez pas découragés et n'en ayez pas honte, car c'est une gloire qui vous est accordée. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en mentant, toute espèce de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux » (1).

Moïse estima « l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte ; car il regardait à la rémunération » (2).

#### *Mépris et moqueries.*

Trois hommes, probablement des gouverneurs établis par les rois de Perse, Sanballat le Horonite (3), Tobija, un Ammonite, et Guéshem, un Arabe, suscitèrent toute l'opposition possible à la reconstruction de la muraille. Vous remarquez que tous étaient étrangers à Israël.

Nous trouvons les deux premiers à l'arrivée de Néhémie (chap. II, 10). En apprenant quel était le but de sa venue, il est dit « qu'ils furent très mécontents de ce qu'un homme se fût levé pour chercher le bien des fils d'Israël. » Lorsqu'ils apprirent que

(1) Matthieu V, 11-12.

(2) Hébreux XI, 26.

(3) Originaire de Horonaïm, ville moabite. Voir Ésaïe XV, 5 ; Jérémie XLVIII, 3 et 5.

le peuple se mettait à l'œuvre (vers. 19, 20), ils se *moquèrent* d'eux et les *méprisèrent*, leur disant : « Voulez-vous vous révolter contre le roi ? » Néhémie leur répondit : « Le Dieu des cieux, lui, nous fera prospérer, et nous, ses serviteurs, nous nous lèverons et nous bâtirons ; mais vous, vous n'avez ni part, ni droit, ni souvenir, à Jérusalem. » Les fidèles n'ont rien à craindre ; ils ont affaire avec Dieu, ils dépendent de Lui, ils travaillent à ses intérêts, auxquels sont liés les intérêts les plus chers du croyant. Le monde est étranger à toutes ces choses ; mais cela n'arrête pas son hostilité.

Lorsque Sanballat apprit que la muraille se bâtissait (vers. 1-6), il se *mit fort en colère* et se moqua des Juifs. « Que font ces faibles Juifs ? s'écria-t-il. Les laissera-t-on faire ? Offriront-ils des sacrifices ? Achèveront-ils en un jour ? l'eront-ils revivre les pierres des monceaux de poussière, quand elles sont brûlées ? » Tobija, qui était à côté de lui, ajouta : « Au reste, pour ce que ceux-ci bâtissent, si un renard y montait, il ferait crouler leur muraille de pierres. » Quel langage méprisant et provoquant, propre à décourager Néhémie et le peuple ! De nouveau, au lieu de répliquer à ces méchants, Néhémie exposa à son Dieu les mépris dont il était l'objet. L'œuvre se continua et la muraille fut relevée jusqu'à la moitié, car le peuple avait le cœur au travail.

#### *Menaces de guerre.*

Voyant qu'en dépit de leurs moqueries et de leur irritation, les brèches de la muraille se fermaient, Sanballat, Tobija, les Arabes, les Ammonites et les Asdodiens (1), fort irrités, se liguèrent pour venir *faire la guerre* à Jérusalem.

(1) D'Asdod, ville des Philistins.

Cette fois, ce n'est plus seulement du mécontentement, de la moquerie, du mépris ou de l'irritation; c'est la *guerre* à main armée. Que fera Néhémie pour résister à cette coalition? Ce qu'il a toujours fait : « Nous priâmes notre Dieu, » dit-il, et ensuite : « Nous établîmes une garde ». Remarquez, chers enfants, que prier ne nous dispense pas d'agir. Lorsqu'on a prié, Dieu donne les directions pour agir, comme aussi il peut enseigner à demeurer tranquille selon sa parfaite sagesse et la connaissance qu'il a de toutes choses. Je me souviens d'avoir entendu parler d'un petit garçon qui avait beaucoup de peine à apprendre le mot *arithmétique*; sa mère lui dit de prier et que Dieu lui aiderait. Un peu après l'enfant revint avec son livre fermé et dit à sa mère : « J'ai beau prier, je ne sais toujours pas ce mot. » Alors sa mère s'aperçut que, tout en priant, il n'étudiait pas. Dieu ne veut pas favoriser la paresse en mettant son secours à notre disposition. Notre volonté propre voudrait agir sans Dieu; mais Dieu veut que nous nous attendions à Lui premièrement; ensuite il nous enseigne s'il faut agir, et de quelle manière.

Néhémie avait été averti par les Juifs que leurs ennemis pensaient les surprendre secrètement pendant qu'ils étaient au travail. Il avait donc placé des gardes; puis, ayant appris que Sanballat et ses alliés savaient leurs desseins découverts, ils se remirent tous à l'ouvrage. Cependant, comme ils n'ignoraient pas la vigilance de leurs ennemis, ils travaillaient d'une main et tenaient leur arme de l'autre, ou bien ils avaient leur épée ceinte sur leurs reins. Puis, au lieu d'aller dormir chacun chez soi, le peuple passait la nuit à Jérusalem. Néhémie et ceux qui étaient avec lui n'ôtaient pas même leurs vêtements la nuit et restaient toujours armés. (vers. 15-23.)

L'attitude de ce peuple dans son travail corres-

pond, en figure, à un enseignement qui nous est donné dans le Nouveau Testament. Nous aussi, en travaillant pour le Seigneur, réalisant la séparation d'avec le mal, nous sommes exposés aux attaques de notre terrible ennemi qui a à sa disposition tous ceux qui l'écoutent et qui aimeraient voir les croyants mélangés avec eux. Aussi l'apôtre Pierre dit : « Soyez sobres, veillez : votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-lui, étant fermes dans la foi » (1). Nous savons, par plusieurs passages de la Bible, qu'une épée est une figure de la Parole de Dieu. Cette épée est moins embarrassante à porter que celle des Juifs. Il faut que nous possédions la Parole dans nos cœurs, que nous en soyons nourris, que nous la connaissions assez pour être toujours capables de la présenter à l'adversaire, comme le Seigneur Jésus l'a fait lors de la tentation au désert, quand il disait : « Il est écrit » et : « Il est encore écrit » (2). C'est de cette manière que nous pourrions résister à Satan, parce que cette arme est divine ; c'est par elle que le Seigneur a vaincu le diable. Ainsi, nous ne nous laisserons pas entraîner au mal. Pour cela, il faut aussi avoir toujours conscience du danger auquel nous sommes exposés ; car, si nous le perdons de vue, l'ennemi, qui ne dort jamais, nous aura bientôt causé du dommage. Puisse-nous, mes jeunes lecteurs, exercer continuellement une sainte vigilance sur nous-mêmes, afin que nous soyons gardés du mal, et préservés de déshonorer le Seigneur.

*Ruse des ennemis et achèvement de la muraille.*

Ch. VI. — Lorsque Sanballat, Tobija et Guéshem

(1) I Pierre V, 8-9.

(2) Matthieu IV, 1-10.

virent que, malgré leurs violentes menaces, la muraille s'achevait, ils employèrent la ruse pour tâcher de nuire à Néhémie. Ils lui firent dire : « Viens et rencontrons-nous ensemble dans les villages de la vallée d'Ono. » Néhémie répondit qu'il ne pouvait quitter le travail. Quatre fois de suite, ils réitérèrent leur invitation. La cinquième fois, le serviteur de Sanballat apporta une lettre par laquelle Néhémie était accusé de bâtir la muraille, afin que les Juifs pussent se révolter et l'établir roi, ce dont ces hommes voulaient donner connaissance à Artaxerxès. Ils le priaient donc de les rencontrer pour en discuter. Néhémie répondit simplement : « Aucune des choses dont tu parles n'a eu lieu ; mais tu les inventes dans ton propre cœur. » Lorsqu'on a bonne conscience, on ne craint rien, et l'on peut supporter les accusations sans inquiétude, sachant que : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous » (1).

Après cela, Néhémie vint un jour à la maison d'un nommé Shemiah, un Juif, qui s'était entendu avec Tobija et Sanballat pour conspirer contre lui, et qui lui dit : « Rencontrons-nous dans la maison de Dieu, à l'intérieur du temple, et fermons les portes, car ils vont venir pour te tuer. » Néhémie, enseigné de Dieu, discerna bien vite le piège subtil qui lui était tendu, puisqu'on employait pour cela un Juif, sacrificeur ou lévite, auquel on avait donné de l'argent. Néhémie, du reste, ne voulait pas entrer à l'intérieur du temple : c'était interdit à tous ceux qui n'exerçaient pas la sacrificature. (Nombres III, 40.) Il répondit : « Un homme comme moi fuirait-il ? » Il avait bonne conscience, et : « Quel homme comme moi entrerait dans le temple et vivrait ? » Vous voyez, chers jeunes lecteurs, que l'attachement à la Parole

(1) Romains VIII, 31.

est le sûr moyen d'être conduits et gardés dans tous les temps, et particulièrement dans ceux que nous traversons.

Ce dut être pénible pour Néhémie de voir parmi son peuple des hommes d'accord avec les étrangers pour chercher à nuire à l'œuvre de Dieu. Mais il s'en remet au Seigneur, disant : « Souviens-toi, ô Dieu, de Tobija et de Sanballat selon ces œuvres qu'ils ont faites ; et aussi de Noadia, la prophétesse, et du reste des prophètes qui voulaient m'effrayer ! » (v. 14.) C'étaient, sans doute, de faux prophètes, au nombre desquels se trouvait Shemahia.

Malgré tout, la muraille fut achevée le 25<sup>me</sup> jour du mois d'Élul, (sixième mois), en 52 jours. Néhémie ajoute : « Lorsque tous nos ennemis l'apprirent, toutes les nations qui nous environnaient craignirent, et furent fort abaissées à leurs propres yeux, et elles reconnurent que cette œuvre avait été faite de par notre Dieu ». (vers. 15-16.)

Il y eut un temps, dans le siècle dernier, qui correspondit tout particulièrement à celui du relèvement de la muraille par Néhémie. Des croyants comprirent qu'il fallait être séparés du monde pour rendre culte à Dieu et réaliser pratiquement ce qu'est son Assemblée sur la terre. Ils éprouvèrent alors une grande opposition et même une persécution assez violente en certains endroits, dans les années 1825 à 1850, et même plus tard encore, ce que rappelle bien l'opposition rencontrée par les Juifs fidèles en bâtissant la muraille de Jérusalem. Grâce à Dieu, ces persécutions n'ont plus lieu aujourd'hui ; mais si l'ennemi sévissait alors avec violence, maintenant que, pour ainsi dire, *la muraille* est bâtie — la séparation accomplie — il emploie la tranquillité dont jouissent les croyants en nos jours, pour les engager à laisser la porte ouverte au monde, afin

d'introduire ses principes et sa manière de faire au milieu d'eux. C'est pourquoi, chers jeunes amis, veillons à ce que *les verrous* de nos cœurs soient en place, afin que la séparation du mal et du monde, que nous professons, soit une réalité.

(A suivre.)

---

### RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS D'AVRIL.

- 1<sup>o</sup> Esdras construisit le temple et Néhémie la muraille.
- 2<sup>o</sup> Prier.
- 3<sup>o</sup> La séparation du mal et du monde.
- 4<sup>o</sup> Par la Parole de Dieu.

#### QUESTIONS :

- 1<sup>o</sup> Qu'est-ce qui doit réjouir les bienheureux dont parle le Seigneur en Matthieu V et pourquoi ?
- 2<sup>o</sup> Citez un passage d'une épître de Paul, qui nous dit ce qu'est une épée ?
- 3<sup>o</sup> Qu'est-ce qui est un plus grand trésor que les richesses du monde ?
- 4<sup>o</sup> Pourquoi cette réponse de Néhémie : « Un homme comme moi fuirait-il ? »



#### Fidji (*fin*).

Dix ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée des missionnaires à Lakemba et ces chers serviteurs de Christ commençaient à se sentir bien isolés. Aucune voile amie ne se montrait à l'horizon ; aucun courrier ne leur apportait des nouvelles des amis qu'ils avaient laissés au-delà des mers. Ils étaient com-



plètement séparés de leurs relations d'autrefois et ne recevaient d'autres visites que celles des cannibales, leurs voisins, qui non seulement mettaient leur patience à une rude épreuve, mais encore faisaient sérieusement diminuer leurs provisions et leur mobilier. De fait, leur situation n'était guère rassurante. Mais précisément à ce moment-là, au mois de juin 1836, ils furent réjouis par l'arrivée d'un vaisseau leur apportant des lettres et de quoi les ravitailler. Il serait difficile de dire ce qui fut le plus apprécié. Lorsque le vaisseau quitta Lakemba il vint échouer sur un des nombreux récifs de corail qui rendent la navigation si périlleuse dans ces parages ; le navire fut perdu, mais tout l'équipage échappa avec la vie sauve. Dix ans auparavant ces hommes auraient été massacrés et dévorés, mais la lumière du christianisme produisait son effet même parmi les sauvages.

Deux années encore s'écoulèrent, années de privations et de maladies, durant lesquelles cette fidèle petite compagnie de chrétiens souffrit plus que nous ne saurions imaginer. Chaque larme, chaque soupir, chaque gémissement est enregistré dans le livre de souvenirs du Seigneur et recevra dans l'éternité une abondante compensation. Celui que ces humbles croyants servaient avec tant de zèle n'est pas injuste pour oublier « leur œuvre de foi et leur travail d'amour ».

Le même missionnaire dont nous citons les paroles plus haut continue : « Que les chrétiens en Europe essayent de réaliser la situation dans laquelle se trouvait la station missionnaire de Lakemba. Des hommes instruits, cultivés, habitués au confort et aux raffinements de la vie civilisée, endureraient dans ces contrées des privations de tous genres, privations d'autant plus dures à supporter qu'ils ne

pouvaient en préserver leurs femmes et leurs petits enfants ». Vues de loin, à travers une perspective nuageuse, de pareilles scènes peuvent paraître revêtir un certain cachet romantique ; on en oublie les détails prosaïques si durs à supporter. Aucune énergie humaine n'aurait pu soutenir ces hommes et ces femmes dans ce travail ingrat. Aucun motif de gain n'aurait pu les engager à persévérer dans leur entreprise. Ils étaient venus s'établir dans ces contrées dans le seul but de faire du bien ; et rarement a-t-on pu rencontrer un champ d'activité d'aspect plus décourageant. De temps à autre parvenaient en Angleterre des nouvelles de la mission fidjienne ; mais les résultats étaient peu nombreux et péniblement atteints. Ce que ces résultats ont coûté de labeurs, de chagrins, de souffrances, de maladies, de déceptions, de cris amers et de larmes, le Dieu des missionnaires seul le sait.

---

### Histoire d'une jeune infirme.

(Suite et fin)

Dès ce jour-là, elle fut moins triste, aimant beaucoup à entendre parler de ce Seigneur Jésus qui l'avait tant aimée. Elle montra aussi autour d'elle tant de douceur et d'amabilité, que chacun en était étonné. Malgré ses souffrances presque continuelles, elle aimait, dans sa petite mesure, à s'occuper des autres pour leur faire plaisir ; aussi voyait-on, chaque jour, venir se grouper autour d'elle les petites filles du voisinage, auxquelles elle confectionnait très adroitement, le plus souvent appuyée sur ses béquilles, des vêtements de poupées ou des paumes que sa tante lui avait appris à broder. Sa grand'mère, avec beaucoup de persévérance, lui apprit à lire,

car la pauvre enfant n'avait jamais pu suivre une école. Aussi sa joie fut grande quand elle put lire elle-même dans un Nouveau Testament que sa tante lui avait donné. C'était surtout le sujet de la mort de son cher Sauveur qui l'intéressait le plus, et souvent ses yeux se remplissaient de larmes quand elle pensait à tout ce qu'il avait souffert pour elle.

Deux ans se passèrent encore ainsi, sans que sa maladie subit de changement. Mais au printemps 1901, son état sembla s'aggraver, et, d'après l'avis du docteur, il semblait que la fin viendrait rapidement. Mais, à mesure que le mal faisait ses ravages dans son frêle petit corps déjà tout déformé, à mesure aussi son intelligence spirituelle se développait d'une manière étonnante, de sorte qu'elle était même un encouragement pour sa tante, qui la soignait avec affection. Un jour, celle-ci lui dit :

— Eh bien ! chérie, si le Seigneur ve. ait te chercher aujourd'hui, serais-tu contente ?

Plongeant ses grands yeux bleu-clair dans ceux de sa tante, elle répondit, un peu surprise de la question :

— Mais, puisque je suis toute prête !...

Quels moments heureux elles passèrent ensemble quand la chère malade ne souffrait pas trop ! Son grand bonheur était d'avoir sa tante auprès d'elle, pour lui lire la Parole, ou lui parler de l'amour du Seigneur Jésus, qu'elle allait bientôt voir. Un jour elle dit à sa tante :

— Oh ! comme le Seigneur m'a aimée et suivie en m'amenant ici pour que tu puisses me parler de Lui ! Alors, il s'est fait une lumière dans mon âme, et dès lors j'ai toujours été si heureuse, tandis qu'auparavant j'étais si triste.

Elle parlait de son départ avec une pleine assurance, remplie de joie et de bonheur. Le pasteur de

l'endroit, qui venait quelquefois la voir, disait lui-même qu'il était édifié chaque fois qu'il lui faisait visite. Le 14 septembre, elle devait avoir seize ans ; alors elle dit à sa tante :

— Je pense que le Seigneur viendra me chercher pour mon anniversaire

Mais la journée se passa avec beaucoup de souffrance, et la pauvre petite était toujours là. Ce fut une déception pour elle ; elle resta silencieuse toute la soirée. Mais le lendemain elle dit à sa tante :

— J'avais pensé que je vous quitterais hier pour aller vers le Seigneur ; mais, puisqu'il me laisse encore, il en vaut bien la peine, si c'est pour apprendre quelque chose de Lui.

Elle vécut encore quinze jours, pendant lesquels elle ne cessa de rendre témoignage et de parler de son bonheur d'aller auprès de son Sauveur. Un jour le docteur ayant conseillé de ne pas lui donner beaucoup à boire, quoiqu'elle fût dévorée par une soif ardente :

— Oh ! dit-elle, le docteur m'a défendu de boire ; c'est bien pénible ; mais, quand je serai auprès du Seigneur, je n'aurai plus jamais soif !...

C'est ainsi qu'elle se consolait, et elle était reconnaissante pour tous les soins qu'on lui donnait. Elle disait souvent à sa grand'mère et à sa tante :

— Il vous récompensera pour toute la peine que je vous donne.

Elle n'avait pas besoin de nommer le Seigneur ; pour elle, c'était *Il*. Lorsque sa tante lui témoignait quelque affection, elle lui disait :

— Chère tante, que tu me fais plaisir !

Un dimanche matin, le dernier qu'elle passa ici-bas, sa tante était allée au culte, et lorsqu'elle rentra, elle trouva la chère enfant très heureuse. Hélène lui dit qu'elle avait joui de la présence du Seigneur

et qu'elle avait pu prier beaucoup, « et, » ajouta-t-elle, « je lui ai beaucoup parlé de toi '... »

Le mercredi qui suivit — c'était le 3 octobre — son état changea complètement; la poitrine, qui jusque-là avait été épargnée, s'encombra subitement, et il fut évident que le moment du départ n'était pas éloigné. Elle fut très calme toute la journée, et le soir elle demanda qu'on la mit dans son fauteuil, car elle ne pouvait plus rester couchée. On l'installa, entourée de coussins, et il sembla qu'elle ne s'occupait plus de ce qui l'entourait. Alors elle se mit à prier à haute voix, par phrases entrecoupées, et en terminant elle dit :

— O Seigneur, exauce la prière de ton faible agneau, que tu vois si souffrant !

Ce furent ses dernières paroles.

Quelques instants plus tard elle s'endormait paisiblement dans les bras de ce bon Berger qui a donné sa vie pour ses brebis, et elle attend désormais auprès de Lui le moment bienheureux où son pauvre corps semé corruptible ressuscitera glorieux, semblable à celui de son Sauveur !

---

### L'abeille et le papillon.

*Une fable facile à comprendre.*

C'était dans un grand et beau jardin en pleine campagne. Les parterres garnis de mille fleurs aux vives couleurs embaumaient l'air de leurs suaves parfums. Sous les marronniers touffus, un étang semblait sourire à chaque rayon de soleil qui, perçant l'épais feuillage, venait glisser sur les flots limpides. Tout à côté s'ouvrait une grotte aux parois moussues où de vertes fougères balançaient au souffle de la brise leurs gracieuses frondaisons.

Le bourdonnement assourdi des abeilles se mêlait au clapotis de la fontaine et tout semblait, en cette heure de midi brûlante et calme, inviter au repos et à la tranquillité.

Seul un papillon aux ailes azurées ne songeait pas à se reposer ; il volait d'une fleur à l'autre, si léger, si brillant, que parfois il se confondait avec les corolles épanouies. Il jouait au milieu des parterres, effleurant chaque gerbe parfumée et ne s'y arrêtant pour un instant que si une goutte de miel le retenait au bord du calice.

Enfin, fatigué par ses allées et venues incessantes, l'insecte se réfugia pour un instant à l'ombre de la grotte, où les lis argentés s'épanouissaient à l'aise. Mais à peine le papillon se fut-il posé sur une feuille, qu'un murmure étouffé provenant de la corolle du plus beau des lis, attira son attention. Il regarda de ce côté et aperçut une abeille sauvage, activement occupée, accompagnant son travail d'un bourdonnement joyeux.

« Que fais-tu là-bas au fond ? » demanda le papillon, se hissant pour mieux voir sur le bord d'un pétale.

— Je récolte des sucres pour notre ruche, répondit l'infatigable travailleuse.

— Pourquoi les porter à la ruche plutôt que de vous en régaler ici ?

— Nous en faisons du miel, répartit l'abeille sans interrompre son labeur un seul instant. Quand nos maçons ont employé la cire que nous leur apportons dans nos pochettes (1), pour en faire des cellules,

(1) L'abeille a sous son abdomen huit petites poches dans lesquelles la cire est sécrétée ; celle-ci est donnée aux « constructeurs » sous forme de minces plaques. Le pollen n'entre pour rien dans la fabrication de la cire, mais étant porté d'une fleur à l'autre par les abeilles, les plantes se trouvent ainsi fécondées.

nous remplissons celles-ci de miel comme provision pour l'avenir.

— Des provisions ! » s'écria le papillon, en aspirant le suc qui débordait le long du pétale sur lequel il se balançait. « Des provisions ! » et se retournant il jeta un regard circulaire sur les parterres embaumés. « A quoi penses-tu donc ? Regarde ce jardin ! Vit-on jamais pareille multitude de fleurs ? *Moi*, je ne veux aucune provision. Et de la cire encore ! Grand merci, pas pour moi. Jamais je ne pourrais voler, si je remplissais mes antennes de ce mélange gluant. Pourquoi tant travailler pour recueillir ce qui se trouve en abondance autour de nous ? Je ne fais qu'effleurer chaque corolle en passant et elle me livre ses sucs les plus capiteux, mais toi, tu ne sembles jamais arriver au bout de ta tâche ingrate !

— Ingrate ? pas tant que ça, » murmura l'abeille, plongeant toujours plus profondément dans le calice embaumé de lis. « C'est pour moi une tâche agréable.

— Plaisir étrange en vérité ! Comment peux-tu parler ainsi. Pour moi je ne puis croire qu'il se trouve quelque jouissance en un labeur incessant. Tu es toujours pressée, toi ; tu bourdonnes, tu te trémousses comme si ta vie dépendait de ta récolte d'aujourd'hui. Cela m'échauffe de te regarder ! » Et le papillon se mit à s'éventer doucement avec ses belles ailes empourprées. « Pourquoi ne pas jouir de la vie comme je le fais ? Tout le long des radieuses journées de l'été, j'erre où mon cœur m'entraîne, me chauffant au soleil ou me reposant sous de frais ombrages. Le soir je m'endors dans quelque bosquet touffu, attendant l'aurore pour reprendre mes ébats. Non, non, ne me parle pas d'une sombre ruche, de cellules, de provisions. Tu me fais pitié, vrai ! »

Ainsi parlait l'insecte, tout en se balançant paresseusement au bord du pétale argenté, tandis qu'au-dessous de lui l'abeille travaillait toujours, écoutant à peine son bavardage. Enfin, pesamment chargée, elle reprit son vol, mais avant de regagner sa ruche, elle hésita un instant.

« Que feras-tu, » bourdonna-t-elle, en s'approchant du papillon, « que feras-tu quand les fleurs seront fanées et que l'hiver sera venu ? ».

— L'hiver, s'écria l'autre ; que veux-tu dire ? Qu'est-ce que l'hiver ?

— Un temps de froides bises et de nuages noirs ; un temps où la terre est glacée et où la mort attend tous ceux qui, comme toi, ne sont pas préparés à le rencontrer, » répondit l'abeille dans un bourdonnement sonore en s'éloignant rapidement.

Cher jeune lecteur, Dieu nous a dit dans sa Parole que le jugement va fondre sur ce monde qui a rejeté Christ. Le moment approche et tous ceux qui ne se trouvent pas en Christ ne sont pas préparés à le rencontrer. Ceux qui auront cru au Seigneur Jésus seront mis à l'abri du jour de la colère, mais les autres seront laissés. (2 Thessaloniens I, 6-10.)

Lecteur, crois-tu au Seigneur Jésus-Christ ?

.  
.  
.

Le papillon doré, né d'une chrysalide, qui elle-même avait été une chenille, n'avait jamais vu d'hiver. Dès le jour où, étendant pour la première fois ses ailes diaprées, il avait pris son vol dans l'air embaumé, l'insecte n'avait connu que la joie de l'été. Si parfois une ondée le forçait à chercher un refuge sous une large feuille, il n'en ressortait que pour trouver les parfums plus doux, les fleurs plus colo-



rées sous les gouttes d'eau qui reflétaient les rayons du soleil, reparaisant après la pluie.

« L'hiver ! Qu'est-ce donc que l'hiver ? » murmurait le papillon en planant paresseusement au-dessus de l'étang tout baigné de lumière. Les lys margotons se miraient dans l'onde, marbrant de taches d'écarlate les flots d'azur ; les poissons dorés montaient et descendaient comme des traits de feu dans l'eau limpide, et les oiseaux, assoupis par la chaleur, lissaient leur plumage à l'ombre de la grotte où se jouait la minuscule cascade

« Quel être dans son bon sens pourrait croire que l'hiver doit venir et que les fleurs se faneront ? » répéta l'insecte reprenant son vol au milieu des calices embaumés. « A quoi pensait donc l'abeille ? La cire doit lui être montée au cerveau ! Et rien d'étonnant quand on la voit passer la moitié de son temps à remplir les sombres cellules de sa ruche. Pauvre insecte stupide ! J'ai pitié de toi ; tu es bien folle de songer à l'hiver qui ne viendra jamais, au lieu de jouir du présent comme je le fais. » Ce disant, le papillon goûta au nectar que lui offrait une guirlande de chèvre-feuille et en passant baisa une rose épanouie. Mais comme il effleurait la brillante corolle, les pétales s'en détachèrent et jonchèrent la plate-bande.

« Tiens, pensa l'insecte surpris, voilà sans doute ce qu'entendait l'abeille quand elle parlait de fleurs fanées. Mais qui s'inquiète de telles choses ? Pour une fleur qui tombe, il en naît une vingtaine ; je vois en ce moment une foule de boutons de rose prêts à s'ouvrir. Qu'importe le reste ? »

Mais malgré tous ses efforts, le bourdonnement sonore de l'abeille continuait à le poursuivre et sans cesse ces paroles solennelles : « La mort pour tous ceux qui, comme toi, ne sont pas préparés à la ren-

contrer », lui revenaient à la mémoire et le faisaient trembler.

— Quel manque de tact, en vérité, se dit le papillon ; l'abeille ne porte pas l'aiguillon en vain. Mais peut-être, après tout, n'a-t-elle cherché qu'à me vexer. Je vais demander à ma cousine la chenille, ce qu'elle en pense. »

Prenant son vol par-dessus la clôture du jardin, le papillon descendit le sentier ombreux, s'éleva au-dessus d'une haie et enfin découvrit la chenille occupée à se régaler d'une feuille de chêne. L'insecte ailé s'installa aux côtés de son amie :

— Quand viendra l'hiver ? demanda-t-il sans autre préambule. (A suivre.)

---

### *Au Seigneur.*

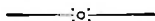
---

SEIGNEUR, tu me combles de biens  
 Avec les tiens.  
 Quelle richesse !  
 Et puis, tu ne me laisses pas  
 Seul, ici-bas,  
 Dans la détresse ;  
 Car tu me soutiens chaque jour,  
 En ton amour.  
 Ah ! tu ne cesses  
 De veiller sur ton racheté  
 Avec bonté.  
 Quelle tendresse !

Dès maintenant, que de mon cœur  
La sainte ardeur  
Te glorifie.  
Tu t'es offert, SEIGNEUR, pour moi ;  
Aussi qu'à toi,  
Toute ma vie

Soit consacrée avec bonheur !  
Plein de ferveur,  
D'un nouveau zèle,  
Que je public en vérité,  
Ta charité  
Toujours fidèle.

Les tiens rempliront l'univers  
Par leurs concerts :  
Mieux que les anges,  
Bientôt, ils te célébreront,  
T'adoreront ;  
Et leurs louanges  
Retentiront dans les hauts cieux,  
Comme en ces lieux,  
Avec puissance ;  
Ils diront ta gloire, ô SEIGNEUR !  
Avec bonheur  
En ta présence.



### Fidélité.

On envoya un jour un jeune nègre au marché pour y vendre des moutons. Il eut l'occasion, chemin faisant, d'entendre parler du Seigneur ; bien qu'il

n'eût que douze ans, son cœur se réjouit de la bonne nouvelle qu'il apprit. Aussi, chaque fois qu'il retournait au marché, il faisait une halte pour chercher à apprendre quelque chose de plus du Sauveur et c'est ainsi qu'il fut amené à la connaissance du salut gratuit par Christ.

De retour chez lui, il raconta tout ce qu'il avait entendu et supplia tous les siens d'accepter, eux aussi, l'heureux message.

« Non », fut la réponse ; et dès ce moment commencèrent des jours pénibles pour l'enfant.

« Si tu m'aimes », lui dit son père, « tu renieras ce Dieu étranger ; sinon je te fouetterai ».

« Mon père », répondit le jeune garçon, « je supporterai tout ; je ne puis être que chrétien ».

Son père le chassa hors de la maison, lui enjoignant de demeurer avec les chiens et ne lui donnant que très peu de nourriture.



### Réponses aux questions du mois d'avril.

- 1<sup>o</sup> A Joseph (Genèse XII, 39).
- 2<sup>o</sup> Josué (Deutéronome XXXIV, 9).
- 3<sup>o</sup> Salomon (I Rois IV, 31).
- 4<sup>o</sup> Daniel II, 23.
- 5<sup>o</sup> Proverbes VIII.
- 6<sup>o</sup> I Corinthiens I, 30 et II, 7, 8.





### Trois délivrances.

J'étais âgé de sept ans lorsque la maison de mes parents devint subitement la proie des flammes. C'était au commencement de l'hiver, par un temps froid. Le feu, qui s'était déclaré dans la maison voisine, atteignit promptement la nôtre : mes frères et moi courions, sans le savoir, un grand danger, car nous dormions d'un profond sommeil. En outre, nos parents étaient absents. En peu de temps, l'élément destructeur avait pris de vastes proportions. Au mo-

ment où notre père vint nous réveiller, une immense clarté illuminait déjà la façade de la maison. Je ne savais que penser ; l'essentiel était de fuir au plus tôt. Saisissant mes vêtements, je descendis au rez-de-chaussée : on y voyait comme en plein jour. Apercevant la porte de la chambre de travail de mon père grande ouverte, je me glissai dans la pièce, absolument inconscient du danger que je pouvais courir. On avait déjà tout enlevé ; il ne restait que *l'établi* (1) sur lequel je m'assis, sans réflexion, pour me vêtir tranquillement. Après quelques instants, mes regards rencontrèrent ceux d'un ami qui nous prêtait main-forte pour mettre en sûreté notre mobilier.

« Que fais-tu là, malheureux ? » me dit-il ; « sors immédiatement, ne vois-tu pas que tu es en danger ? »

Je passai donc prestement dans la rue, où je n'avais plus rien à craindre de l'incendie ; mais où aller, à demi-vêtu, par cette froide nuit de novembre ? Dieu eut compassion de moi, car je ne tardai pas à trouver un gîte : une humble femme me conduisit dans sa chambre où je passai le reste de la nuit.

Chers amis, n'êtes-vous pas exposés à un danger infiniment plus grand, sans en avoir conscience peut-être ? La mort et le jugement sont la part inévitable réservée à l'homme pécheur. Réveillez-vous donc pendant qu'il en est temps et ne demeurez pas dans la condition où vous êtes ; le Sauveur frappe encore maintenant à la porte de votre cœur. Il vous dit : « Venez à moi... et moi je vous donnerai du repos (2). » Ne voulez-vous pas répondre à son invitation, tandis que le temps est favorable ?

Car comment échapperez-vous, si vous négligez

(1) Table de travail des horlogers du Jura.

(2) Matthieu XI, 28.

un si grand salut? Aujourd'hui donc si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs (1)!

\* \* \*

C'était en été et il faisait excessivement chaud. Le plus grand plaisir des enfants qui habitent près d'un lac est de se plonger maintes fois par jour dans l'onde transparente. Nous étions tellement passionnés de ces bains répétés, mes frères et moi, que nous nous jetions à l'eau, imprudents que nous étions, immédiatement après notre dîner, malgré la sage défense de notre père. Un jour donc nous y descendîmes clandestinement par le lit desséché du ruisseau qui se trouve derrière notre maison. Mal nous en prit, car nous n'étions dans l'eau que depuis peu de temps, quand notre père, dont nous connaissions la sévérité, parut tout à coup sur la grève. Grande fut notre frayeur en pensant au châtiment. Arrivés à la maison, nous reçûmes chacun une verte correction, comme nous le méritions. N'est-il pas écrit : « Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable dans le Seigneur (2). »

Hélas ! combien facilement on est porté à désobéir. Un autre jour, sortant de l'école, j'allai de nouveau prendre un bain. Je m'empressai de descendre seul au bord du lac ; et j'allai, cette fois, dans un endroit où nous n'avions pas l'habitude de nous baigner ; l'eau y était, paraît-il, très profonde.

Pourquoi allai-je ce jour-là à cette place inconnue et seul encore? Je l'ignore ; le fait est qu'après avoir fait quelques pas dans l'eau, je fus submergé et je ne savais pas nager. Que faire dans ma grande dé-

(1) Hébreux II, 3; III, 7.

(2) Colossiens III, 20.

lresse ? Je me croyais perdu. Immédiatement j'eus l'idée de crier au Seigneur, à celui seul qui pouvait me venir en aide ; et aussitôt il me suggéra de faire volte-face et de marcher vers le bord. Une fois la tête hors de l'eau, j'étais sauvé. Quel bonheur ! Aussi ma reconnaissance s'éleva sur le champ à Celui qui venait de me délivrer.

Chers jeunes lecteurs, si vos yeux ont été ouverts sur l'état dans lequel le péché vous a plongés, tournez vos regards avec foi vers le Seigneur Jésus qui s'est donné lui-même en rançon pour tous (1). N'est-il pas écrit — et cette parole est certaine : — « Qui-conque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. (2) »

. . .

La troisième délivrance dont je veux vous parler est la plus merveilleuse, car elle concerne l'état de mon âme. J'aime à penser qu'elle vous intéressera et produira en vous le désir de jouir du salut, si jusqu'à maintenant vous y êtes demeurés étrangers.

J'étais un jeune homme d'une vingtaine d'années, timide et faible de santé.

Bien des fois, mis en présence de la mort, la pensée de l'au-delà m'avait effrayé, car j'ignorais le sort qui m'attendait dans l'éternité. Je ne possédais pas l'assurance du salut ; au contraire, et cela me rendait malheureux ; mais je désirais ardemment en jouir. Que faire dans ce but ? J'ouvris mon cœur à plusieurs personnes, mais leurs conseils me furent inutiles : mon incertitude allait grandissant, ainsi que mon

(1) 1 Timothée II, 6.

(2) Romains X, 13.



angoisse. Qu'allai-je donc devenir, en voyant l'horizon s'assombrir toujours davantage ?

Sans m'en douter, je cherchais à me délivrer moi-même, en voulant me reposer sur un autre fondement que le seul nom donné parmi les hommes par lequel il nous faille être sauvés (1) ; je dus faire jusqu'au bout l'expérience de ma complète incapacité. J'étais presque au désespoir, prêt à m'écrier : « Misérable que je suis, qui me délivrera (2) ? » Mais l'extrémité de l'homme est bien souvent l'opportunité de Dieu, et j'allais bientôt l'apprendre d'une façon bien inattendue.

C'était en hiver, par une belle journée ensoleillée : le lac était d'un bleu d'azur et les cimes des Alpes d'une blancheur immaculée. « Ah ! que tout cela est magnifique et pur ; et toi tu es perdu et souillé : quel contraste ! » me disais-je, chemin faisant, pour aller faire un petit travail chez un vieillard qui demeurait en face du temple.

Combien peu je pensais que le moment de la délivrance allait enfin sonner pour moi. Avant d'entrer, je passai machinalement sur la terrasse, où tant de fois je m'étais rendu avec mes camarades ; mais maintenant j'y étais seul et le cœur rempli de tristesse.

Mes regards se portent plus haut que le clocher, vers le pur azur du ciel, et en ce moment-là, il me semble entrevoir la personne du Seigneur Jésus sur la croix : le fait est que l'idée m'en vint subitement et je m'arrêtai à le contempler, par la pensée, comme s'il était là devant moi. N'était-ce pas le Seigneur lui-même qui, de cette manière, sans intermédiaire aucun, venait de parler à mon cœur ? Ne me mon-

(1) Actes IV, 12.

(2) Romains VII, 24.

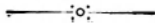
trait-il pas, et bien clairement, que le salut, dont j'avais besoin, avait été parfaitement accompli et que je n'avais qu'à le recevoir, par la foi, en toute simplicité? Sur le champ, je fus amené à comprendre la chose, et je plaçai ainsi ma confiance en Celui qui a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu (1); et immédiatement aussi je trouvai la paix. Un soleil aux rayons plus éclatants que celui qui éclairait la nature, venait d'illuminer mon âme et de transformer mon existence. Un nouveau contraste venait de se produire, mais cette fois en moi-même : j'étais passé des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie. Oh ! quel bonheur ! Ma reconnaissance s'éleva au Dieu de toute grâce qui venait de m'accorder cette miséricordieuse délivrance.

Et maintenant, jeunes lecteurs, je désire que cette grâce soit aussi votre partage, si, jusqu'à ce jour, vous y êtes demeurés étrangers !

Si vos yeux ont été ouverts sur le danger qui vous menace, regardez au Sauveur que Dieu dans son amour nous a donné. N'est-il pas écrit : « Tournez-vous vers moi, et soyez sauvés, vous, tous les bouts de la terre (2). » Croyez que le Seigneur Jésus est mort pour un pécheur tel que vous, et de cette façon vous serez amenés à jouir, immédiatement aussi, de la délivrance et de la PAIX.

(1) 1 Pierre III, 18.

(2) Ésaïe XLV, 22.



**Histoire du peuple juif**  
*depuis le retour de la captivité.*

---

NÉHÉMIE (Suite).

*Dureté de cœur chez les Juifs.*

Néhémie rencontra aussi des peines d'un autre genre au milieu de son peuple. Nous lisons, au chapitre V, qu'il y eut un grand cri du peuple contre les Juifs, leurs frères. Les uns réclamaient du blé pour se nourrir ; les autres disaient que pour en acheter, ils avaient engagé leurs champs, leurs vignes et leurs maisons. D'autres encore l'avaient fait afin d'avoir l'argent nécessaire pour payer le tribut au roi ; quelques-uns même avaient dû asservir leurs fils et leurs filles ; ne possédant plus rien, ils ne pouvaient les racheter.

Triste tableau de la dureté du cœur naturel ! Des frères, par amour du gain, ne craignaient pas de dépouiller et d'asservir leurs frères, plutôt que de leur aider !

Néhémie fut très irrité lorsqu'il entendit ces plaintes. Il reprocha sévèrement aux chefs du peuple leur manque d'affection fraternelle. « Ne devriez-vous pas marcher dans la crainte de notre Dieu, pour n'être pas dans l'opprobre parmi les nations, qui nous sont ennemies ? » leur dit-il. (v. 9.)

Le croyant, dans tous les temps, vit au milieu d'un monde hostile à Dieu et qui surveille attentivement sa conduite, afin de voir s'il justifie à tous égards, par une bonne marche, la position de séparation qu'il a prise. C'est pourquoi nous aussi, nous devons marcher dans la crainte de Dieu, pour être

en témoignage devant ceux qui ne connaissent pas le Seigneur ; car, en vivant à la manière du monde, nous exposons son beau nom à l'opprobre, et attirons sur nous les châtiments de Dieu le Père.

Néhémie ordonna aux coupables de rendre, le jour même, les champs, les vignes, les oliviers et les maisons, ainsi que l'argent et les denrées qu'ils avaient exigés comme intérêt. Il fit jurer aux sacrificateurs qu'ils exécuteraient sa parole : puis secouant le pan de sa robe, il dit : « Que Dieu secoue ainsi de sa maison et du fruit de son labour quiconque n'accomplira pas cette parole, et qu'il soit ainsi secoué et à vide ! Et toute la congrégation dit : Amen ! Et ils louèrent l'Éternel. Et le peuple fit selon cette parole. » (v. 10-13.)

Néhémie ne se contentait pas d'admonester le peuple ; il prêchait aussi par l'exemple. Comme Paul aux Philippiens, il pouvait dire : « Ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu en moi, faites ces choses » (1). Quoique nommé gouverneur par le roi, il n'avait rien réclamé de leur part, pas même ce qui était dû à ses fonctions. Pourtant il avait à ses repas 150 Juifs et chefs, outre beaucoup de gens qui venaient des pays voisins ; on employait chaque jour, pour sa table, un bœuf, six moutons, de la volaille et toutes sortes de vins. Il supportait lui-même tous ces frais, afin de ne rien prendre du peuple, dont il avait compassion, car il était chargé d'impôts.

Si les Juifs coupables avaient pensé à la bonté de Dieu qui les avait ramenés dans leur terre, après tous les péchés dont ils s'étaient rendus coupables, ils auraient certainement usé de bonté envers leurs frères tombés dans la pauvreté. Nous devons aussi nous souvenir constamment que nous sommes des

(1) Philippiens IV, 9

objets de la grâce de Dieu, afin de pouvoir toujours agir en conséquence les uns envers les autres, et être ainsi en témoignage devant le monde qui observe notre conduite. Le Seigneur Jésus a dit : « A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous » (1). « Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous ; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères. Mais celui qui a les biens de ce monde et qui voit son frère dans le besoin, et qui lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? » (2).

*Organisation et enregistrement du peuple.*

Chap. VII. — Après avoir achevé la muraille, Néhémie plaça à leur poste les portiers, les chantres et les lévites. Il établit comme gouverneur de Jérusalem son frère Hanani, et chef du château-fort Hanaïa ; « car c'était un homme fidèle, et il craignait Dieu, plus que beaucoup d'autres » (v. 1-2). Remarquez comment Dieu relève la piété de ses serviteurs ; au milieu de tant d'hommes nommés dans ce livre, il est dit de celui-ci seul qu'il craignait Dieu plus que d'autres. Cela nous fait voir comment Dieu prend connaissance de tout ; nous savons que tout est inscrit dans ses livres, pour être manifesté un jour, « afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (3). Entourée de ses murailles, la ville était spacieuse et grande, mais elle manquait d'habitants et de maisons bâties. Néhémie eut donc à cœur de

(1) Jean XIII, v 35.

(2) 1 Jean III, v 16-17.

(3) 2 Corinthiens V, v 10.

rassembler le peuple pour l'enregistrer. Il trouva la liste de ceux qui étaient rentrés sous Zorobabel, telle qu'elle est détaillée dans le chap. II du livre d'Esdras. Il fallait que la ville se repeuplât ; autrement la muraille n'avait pas sa raison d'être. Tous ceux qui pouvaient habiter à Jérusalem devaient le faire, comme aujourd'hui, dans l'assemblée, chaque croyant a sa place et doit la prendre, car l'assemblée est formée de tous ceux qui croient au Seigneur Jésus. Mes jeunes lecteurs croyants ont-ils pris place sur ce terrain de la vérité, si longtemps abandonné, et qui l'est encore par un si grand nombre d'enfants de Dieu ?

Néhémie, appelé Thirshatha, nom que portaient les gouverneurs perses, fit au trésor un don généreux, qu'imitèrent les chefs des pères et le reste du peuple ; puis ils allèrent habiter chacun dans sa ville. (Lire les versets 70-73) (1). Objets d'une si grande bonté de Dieu qui les avait ramenés à ce centre béni, tous désiraient que rien ne manquât pour le service de l'Éternel. A combien plus forte raison, connaissant un peu l'amour que Dieu nous a manifesté dans le don de son Fils pour nous sauver et nous rassembler autour de Lui, éprouvant aussi ses soins journaliers, ne devons-nous pas réaliser ce que nous chantons quelquefois :

« Seigneur, toi qui pour nous t'offris en sacrifice,  
Remplis-nous de ferveur pour mettre à ton service  
Nos jours, nos biens, nos corps, nos cœurs. »

#### *Lecture de la loi.*

Chap. VIII. — Le premier jour du septième mois, le peuple tout entier s'assembla sur une des places de

(1) Le darique, dont il est question dans ces versets, valait 27 francs et la mine d'argent 150 francs.

Jérusalem et demanda à Esdras, le scribe, de lire dans la loi de Moïse. Debout sur une estrade, pour qu'on l'entendit mieux, Esdras ouvrit le livre ; aussitôt tous se levèrent et Esdras bénit l'Éternel ; le peuple répondit : « Amen, amen ! » en élevant les mains et se prosternant le visage contre terre ; puis les sacrificateurs et les lévites lurent distinctement dans la loi de Dieu, tout en l'expliquant.

Nous voyons, par ces détails sur l'attitude et le recueillement du peuple, quel est le respect dû à la présence de Dieu et à sa Parole. C'est le même Dieu, chers enfants, devant lequel nous avons le privilège de nous réunir ; c'est donc avec le plus grand recueillement que nous devons nous tenir en Sa présence, en nous occupant de sa Parole ; rien n'est plus inconvenant que de voir des enfants, ou toute autre personne, distraits et peu sérieux, soit à la lecture en famille, soit à l'école du dimanche, soit lorsqu'on est réuni autour du Seigneur. Devant Dieu les anges se voilent la face et crient : « Saint, saint, saint, est l'Éternel des armées » (1). La connaissance de la grâce de Dieu, qui donne au croyant un libre accès en sa présence, n'a en rien atténué sa divine majesté, au contraire ; c'est pourquoi il est dit : « Retenons la grâce par laquelle nous servions Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et avec crainte. Car aussi notre Dieu est un feu consumant » (2). Du reste, n'oublions pas que nous sommes toujours en la présence de Dieu, que nous en ayons conscience ou non.

Les sacrificateurs et les lévites, est-il dit, lisaient distinctement dans la loi de Dieu ; ils en donnaient le sens et faisaient comprendre ce qu'on lisait.

(1) Ésaïe VI, v 2.

(2) Hébreux XII, 28-29.

(v. 1-8.) Nous aussi, nous avons besoin de lire la Parole de Dieu de cette manière et non superficiellement, comme cela arrive trop souvent. Il faut la lire distinctement et en comprendre le sens, pour nous-mêmes premièrement, afin de pouvoir mettre en pratique ce que Dieu nous enseigne et être capables ensuite de l'enseigner à d'autres.

*Effets de la lecture de la Parole.*

La lecture de la Parole de Dieu, lorsque le cœur est droit, ne produit pas toujours la joie au premier moment, car elle montre souvent combien nous sommes écartés de ce qu'elle enseigne. C'est ce qui arriva au peuple qui pleurait en entendant les paroles de la loi. (v. 9.) Mais Néhémie dit : « Ce jour est saint à l'Éternel, votre Dieu, ne menez pas deuil et ne pleurez pas !... Allez, mangez de ce qui est gras et buvez de ce qui est doux, et envoyez des portions à ceux qui n'ont rien de préparé, car ce jour est saint, consacré à notre Seigneur. Et ne vous affligez pas, car la joie de l'Éternel est votre force. » (v. 11-12.) Chaque chose doit avoir lieu en son temps. Dans sa grande miséricorde, l'Éternel avait ramené son peuple et l'avait rassemblé autour de Lui ; si le peuple le comprenait, il devait être heureux en pensant à la joie que l'Éternel éprouvait en le voyant de nouveau en sa présence. L'Éternel lui-même devait être le sujet de cette joie, et les Juifs avaient aussi à profiter des bienfaits dont ils étaient comblés, « à manger de ce qui est gras, boire de ce qui est doux, et à porter à ceux qui n'avaient rien de préparé. »

Il en est de même pour nous : lorsque nous sommes rassemblés autour du Seigneur, comme aussi dans notre vie journalière, nous devons être occupés de Celui qui veut nous faire jouir des bénédic-



lions qui découlent de son grand amour pour nous. C'est Lui qui est le sujet de la vraie joie: « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur » (1), dit l'apôtre. Sa joie est de nous rendre heureux. En puisant à cette source abondante, nous aurons une portion à porter à ceux qui n'ont rien de préparé, à ceux qui ne connaissent pas le Seigneur, et à ceux qui, tout en le connaissant comme Sauveur, ont besoin de le connaître d'une façon plus intime et de jouir de sa communion. (A suivre.)

---

### RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE MAI

- 1<sup>o</sup> La persécution, parce que leur récompense est grande dans le ciel.
- 2<sup>o</sup> Éphésiens VI, 17.
- 3<sup>o</sup> L'opprobre de Christ.
- 4<sup>o</sup> Parce qu'il avait bonne conscience.

### QUESTIONS :

- 1<sup>o</sup> Citez deux causes de la dureté de cœur des Juifs envers leurs frères.
- 2<sup>o</sup> Jusqu'où peut nous conduire l'amour pour nos frères ?
- 3<sup>o</sup> Qui est-ce qui constitue l'Église ou l'Assemblée ?
- 4<sup>o</sup> Pourquoi faut-il lire la Parole de Dieu ?

(1) Philippiens IV, 4.

## L'abeille et le papillon.

*(Suite)*

— L'hiver ! exclama la chenille ; qu'est-ce qui peut bien te faire penser à l'hiver ?

— L'abeille sauvage dit qu'il vient, et que ce sera un temps de froides bises et de nuages noirs ; un temps où la terre est glacée et où la mort attend tous ceux qui ne sont pas préparés à le rencontrer.

— Bêtises, mon cher, bêtises que tout cela ! Dans toute mon expérience (la chenille était née au premier printemps, quelques semaines avant le papillon), dans toute mon expérience je n'ai jamais entendu parler d'une saison pareille, et je n'en crois pas un mot.

— C'est bien là ce que je supposais, s'écria l'autre joyeusement. L'abeille a voulu me vexer.

— C'est de la jalousie de sa part, suggéra la chenille. Elle comparait sans doute les ailes azurées, l'heureuse vie que tu mènes, avec son vêtement sombre et son existence laborieuse. Crois-moi, l'abeille t'enviait et cherchait à t'attrister.

Là-dessus, satisfaite de ses conclusions, la chenille se remit à l'ouvrage et perça de trous nombreux la feuille de chêne à laquelle elle s'était attachée.

Enchanté de ses flatteries et heureux de se voir encourager dans l'incrédulité, le papillon remercia chaudement sa cousine et, déployant ses ailes diaprées, il reprit son vol du côté du jardin.

Comme il y rentrait, le soleil se couchait et les derniers rayons de l'astre glorieux baignaient dans une lumière dorée la grotte, l'étang et les parterres embaumés. Les oiseaux gazouillaient encore avant

de s'endormir et le parfum de mille fleurs s'élevait comme de l'encens vers le ciel.

— L'hiver ! cria le papillon en se plongeant avec délices dans cet océan de clartés, l'hiver, en vérité ! Qui donc pourrait prêter foi aux paroles de cette rêveuse de mauvaise augure ? La bise, la glace, les tempêtes ! En effet, cela en a bien l'air ! » et le papillon se retira dans un buisson de jasmin pour y passer la courte nuit d'été.

Ainsi s'écoula la belle saison, puis l'automne vint parer de pourpre et d'or les bocages et les forêts. Les lis se fanèrent l'un après l'autre et le jasmin perdit ses fleurs odorantes. Quelques roses tardives persistaient encore, mais la plupart de leurs compagnes avaient déjà jonché de leurs pétales les allées du jardin. D'autres fleurs s'épanouissaient, il est vrai, aussi éclatantes que celles de l'été, mais ne possédant ni le parfum, ni le suc abondant de leurs devancières.

Cher jeune lecteur, la Parole de Dieu est *maintenant* encore si abondante que tout homme pourrait s'en approprier, s'il le voulait, les vérités bénies ; mais, hélas ! le plus souvent on se contente d'y toucher en passant ; on ne fait pas provision de cette précieuse Parole ; on est plus que satisfait si l'on « goûte à la bonne Parole de Dieu » (Hébreux VI), et l'homme continue sa route, méprisant Celui dont elle parle et dédaignant les richesses de sa bonté et de sa patience, ignorant volontairement que la bonté de Dieu conduit à la repentance. (Romains II.) Mais cette abondance de la Parole de vie ne durera pas toujours (Amos VIII 11-12), car le long, long été de la grâce tire à sa fin, comme le faisait la saison heureuse du papillon. (Apocalypse XXII, 20.)

Les collines prenaient une teinte cuivrée et l'on sentait que le temps de recueillir les fruits de la

terre était arrivé ; dans les haies et à la lisière des bois, les baies rougissaient rapidement ; les épis de blé courbaient leurs têtes posantes et semblaient appeler la faux du moissonneur. Tout parlait de récolte et puis — de désolation. (Ésaïe XIII, 9-11 ; Matthieu XIII, 41-42.) Mais le papillon n'y prenait pas garde ; il ne comprenait pas les signes des temps. Pour lui la chaleur de l'automne, les teintes chaudes de la forêt, les brillantes couleurs des dahlias et des chrysanthèmes, tout cela lui parlait de « progrès. » (Proverbes I, 32.)

Les chemins creux, cachés entre les haies touffues, embaumaient encore ; sous les taillis, mille fleurs peuplaient leur solitude ; au penchant du coteau, la bruyère pourprée jetait sa note gaie et le genêt d'or semblait vouloir rivaliser d'éclat avec la riche flore des jardins. Le papillon étendait maintenant le champ de ses explorations ; on le voyait dans les sentiers ou sur la colline, volant sans but d'un buisson à un autre, cherchant seulement quelque jouissance nouvelle dont il se lassait dès qu'il y avait goûté. Et lorsque, par hasard, il rencontrait l'abeille diligente recueillant activement sa provision de miel, il se moquait d'elle et la tenait pour une insensée. (I Corinthiens II, 14 ; IV, 10.)

— Toujours à travailler, toujours à peiner ! s'écriait un jour le papillon d'un ton moqueur ; toujours la même tâche monotone et ennuyeuse. (Proverbes XI, 12.)

— Toujours à récolter le miel si doux ! » répondit l'insecte diligent, voltigeant au-dessus d'une touffe de thym sauvage et se bourdonnant à lui-même une joyeuse chanson.

— On pourrait croire que tes inutiles provisions doivent être assez considérables, depuis le temps que tu te fatigues à les rassembler, » reprit le papillon. (Proverbes XIII, 13.)

— Nous n'avons rien de trop, bourdonna l'autre, et à la fin nous recevons la récompense de nos labeurs.

— Et quand donc arrivera cette fin dont tu parles?

— Quand il n'y aura plus ni occasion, ni possibilité de faire des provisions, répondit l'abeille sans cesser de butiner.

— Absurdités que tout cela, exclama le papillon impatient. Fais ce qui te plaît; pour moi j'en ai assez des sucs dont tu fais si grand cas; je préfère des jouissances plus substantielles. Et ce disant, il se mit à ronger le pétale de la fleur sur laquelle il était posé; car, comme pour les chenilles, à la race desquelles il appartenait, ses habitudes se modifiaient à mesure que s'avancait la saison.

— J'ai remarqué sur plus d'une fleur la tare que tu lui as infligée, fit l'abeille avec indignation, et me suis demandé d'où elle pouvait bien provenir. Mais, crois-moi, les provisions dont tu te moques dureront après que tes « substantielles jouissances » seront détruites pour toujours. (Proverbes X, 28.)

— Détruites! répéta le papillon ouvrant ses ailes et s'envolant dans un rayon de soleil; quand seront-elles détruites? A mon avis, les choses ne changent guère autour de moi; ou bien, s'il y a quelque différence, elle est certes pour le mieux. (2 Pierre III, 4.)

(A suivre).

### Des ténèbres à la lumière.

« Et bienheureuse est celle qui a cru; car il y aura un accomplissement des choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur. »  
(Luc I, 45.)

« Cette journée, 30 juillet 1854, a été pour moi heureuse et bénie. J'ai assisté, pour la première fois,

à un vrai culte rendu à Dieu, et j'ai pu m'y joindre, ma conscience étant déchargée du poids affreux du péché qui l'oppressait ; ma rançon a été payée pour l'éternité et il n'y a plus pour moi de condamnation. Oh ! gloire et honneur à Jésus qui m'a sauvée et rachetée pour Dieu par son sang ! »

Ainsi s'exprimait, dans un écrit, une jeune personne qui avait été exaucée, d'une façon particulière, pendant plusieurs années, au sujet de l'état de son âme devant Dieu. Le Seigneur, qui ne laisse jamais son œuvre inachevée, l'a conduite à bonne fin pour la gloire de sa grâce et l'éternelle bénédiction de celle qui en a été l'heureux objet. Nos jeunes lecteurs suivront assurément avec intérêt et profit le récit que nous désirons mettre sous leurs yeux et qui nous montre par quel chemin cette âme a passé, afin d'être amenée dans la lumière.

Puisse-t-il être en bénédiction, surtout à ceux d'entre vous qui pourraient se trouver dans la même condition !



« Le 20 juillet 1846, j'arrivai à St-A. pour diriger l'école enfantine ; j'étais dans une mort spirituelle complète, et cependant j'avais la prétention de parler des choses de Dieu aux enfants de mon école. Je me croyais heureuse et je l'étais en effet autant qu'on peut l'être quand on est aveuglé et loin de Dieu. Je m'attachai extrêmement à St-A. à cause de ses belles campagnes ; mon plus grand plaisir était de les parcourir.

A la fin de l'année 1851, Mme G. vint s'établir dans le village ; les larmes me viennent aux yeux en écrivant ces mots. Elle fut ici en rosée de bénédiction pour beaucoup d'âmes et aussi pour moi. Des réunions eurent lieu chez elle ; des messagers du Seigneur

annoncèrent la bonne nouvelle par le Saint-Esprit avec une entière simplicité.

A cette époque, mon cœur se trouvait un peu plus accessible aux choses de Dieu ; sentant le vide de tout ce en quoi j'avais pris plaisir, découragée par diverses contrariétés, je commençais à voir que le bonheur n'est pas dans les choses terrestres. Cependant, remplie de préventions comme je l'étais contre les chrétiens séparés, il est probable que je n'aurais jamais pensé à aller à ces réunions, si Dieu lui-même ne me l'avait mis au cœur. Je m'y rendis un dimanche soir avec les demoiselles D. L'impression que j'en remportai dès la première fois, ce fut le désir d'y retourner ; et dès lors je n'en manquai guère. C'était pour moi comme un repos de me trouver dans ces assemblées ; il me semblait que j'y étais entourée d'un parfum de douce joie et de paix. Comme la grâce y était annoncée ! J'entendais des explications frappantes de la Parole de Dieu. Cependant, il se passa bien du temps avant que ma conscience fût réellement atteinte. Je trouvais que ceux qui parlaient étaient bien heureux et je désirais posséder aussi cette foi de grand prix. Quelquefois leur bonheur rejaillissait sur moi ; j'étais heureuse à l'assemblée, mais une fois dehors, cette joie s'évanouissait. D'autres fois je me disais : « Que fais-tu ici ? » Je ne pouvais me joindre aux prières qu'on y faisait, qui exprimaient tant de foi et de joyeuse assurance.

Ce qui me réveilla surtout de mon sommeil de mort, c'est une méditation de M. R. que j'entendis le 28 novembre 1852, sur la fin de I Thessaloniens IV, et le premier verset du chapitre suivant. Celui qui nous parlait prouva, d'après la Parole de Dieu, que Jésus pouvait venir à tout moment pour enlever son Église. Cette vérité était toute nouvelle pour moi et elle me causa une grande frayeur. Je ne pouvais

pas, comme la plupart de ceux qui m'entouraient, me réjouir de la venue du Seigneur. De retour à la maison, je me jetai à genoux et je criai à Dieu en pleurant à chaudes larmes, mais je ne pouvais prier qu'avec crainte. Je pensais que, quand le Seigneur Jésus viendrait enlever son Église, je serais laissée de côté. (À suivre).

---

### *Aujourd'hui.*

---

Jeune homme, connais-tu le bien-aimé du Père,  
 Qui descendit du ciel pour venir ici-bas ?  
 Il voulut se donner sur la croix du Calvaire,  
 Afin de nous sauver, au prix de son trépas.

Jeune homme, connais-tu sa tendre et riche grâce,  
 Qui délivre le cœur du fardeau le plus lourd ?  
 Louis-tu de la paix, du regard de sa face ?  
 A ses pressants appels, oh ! ne reste pas sourd.

Ne tourne pas les yeux vers les choses du monde,  
 Vers ces biens d'un moment, dont l'éclat est trompeur,  
 Que sur le Rédempteur tout ton espoir se fonde :  
 N'est-il pas, et Lui seul, la source du bonheur ?

Ah ! ne diffère pas, car l'heure est solennelle,  
 Voudrais-tu demeurer plus longtemps loin de Lui ?  
 Réponds donc à sa voix, car lui-même l'appelle ;  
 Et ne dis pas : « Demain, » mais plutôt : « *Aujourd'hui !* »

---





## Histoire du peuple juif depuis le retour de la captivité.

### NÉHÉMIE (Suite).

#### *La fête des Tabernacles.*

Le second jour, tout le peuple se rassembla de nouveau auprès d'Esdras, afin de « devenir intelligent dans les paroles de la loi. » (VIII, 13.) C'est là en effet un besoin que produit la lecture de la Parole de Dieu ; et l'on apprend à connaître toujours davantage les bénédictions infinies qu'elle nous révèle, si l'on est capable de discerner ce qui est agréable au Seigneur, et de faire sa volonté en toutes choses.

En prenant connaissance de la loi, le peuple trouva que la fête des tabernacles devait se célébrer

le quinzième jour de ce septième mois. C'était la dernière des fêtes de l'année ; elle avait lieu après la fin de toutes les récoltes. Le peuple y célébrait son entrée dans le pays de la promesse, et en souvenir de son pèlerinage long et pénible à travers le désert, il allait couper des branches d'arbres touffus pour se construire des cabanes dans lesquelles il habitait sept jours (1) ; chacun ne devait être *que joyeux* (Deutéronome XVI, 15), ayant fait des récoltes abondantes dans ce pays découlant de lait et de miel. Hélas ! la condition du peuple et du pays avait bien changé depuis l'entrée en Canaan. Les Juifs étaient en petit nombre, pauvres et asservis à un roi étranger, qui profitait beaucoup de la fertilité de cette terre de l'Éternel, comme ils le confessent au v. 37 du chapitre suivant. Mais dans la pensée de Dieu, cette fête était une figure du millénium, pendant lequel le peuple ne sera que joyeux, délivré à tout jamais de ses ennemis et rassemblé de tous les pays où il aura été dispersé à cause de ses péchés, pour jouir de la plénitude des bénédictions terrestres, sur le pied de la grâce, en vertu de la mort de Christ sur la croix. C'est pourquoi cette fête était bien à sa place dans la triste condition où le peuple se trouvait, car elle faisait entrevoir le jour glorieux où il jouirait d'une délivrance et de bénédictions bien plus grandes.

La fête se célébra avec une grande joie ; depuis Josué il n'y en avait pas eu de pareille ; chaque jour on lisait dans le livre de la loi. Puis, le huitième jour, on tint une assemblée solennelle. C'était un grand jour, car il figurait l'introduction d'un ordre de choses nouveau, à savoir l'état éternel. Il n'y avait pas un neuvième, ni un dixième jour, car après

(1) Lévitique XXIII, 33-44.

le beau règne de Christ sur la terre, le millénium, le temps ne se compte plus, l'histoire de l'homme étant terminée. En Apocalypse XXI, Dieu fait voir à l'apôtre Jean « un nouveau ciel et une nouvelle terre, » et une voix se fait entendre, disant : « Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux ; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées » (1). C'est en cette dernière journée, « la grande journée de la fête, » que Jésus cria, disant : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive » (2). C'est en croyant en Lui qu'on a la vie éternelle, vie nécessaire pour être introduit dans ce jour glorieux et éternel. Avez-vous tous répondu à cette invitation du Sauveur, mes jeunes amis ? Ce n'est qu'en allant boire à ces eaux pures de la grâce que vous pourrez attendre en paix ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre (3), pour y être introduits, lorsque les choses présentes auront passé, et que ceux qui n'auront pu prouver leur généalogie céleste devant le grand trône blanc, seront jetés dans les ténèbres de dehors, là où sont les pleurs et les grincements de dents.

*Prière et Confession.*

Chap. IX. — Le vingt-quatrième jour du même mois, les fils d'Israël s'assemblèrent avec jeûne et vêtus de sacs, et avec de la terre sur eux (vers. 1-4). C'était là un signe de grande humiliation. Ils commencèrent par se séparer des étrangers qui étaient au milieu

(1) Apocalypse XXI, 1-4.

(2) Jean VII, 37.

(3) 2 Pierre III, 12-13.

d'eux, et confessèrent leurs péchés et les iniquités de leurs pères; pendant un quart de la journée ils lisaient dans la loi, et pendant un autre quart, ils faisaient confession et se prosternaient devant l'Éternel. Vous remarquerez que la parole de Dieu a sa place dans toutes les circonstances de la vie, qu'il s'agisse de relèvement, de joie, d'affliction ou de confession. Puis de pieux lévites se levèrent et dirent : « Levez-vous, bénissez l'Éternel, votre Dieu, d'éternité en éternité ! Et qu'on bénisse le nom de sa gloire, qui est haut élevé au-dessus de toute bénédiction et de toute louange. Tu es le Même, toi seul, ô Éternel ; tu as fait les cieux, les cieux des cieux et toute leur armée, la terre et tout ce qui est sur elle, les mers et tout ce qui est en elles. Et c'est toi qui fais vivre toutes ces choses, et l'armée des cieux t'adore. » Après s'être adressés à Dieu d'une manière si sublime, reconnaissant qu'il est le Même, l'Éternel, c'est-à-dire qu'il ne change pas dans ses pensées de grâce envers les siens, et qu'il les accomplira, les lévites continuèrent en rappelant les promesses faites à Abraham ; ils mentionnèrent la bonté de Dieu et énumérèrent les phases principales de l'histoire du peuple. Ils rappelèrent la délivrance hors d'Égypte, les soins de Dieu au travers du désert, le don de la loi, l'introduction du peuple en Canaan, son idolâtrie, les bontés de Dieu lorsque le peuple revenait à Lui, et finalement la transportation. (vers. 5-31.) Après cela (v. 32-38), ils implorèrent humblement les compassions de Dieu sur l'état dans lequel ils se trouvaient, reconnaissant la justice de ses voies à leur égard, car ils étaient serviteurs d'un roi étranger dans la terre même que Dieu avait donnée à leurs pères. Puis, ils firent alliance avec Dieu pour le servir, alliance qui fut signée par les princes, les lévites et les sacrifi-

cateurs dont les noms suivent au chap. X, et auxquels se joignit le reste du peuple. (v. 1-31.)

(Chap. X.) — Hélas ! cette alliance, pas plus que celle de Sinaï, n'a été observée ; nous le voyons déjà à la fin de ce livre (comparez les versets 32 à 39 de ce chap. X, avec le chap. XIII tout entier), et cela se continua, malgré quelques retours partiels. Quoique le peuple ne retournât pas à l'idolâtrie, son cœur s'éloigna de Dieu à un tel point, que 400 ans plus tard, lorsque son Libérateur se présenta, il le fit mourir en disant : « Nous n'avons pas d'autre roi que César » (1). Dieu fera avec eux, aux derniers jours, une nouvelle alliance fondée sur le sang de la croix ; c'est pourquoi le sang de Christ est appelé : « le sang de la nouvelle alliance » (2). « Voici, des jours viennent, dit l'Éternel, et j'établirai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une nouvelle alliance, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères, ... mon alliance qu'ils ont rompue... Je mettrai ma loi au dedans d'eux » (et non sur des tables de pierre), « et je l'écrirai sur leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. » L'Éternel dit encore : « Et je mettrai ma crainte dans leur cœur, pour qu'ils ne se retirent pas de moi » (3).

#### *Dédicace de la muraille.*

(Chap. XI.) — Comme nous l'avons déjà vu, la ville de Jérusalem était spacieuse et déserte. Afin de la repeupler, on jeta le sort pour qu'un Israélite sur dix vint s'y établir. Le peuple bénit ceux qui s'offrirent volontairement pour y habiter (v. 1-2). Les versets 3 à 36 nous donnent la liste des chefs, des

(1) Jean XIX, 15.

(2) Matthieu XXVI, 28.

(3) Jérémie XXXI, 31-33 et XXXII, 40.

sacrificateurs, des lévites et des portiers qui habitèrent Jérusalem et les autres localités.

(Chap. XII.) — Les premiers versets établissent la généalogie des sacrificateurs et lévites rentrés avec Zorobabel, généalogie qui est tracée, on le pense, jusqu'aux jours du dernier roi perse, Darius III. Dès le v. 22, il est parlé de la dédicace de la muraille qui eut lieu avec une grande joie. Pour cela, Néhémie avait réuni tous les lévites et les chantres avec leurs instruments de musique ; il en forma deux grands chœurs qu'il plaça en tête du peuple divisé en deux processions qui marchaient sur la muraille. Un cortège allait à droite et l'autre à gauche, dirigés l'un par Esdras et l'autre par Néhémie. Les deux processions se rencontrèrent dans la maison de Dieu, où il y eut des chants avec de la musique, et l'on offrit ce jour-là de grands sacrifices. Grande fut l'allégresse de tous, hommes, femmes et enfants. Il est dit que la joie de Jérusalem s'entendait au loin.

Quelle ne sera pas la joie de ce peuple, lorsqu'il habitera de nouveau à Jérusalem où le trône du Fils de David sera établi, lors de ce règne dont celui de Salomon n'était qu'une image imparfaite ! Zacharie dit de ce jour-là : « Jérusalem sera habitée comme les villes ouvertes, à cause de la multitude des hommes et du bétail qui seront au milieu d'elle » (1). Si, dans les jours de relèvement partiel, l'Éternel y trouvait aussi sa joie, comme nous l'avons vu au chap. VIII, il est dit en Sophonie III, 14-17 : « Exulte, fille de Sion, pousse des cris, Israël ! Réjouis-toi et égaye-toi de tout ton cœur, fille de Jérusalem ! L'Éternel a éloigné tes jugements, il a écarté ton ennemi. Le roi d'Israël, l'Éternel, est au milieu de toi : tu ne verras plus le mal. En ce jour-là, il sera

(1) Zacharie II, 4-5.

dit à Jérusalem : Ne crains pas ! Sion, que tes mains ne soient pas lâches ! L'Éternel ton Dieu, au milieu de toi, est puissant ; il sauvera ; il se réjouira avec joie à ton sujet : il se reposera dans son amour, il s'égayera en toi avec chant de triomphe. »

*Etat du peuple au retour de Néhémie.*

(Chap. XIII.) — Après douze années, Néhémie était retourné auprès du roi Artaxerxès, et au bout de quelque temps, il demanda de nouveau la permission de venir voir ses frères. A son retour en Judée, il n'eut que des sujets de tristesse. Dans une des chambres du parvis de la maison de Dieu, dans laquelle on mettait les offrandes, il trouva installé le misérable Tobija, l'Ammonite, dont Éliashib, le sacrificateur, avait fait son allié. Alors, indigné, il jeta hors de la pièce tous les effets de Tobija, et après l'avoir purifiée, il y fit réintroduire les ustensiles de la maison de Dieu et les offrandes. (v. 7-9)

Il apprit aussi que les portions des lévites et des chantres ne leur avaient pas été données, de sorte qu'ils avaient dû retourner travailler à leurs champs. Il en fit de vifs reproches aux chefs, ramena chacun à son poste, et le peuple apporta de nouveau les dîmes. Néhémie chargea des lévites fidèles de faire les répartitions à leurs frères. On profanait aussi le sabbat : on moissonnait, on foulait au pressoir, on amenait les produits des champs ; les Tyriens vendaient du poisson et toutes sortes de marchandises ce jour-là. Néhémie s'adressa aux chefs, leur disant que c'était ainsi que leurs pères s'étaient attiré les jugements de Dieu, et que de nouveau ils s'exposaient à sa colère. Il ordonna que les portes fussent fermées le jour du sabbat ; il y plaça des gardiens et fit purifier les lévites pour qu'ils accomplissent ce service et que le sabbat ne fût plus profané.

Néhémie trouva aussi des Juifs qui avaient épousé des femmes asdodiennes, ammonites et moabites, dont les enfants ne comprenaient pas même l'hébreu. Il en fut tellement irrité, qu'il battit plusieurs de ces hommes, leur arracha les cheveux, et leur fit jurer par Dieu de ne plus agir ainsi, leur rappelant que c'était par les femmes étrangères que le roi Salomon avait péché. Même un des petits-fils du grand sacrificateur Éliashib avait pour femme une fille de Samballat. Il le chassa d'auprès de lui, et s'écria : « Souviens-toi d'eux, ô mon Dieu, car ce sont des profanateurs de la sacrificature, et de l'alliance de la sacrificature et des lévites. » (v. 29.) Puis il les purifia de tous les étrangers et ramena l'ordre dans le service de la sacrificature. Il termine son livre, en disant : « Souviens-toi de moi en bien, ô mon Dieu ! »

En lisant les chap. X, 28-29 ; XI, 10-23 ; XII, 44-47 ; nous voyons quels ont été les soins de Néhémie, pour que le service de la sacrificature et des lévites fût assuré, et qu'ils reçussent du peuple les dîmes et offrandes nécessaires. C'est justement chez ces serviteurs de la maison de Dieu que le désordre avait lieu, d'où il résultait nécessairement le mal dans le reste du peuple.

Durant les quatre siècles qui se sont écoulés depuis ces jours jusqu'à la naissance du Messie, c'est ce qui a caractérisé le peuple, ainsi que nous le verrons dans le livre de Malachie. Par l'histoire profane, on le voit aussi, car s'il y a eu quelques hommes fidèles pendant cette période, comme les Machabées et d'autres, il y eut « ces profanateurs de la sacrificature », dont parle Néhémie.

Extérieurement, aux jours du Seigneur, l'ordre était rétabli, le service du temple s'accomplissait selon l'ordre établi par David (Luc I, 5-10) ; mais



avec le cœur éloigné de Dieu, dans l'hypocrisie qui s'attachait aux formes et aux traditions on négligeait « le jugement et l'amour de Dieu » (1). De sorte que, dans cet état, les Juifs ne voulurent recevoir ni Jean-Baptiste, ni le Seigneur.

Nous allons voir rapidement, comment Malachie présente cet état du peuple, tel que nous le voyons apparaître dans le livre de Néhémie.

(À suivre).

### RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE JUIN

1. 1<sup>o</sup> Ils ne craignaient pas l'Éternel.  
2<sup>o</sup> Ils aimaient l'argent.
2. Jusqu'à laisser nos vies pour eux.
3. Tous ceux qui sont nés de nouveau.
4. Pour devenir intelligent dans les pensées de Dieu et les mettre en pratique.

#### QUESTIONS :

1. Que figure la fête des tabernacles ?
2. Que préfigurait le huitième jour ?
3. Quelle sera la gloire et la muraille de la Jérusalem future ?
4. Indiquez les trois principaux péchés que Néhémie trouva chez le peuple à son retour.

(1) Luc XI, 42. Lire aussi Matthieu XXIII.

## L'abeille et le papillon.

(Suite et fin)

Le temps passa et, pour le papillon, la joie ne semblait que s'accroître. Les baies devenaient plus rouges, les bois plus dorés, la bruyère s'empourprait toujours davantage ; bien des fleurs, qui s'étaient épanouies et fanées au début de l'été, reprenaient vie et, quoique les épis fussent enfin tombés sous la faux du moissonneur, le papillon n'en avait cure ; le bluet et le pavot avaient été laissés en arrière et d'eux seuls il se souciait. Depuis l'aurore jusqu'au soir, le papillon volait çà et là, visitant tour à tour les sentiers fleuris, la colline ou les champs, et partout il trouvait de nouvelles délices. Il empruntait sa subsistance à la plus humble fleurette comme au dahlia majestueux, et la tache brune, que sa morsure laissait derrière elle, la « tare » dont avait parlé l'abeille, marquait partout son passage.

Pourtant il y avait des instants où un secret pressentiment de malheur envahissait le cœur de l'insecte frivole. A mesure que l'automne avançait, les nuits devenaient plus froides et plus longues, et lorsqu'enfin le matin tant souhaité arrivait, la rosée trop abondante semblait noyer les fleurs, et le papillon affamé errait par le jardin sans oser toucher aux corolles détrempées dont le contact eût abîmé ses ailes brillantes. Les orages aussi devenaient fréquents, les pluies torrentielles l'épouvantaient, et il cherchait un frêle abri contre les intempéries sous une large feuille ou sous une branche hospitalière.

Mais lorsque les nuages s'étaient dissipés et que le soleil inondait de nouveau de ses rayons le jardin et la forêt, irisant des teintes de l'arc-en-ciel l'écumée de la cascade et dorant les feuilles des buis-

sons, de nouveau le papillon reprenait son vol, riant de ses frayeurs passées et se moquant des prédictions de l'abeille.

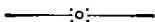
La moisson était passée, l'été s'était écoulé (Jérémie VIII, 20), et l'année tirait à sa fin. Le temps des frimas était à la porte, mais en refusant d'y croire, le pauvre papillon insensé pensait, comme bien d'autres le font encore, éloigner le jour funeste. (Amos VI, 3, 7 ; Ésaïe XLVII, 7.)

Par une chaude après-midi de l'arrière-automne, le papillon se laissa tenter par le gai soleil à sortir du vieux jardin, où les fleurs commençaient à lui manquer. Soudain, le ciel s'assombrit, le vent se leva et un lointain roulement de tonnerre annonça l'approche de l'orage. L'insecte se trouvait sur le penchant de la colline, loin de tout abri, car les genêts à demi desséchés n'en offraient aucun. La bruyère avait bruni, les fougères s'étaient fanées et aucun arbre ne se voyait dans le voisinage.

Et maintenant l'orage s'abattait avec furie sur la contrée, la foudre sillonnait la nue, immédiatement suivie par un coup de tonnerre dont la terre trembla ; puis, comme un torrent déchaîné, la pluie se mit à tomber, balayant tout devant elle. Alors les paroles de l'abeille revinrent à la mémoire du papillon : « Un temps de froides bises et de nuages noirs..., un temps de mort pour tous ceux qui, comme toi, ne sont pas préparés à le rencontrer. » Préparé, certes, il ne l'était pas ; pour lui il n'y avait pas de refuge. (Ésaïe XXXII, 2 ; Hébreux VI, 18.) Chassé par la tempête, frappé par la pluie et la grêle, le malheureux insecte tomba à terre, halestant, déchiré, mourant. L'orage passa aussi rapidement qu'il était venu ; le soleil reparut, victorieux des nuages ; les oiseaux reprirent leurs chants interrompus ; toute la nature était en joie. « Ah ! » fit

le papillon, faisant un suprême et inutile effort pour reprendre son vol, « c'en est fini de moi. L'abeille que j'ai méprisée est maintenant en sûreté ; mais, pour moi, il est TROP TARD ! » (Luc XIII, 25-28.)

Cher jeune lecteur, avez-vous compris ? Cette allégorie vous montre le chemin parcouru par une âme qui commence par le doute et l'indifférence pour aboutir enfin au mépris de la parole de Dieu et à l'incrédulité. Ensuite vient la ruine inévitable et éternelle. Cherchez les passages de l'Écriture que nous avons intercalés dans le cours de notre récit ; cherchez-les, mais surtout lisez-les. Le temps est court pour vous aussi ; le jour de la grâce tire à sa fin. Bientôt la porte sera fermée, et alors qu'en sera-t-il de vous ? Enfants, prenez garde. Le Seigneur vous appelle ; toutes les bénédictions célestes sont à votre portée ; vous avez mille occasions d'entendre et de lire la parole de Dieu. Qu'en faites-vous ? Oh ! gardez-vous de l'indifférence, du doute et de l'incrédulité. (Proverbes I, 24-31.)



### Charbons ardents.

Un vieux pêcheur rentrait à la maison ; il venait de la forêt qui était, à ce moment-là, toute dégarnie de ses belles feuilles. Éngourdi par le froid, il portait sur son dos une lourde charge de bois sec. Il s'avavançait péniblement sur le sentier couvert de neige ; ce sentier passait devant la maison du garde-forestier et franchissait ensuite un pont de bois, pour aboutir à sa pauvre chaumière. Le vieillard allait poser son pied sur le pont quand il fut forcé de s'arrêter en entendant crier : « Halte ! » tout près de lui. Le garde-forestier, un homme grossier et dur,

avait aperçu le vieillard avec sa charge « Halte, mon vieux, répéta-t-il, où avez-vous trouvé ce bois ? Il ne vous appartient pas ! vous l'avez volé ! »

Le vieillard, effrayé, lui répondit : « Non, je ne l'ai pas volé. »

« N'ajoutez pas encore à cela un mensonge, » cria le garde en colère, « hier pour la première fois j'ai coupé du bois dans la forêt : il y est resté, et c'est vous qui l'avez pris. Posez-le à terre. »

— Non, répliqua le pêcheur, je l'ai recueilli dans la forêt, morceau après morceau, honnêtement, et comme il est permis de le faire. »

Mais tout ce qu'il put dire, ne servit de rien. Le tyran arracha brutalement le bois de dessus les épaules du vieillard et le jeta dans la rivière.

« Qu'ainsi la querelle soit terminée, » cria-t-il ensuite en se moquant et en jetant un dernier regard railleur au vieillard, puis il rentra chez lui, laissant le pauvre homme qu'il venait de priver cruellement du fruit de son pénible travail. Affligé, le vieux pêcheur le regarda s'en aller, puis rentra en pleurant dans sa chaumière.

Quelques jours plus tard, le temps changea ; il fit plus chaud et la neige fondit ; la couche de glace qui avait recouvert l'eau par places se fendit et des quartiers de glaçons plus ou moins gros descendirent la rivière ; celle-ci grossit rapidement. Le pont en bois était en danger d'être emporté : les glaçons frappaient avec fracas les piliers vermoulus. Le vieux pêcheur était occupé à réparer sa barque ; de temps en temps, il regardait le pont, en secouant la tête ; il savait que ce dernier ne pourrait pas résister longtemps à ces terribles coups. Soudain, il aperçut Frédéric, le petit garçon du garde-forestier, qui se préparait à le franchir. Notre vieil ami lui cria de ne pas aller plus loin, car il mettait sa vie

en danger. Pendant qu'il parlait encore, la voix furieuse du père de l'enfant retentit de l'autre côté de la rivière : « Passe rapidement, lui dit-il, le pont ne va pas encore se briser ; n'écoute pas ce vieux radeur, mais viens vite. »

Frédéric obéit. Le pont trembla et vacilla ; plusieurs coups frappèrent successivement les piliers, et subitement arriva ce qui était à redouter : un fracas assourdissant, les vagues s'élevant en écumant, et en même temps des cris aigus d'angoisse. Le pont céda et fut emporté par le courant, et avec lui aussi le malheureux enfant qui criait au secours d'une voix déchirante. Il se cramponnait encore solidement à une poutre, mais risquait fort d'être assommé par les pièces de bois et les glaçons.

Au désespoir, le père courait au bord de la rivière criant et se tordant les mains.

Et que fit le vieux pêcheur ? Avec le courage et la force d'un jeune homme, il lança sa barque contre les vagues qui s'élevaient toujours plus haut, pénétra au milieu des glaçons et des poutres et parvint, avec l'aide de Dieu, à saisir l'enfant, à l'arracher aux eaux qui allaient l'engloutir et à le ramener sain et sauf à l'autre rive.

« Voici, je vous ramène votre fils », dit-il alors d'un ton affectueux au garde-forestier, « comme vous voyez, il n'est qu'épuisé par la peur et l'émotion. Portez-le vite à la maison et dans son lit. » Le père se tenait là silencieux. Il n'osait pas lever les yeux vers le sauveur de son fils.

« Pardonnez-moi, noble vieillard, » parvint-il enfin à dire, pendant qu'un torrent de larmes lui coulait sur les joues, « pardonnez-moi ma conduite détestable à votre égard ! »

« Qu'ai-je encore à vous pardonner ? » répliqua

amicalement le vieux pêcheur. « Ne me suis-je pas assez vengé ? »

Le lecteur peut s'imaginer que les rapports entre les deux hommes furent à l'avenir différents de ce qu'ils avaient été auparavant. Le vieux pêcheur avait su comment amonceler des charbons ardents sur la tête de son ennemi ; il avait agi dans l'esprit et selon le commandement de Jésus-Christ : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent et faites du bien à ceux qui vous haïssent. »



### Des ténèbres à la lumière.

(Suite)

Dix jours plus tard, j'entendis aussi une méditation de M. T., dont je me souviens comme si c'était hier. Il expliqua les premiers versets de la première épître de Pierre. « Ce bonheur ne vous fait-il pas envie ? » dit-il en finissant, aux personnes inconverties qui étaient dans la salle. « Ne le désirez-vous pas ? Si quelqu'un le désire, Dieu ne le lui fera pas attendre longtemps. » Pendant qu'il priait pour le salut des âmes qui soupiraient après le pardon de leurs péchés, j'aurais voulu pouvoir pleurer à mon aise ; je pensais avec joie que Dieu exaucerait son serviteur.

J'avais aussi fait la connaissance d'amis chers et dévoués, qui eurent pour moi tant de bontés et d'attentions, dans un temps où ils me connaissaient à peine, que j'aurais été bien ingrate pour ne pas m'attacher à eux.

Celui qui demeure fidèle n'a pas abandonné l'œuvre qu'il avait commencée en moi. Pendant l'année suivante, je fus réellement travaillée et chargée dans

mon âme. Un soir, j'étais chez Mlle G, quand un serviteur du Seigneur, M. B., y étant venu, dirigea, comme d'ordinaire, la conversation sur les choses du ciel. Que de fois, déjà alors, mon âme avait trouvé du soulagement en l'entendant annoncer la grâce dans les réunions ! « Il y a des personnes, » dit-il ce soir-là, « chez lesquelles la conversion se fait en quelques heures ou en quelques jours ; mais il y en a d'autres qui, sachant qu'elles sont condamnées, demeurent longtemps avant de trouver la paix ; elles sont malheureuses, elles manquent de simplicité pour aller à Jésus. » Il me semblait que mon cœur se brisait d'émotion ; n'était-ce pas pour moi qu'il avait dit cela ? Cependant, jamais je n'avais parlé à personne de l'état de mon âme.

Je me rappelle aussi que j'étais allée à M. faire visite à une personne malade, nouvellement convertie, que j'avais vue quelquefois avant sa conversion. Quand je l'eus entendue parler, je demeurai stupéfaite ; elle était si heureuse dans sa foi que je ne pus m'empêcher de l'envier. En redescendant, j'ouvris mon petit livre de textes, et mes yeux tombèrent sur ce passage : « Que celui qui se glorifie, se glorifie en ceci, qu'il a de l'intelligence et qu'il me connaît ; car je suis l'Éternel, qui use de bonté, de jugement et de justice sur la terre, car je trouve mes délices en ces choses-là. » (Jérémie IX, 24.)

Quinze jours plus tard, un soir en me couchant, je me sentais plus que jamais sous la condamnation, ne sachant que devenir. J'ouvris ma Bible sans savoir où, et par une direction miséricordieuse de Dieu, je lus ce passage : « Lève-toi, crie de nuit au commencement des veilles ; répands ton cœur comme de l'eau devant la face du Seigneur. Lève tes mains vers Lui... » (Lamentations de Jérémie II, 19.)

Dieu daignait s'occuper de moi, me parler, me dire



de le prier... Je ne saurais exprimer ce que j'éprouvai en lisant ces paroles qui m'étaient directement adressées. Depuis lors j'ai répandu bien des fois mon âme devant Dieu, je lui ai confessé avec larmes mes innombrables transgressions, et c'était déjà un soulagement. Mais quelquefois j'étais si malheureuse après être couchée, que je pensais sérieusement à me relever pour aller dire à mes amis chrétiens de prier pour moi. Vers la fin de l'année je sortis d'une réunion avec cette amie de M. dont j'ai parlé ; elle me demanda comment j'étais dans mon âme : j'éclatai en sanglots sans pouvoir répondre. Cependant il y eut, tout à la fin de l'année, une réunion où je fus extrêmement heureuse pendant la méditation sur Luc VII. « Il faut, » nous avait dit un frère, « se jeter dans les bras de la miséricorde de Dieu en lui disant : Voici, j'ai mérité l'enfer, mais je m'abandonne à toi ! » Toutefois je ne pus pas le faire encore, mes péchés m'effrayaient toujours davantage : oui, je manquais de simplicité pour aller à Jésus.

Si, pendant ces deux dernières années (1852-1853), j'ai passé bien des heures où je sentais en tremblant mon affreuse culpabilité, il y a aussi eu, pendant ce temps, des moments où mon âme était heureuse, très heureuse, surtout quand je lisais la Bible, qui était devenue pour moi un précieux trésor : je comprenais beaucoup mieux qu'auparavant bien des portions de ce saint Livre. Mes idées, mes goûts, mes affections, tout était changé. Dieu m'attirait à Lui par des cordages d'amour. Il me faisait déjà goûter, comme par anticipation, des biens qu'il a réservés à ceux qui le craignent. S'il me fallait rappeler ici toutes les bénédictions dont Dieu m'a comblée déjà alors, comment ma plume pourrait-elle suffire ? Dans ces heureux moments, il me semblait

que le fardeau de mes péchés m'était ôté. Après avoir méprisé, oui, méprisé — je l'écris avec brisement de cœur — pendant tant d'années, le Dieu qui m'a créée et comblée de bienfaits, j'éprouvais une joie immense en commençant à trouver en Lui seul mon bonheur et ma vie.

Assister à une réunion me semblait un grand privilège; j'avais entendu annoncer, dès mes plus jeunes ans, la doctrine du salut par Christ, et maintenant il me semblait l'entendre pour la première fois. C'était avec des sentiments tout nouveaux que je parcourais les belles campagnes qui entourent St-A.; ces campagnes n'étaient plus mon idole. Quelquefois j'avais envie de me jeter à genoux pour crier à Dieu, au milieu de ses œuvres magnifiques. Je passais une bonne partie de mon temps libre chez les chers amis V., et c'était vraiment une récréation pour mon corps et pour mon âme; nous avons passé ensemble, dans leur beau verger du bord du lac, bien des heures de douce joie et d'intime causerie. Hélas! malgré tant de bénédictions, que mon cœur était ingrat, méchant, indifférent et orgueilleux! et quand je le sentais, cela m'empêchait de croire à mon salut éternel. Certes, si, avant de nous donner l'assurance du pardon de nos péchés, Dieu regardait à ce que nous sommes, nous serions bien à plaindre. Certainement il n'y aurait alors aucun espoir pour aucun de nous.

Durant les trois premiers mois de 1854, je fus plus que jamais angoissée quant au sort de mon âme pendant l'éternité. L'éternité!... Je sentais toute l'horreur de ma vie passée; j'éprouvais une grande tristesse en entendant mes amis chrétiens se réjouir de la grâce et de la venue du Seigneur, et moi, j'en étais privée. Cependant je me réjoignais pour eux. Que de fois, en revenant de la réunion, je me met-

lais à sangloter en entrant dans ma chambre ! « Je ne sais pas, » me disais-je, « pourquoi je vais encore à ces assemblées, pour être témoin d'un bonheur qui n'est pas le mien ? » Cependant, je pensais que si je devais être séparée des rachetés pendant l'éternité, je voulais au moins assister à leurs réunions pendant que j'étais encore sur la terre. Mais la pensée d'être séparée d'eux n'était rien en comparaison de celle d'être éloignée de Dieu pour toujours.

Une chose m'étonne, c'est d'avoir appris alors bien des choses concernant le culte et la marche que les chrétiens ont à suivre, choses que l'on ne comprend ordinairement que lorsqu'on est affranchi.

(A suivre.)

---

### L'amour de Jésus.

Tu fus d'éternité la divine sagesse,  
Unique au sein du Père, au glorieux séjour,  
Le trésor de son cœur, l'objet de sa tendresse,  
O Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Dieu d'amour !

Si tu goûtais alors un bonheur ineffable  
(Près du « Dieu bienheureux » sont les divins plaisirs),  
Tu pensais à la terre — ô mystère insondable ! --  
Et vers nous, ici-bas, se portaient les désirs.

Avant que le temps fût, la volonté du Père  
Était d'avoir des fils au sein de sa maison :  
Il abaissa les yeux sur cette sombre terre,  
A d'indignes pécheurs il veut faire ce don.

Tu l'es anéanti, pour venir dans ce monde,  
Afin d'y consommer la volonté de Dieu :  
Tu devins serviteur, en ta grâce profonde,  
Pour donner aux croyants accès dans le saint lieu.

C'est par ton sacrifice, ô Sauveur adorable,  
Que tu nous rachetas pour le Père à jamais.  
Qui dira ta souffrance, unique, inexprimable,  
A la croix du Calvaire, où ton sang fit la paix ?

Ta mort a satisfait la justice divine ;  
Le tombeau reconnaît ton auguste pouvoir,  
Et le sang de l'Agneau — de la pure victime —  
Nous ouvrit les hauts cieux, nous les fait entrevoir.

Et maintenant déjà nous possédons la grâce  
De connaître le Père et sa douce faveur ;  
Toi-même, dans le ciel, tu préparas la place  
Aux tiens qui, sur la terre, attendent leur Seigneur.

Tu les aimes, Jésus, comme le Père l'aime :  
Tes regards sont sur eux tout le long du chemin ;  
Tu leur laves les pieds, dans ton amour extrême,  
Les soutenant aussi de ta puissante main.

Et tu viens les chercher de la céleste gloire,  
Pour les avoir enfin toujours auprès de toi.  
Quel radieux moment ! — éclatante victoire ! —  
L'espérance a pris fin, de même que la foi.

Tu les feras asseoir à la royale table  
Où tu leur serviras les plus précieux biens.  
Le bonheur est parfait, la joie inexprimable ;  
La maison est en fête pour recevoir les tiens !





### Fidèle dans la faiblesse

M. J. citoyen considéré de la petite ville de Sulzberg en Bavière, était d'un caractère affectueux, agréable et prévenant. Boulanger et marchand de farine, après avoir acquis une jolie fortune, il avait remis son commerce, et vivait tout entier à ses livres, qu'il aimait par-dessus tout. Il était, pour son rang, un homme très cultivé et lettré. En général, M. J. menait une vie très calme ; l'été seul lui procurait un peu de changement ; car, à cette époque de l'année, beaucoup d'étrangers visitaient Sulzberg qui est située dans une magnifique contrée, à l'extrémité nord des Alpes. M. J. louait une partie de ses chambres, moins en vue du gain que pour se distraire, car, bien qu'il fût déjà un vieillard, il était néanmoins encore toujours heureux quand il pouvait apprendre quelque chose de plus. Malgré toutes ses qualités attrayantes, il lui manquait pourtant une chose très importante : il était sans Dieu, et ainsi sans paix véritable, sans espérance dans ce monde. Il ne s'inquiétait pas de la religion. Au contraire, on le tenait pour un libre-penseur, principalement parce qu'il aimait à lire des livres

de la libre-pensée, qu'un médecin incrédule lui prêtait. Il disait aussi franchement à chacun, qu'il avait mieux à faire que de s'occuper des nombreuses disputes religieuses, qui existent partout dans le monde.

Cependant la grâce de Dieu est grande ; elle allait se montrer, vis-à-vis de M. J., d'une puissance particulière. Dieu lui envoya dans sa maison quelqu'un qui lui apporta le magnifique message de Son amour envers les fils des hommes ; le messager fut une jeune fille, nommée M<sup>lle</sup> V., la fille d'une veuve. Elle n'habitait pas à Sulzberg, mais y était venue pour remettre sa santé.

Elle venait de passer son examen d'institutrice et, en s'y préparant, avait dépassé la mesure de ses forces, était tombée malade et, au lieu de pouvoir prendre une place, comme elle avait espéré, elle dut tout d'abord chercher à se rétablir. Pendant son séjour à Sulzberg elle trouva la paix avec Dieu. Son âme soupirait depuis longtemps déjà après la paix et le repos, mais bien qu'elle eût beaucoup lu la Parole de Dieu, elle n'avait pas eu jusqu'alors l'assurance du salut de son âme. Voyons maintenant de quelle manière eut lieu sa conversion et comment elle entra en rapports avec M. J.

Peu après son arrivée à Sulzberg, M<sup>lle</sup> V. tomba si sérieusement malade que le médecin lui prescrivit des soins minutieux et fit venir une certaine M<sup>me</sup> F. pour la soigner. Cette femme était une bonne garde expérimentée et en même temps, ce qui ne se trouvait pas fréquemment à Sulzberg, une chrétienne décidée. Elle découvrit bientôt ce qui manquait avant tout à la jeune fille, et pria le Seigneur de lui dicter les paroles nécessaires, pour donner au cœur angoissé de la malade ce dont elle avait besoin.

Dès qu'une occasion se présenta — et ce fut bien-

tôt le cas — elle commença à parler à sa patiente de la bonté et de la grâce du Seigneur, et peu après, elle eut la joie de voir que le Saint-Esprit opérait par ses paroles dans le cœur de la malade ; M<sup>lle</sup> V. s'ouvrit bientôt à elle. Alors la garde lui raconta qu'elle aussi avait cherché longtemps à avoir l'assurance du pardon de ses péchés et la paix avec Dieu, mais qu'elle ne trouva cette paix que quand elle eut cessé de regarder en elle-même, à sa propre activité. A ce moment-là, Dieu lui accorda la grâce de recevoir l'œuvre expiatoire de Christ, avec une simple foi enfantine. C'est ainsi que M<sup>me</sup> F. s'entretint fréquemment avec la jeune fille. Elle lui faisait aussi des passages de la Parole de Dieu, qui avaient une importance particulière pour des âmes troublées, entre autres les versets bien connus de Jean III, 16, et 18 : « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » et : « Quiconque croit en Lui, ne sera pas jugé, » ou « Je vous ai écrit ceci, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. » (1 Jean V, 13.)

La malade écoutait avec une grande attention, mais les doutes ne disparaissaient pas de son cœur. M<sup>me</sup> F. ne perdit cependant pas espoir : elle lisait et priait avec la jeune malade et un jour la lumière se fit dans son âme pleine de ténèbres. M<sup>lle</sup> V. se confia au cœur de Dieu plein d'amour, crut d'une foi enfantine à sa Parole et trouva la paix si longtemps désirée, sur le fondement du sang de Christ versé à la croix de Golgotha. Une grande joie remplit alors son âme et, quel miracle ! une fois son âme malade guérie, il en fut de même peu après de son corps. Oui, le sage roi Salomon a dit avec raison : « Le cœur joyeux fait du bien à la santé, mais un es-

prit abattu dessèche les os. » (Proverbes XVII 22.)

Mais comment M<sup>lle</sup> V. vint-elle dans la maison de M. J. ? C'est tout simple. La chambre qu'elle avait occupée jusqu'alors s'étant trouvée malsaine pour elle, elle loua, sur le conseil du médecin, une chambre chez notre ami. C'est ainsi que le libre-penseur entra, pour la première fois de sa vie, en rapports avec un enfant de Dieu. Les relations entre ces deux êtres qui se ressemblaient si peu, devinrent néanmoins très bonnes. Dès le premier instant, le vieillard eut de l'affection pour la jeune malade et l'entoura de grands soins, comme si elle avait été sa propre fille. Ses manières tranquilles et attrayantes lui firent du bien ; en parlant d'elle à d'autres personnes, il l'appelait un ange.

(A suivre).

---

## Histoire du peuple juif

*depuis le retour de la captivité.*

---

### LE PROPHÈTE MALACHIE

On pense que Malachie écrivit son livre une vingtaine d'années après les temps où Néhémie était à Jérusalem. Sa prophétie, en commençant par établir l'amour immuable de Dieu pour son peuple, reproche tout particulièrement aux sacrificateurs et aux lévites la manière méprisante dont ils accomplissaient leur service, et divers péchés qui se commettaient couramment alors. Puis il annonce un temps de bénédiction, par la venue du Seigneur, pour les justes qui y auront été préparés par un ministère semblable à celui d'Élie et aussi par le jugement purificateur qui rendra les fils de Lévi propres à apporter une offrande en justice, agréable à l'Éternel.



*Impiété des sacrificateurs et lévites.*

Ce qui ressort tout particulièrement de l'état présenté par le prophète, c'est l'ingratitude, le manque de conscience et l'indifférence pour la gloire de Dieu. L'Éternel dit : « Je vous ai aimés. » Ils disent : « En quoi nous as-tu aimés ? » (chap. I, 2.) L'Éternel dit aux sacrificateurs qu'ils méprisent son nom ; ils répondent : « En quoi avons-nous méprisé ton nom ? » (vers. 6.) Au chap. I, 13, l'Éternel leur dit qu'il ne peut agréer leurs offrandes à cause de leurs péchés ; ils répondent : « Pourquoi ? » Au v. 17, le prophète leur dit : « Vous fatiguez l'Éternel par vos paroles ; » ils disent : « En quoi l'avons-nous fatigué ? » Le prophète répond : « En ce que vous dites : Qui-conque fait le mal est bon aux yeux de l'Éternel, et c'est en eux qu'il prend plaisir — ou bien : Où est le Dieu de jugement ? » Au chap. III, 7, dans sa grande bonté, Dieu leur dit : « Revenez à moi, et je reviendrai vers vous. » Ils disent : « En quoi retournerons-nous ? » Au v. 8 : « Vous me frustrez, et vous dites : En quoi le frustrons-nous ? » Au v. 13 : « Vos paroles ont été fortes contre moi. » Ils répondent : « Qu'avons-nous dit contre toi ? »

Quelle insensibilité de cœur ! quel endurcissement de la conscience ! quelle réponse à cette première déclaration de l'Éternel : « Je vous ai aimés. » C'est bien le portrait du cœur naturel, de cette ingratitude que l'on remarque déjà chez les enfants vis-à-vis de leurs parents, quand ils oublient si facilement l'amour, les soins quotidiens dont ils sont les objets. On voit des enfants trouver surprenant que leurs parents exigent d'eux l'obéissance, et, s'ils reçoivent quelque reproche, répondre comme Israël : « Qu'avons-nous fait ? » ou : « Quel mal y a-t-il ? » J'espère, chers enfants, que vous n'êtes pas de ce nombre et

que vous luttez au contraire pour que l'égoïsme et l'ingratitude qui sont le propre de nos cœurs naturels, soient bridés par la conscience de l'amour dont vous êtes les objets de la part de Dieu et de vos parents. Cet état du peuple ressemble d'une manière frappante à l'état actuel de la chrétienté, que caractérisent l'oubli absolu de ce qui est dû à Dieu, l'indifférence pour sa gloire, pour sa Parole, l'ignorance et le mépris de son amour, de sa sainteté et de sa justice. Si des afflictions l'atteignent, l'homme dit : « Où est l'amour de Dieu ? » Si quelqu'un lui fait tort : « Où est le Dieu juste ? » Si l'on invite quelqu'un à revenir à Dieu pour être sauvé, il répond : « En quoi retournerai-je ? Je n'ai ni tué, ni volé, etc. » Au milieu de cet état de choses, Dieu prend patience et ne cesse de faire entendre en tout lieu l'Évangile de sa grâce qui proclame à tous, que : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (1).

Les sacrificateurs oubliaient aussi la sainteté de Dieu. La loi de Moïse donnait des instructions très précises, afin que rien de souillé ne fût offert à Dieu ; ni feu étranger, ni bêtes tarées. (2). L'Éternel leur reproche le mépris témoigné à son nom, en ce qu'ils apportaient du pain souillé, des animaux aveugles, boiteux, malades, lors même qu'ils en avaient de sains dans leurs troupeaux. Ce nom de l'Éternel sera grand un jour parmi les nations qui lui offriront l'encens et une offrande pure (I, 11), mais c'était son peuple bien-aimé qui le profanait. Aussi (chap. II), les sacrificateurs sont-ils avertis des jugements auxquels ils s'exposent en ne prenant pas à cœur de donner gloire à son nom. Dieu leur rappelle son al-

(1) Jean III, 16.

(2) Lévitique XXII.

liance avec la tribu de Lévi, choisie pour le service de l'Éternel et qui avait montré de la fidélité dans des circonstances importantes pour Sa gloire. « Car les lèvres du sacrificateur, est-il dit, gardent la connaissance, et c'est de sa bouche qu'on recherche la loi, car il est le messenger de l'Éternel des armées » (v. 7), tandis qu'en ne gardant pas les commandements de l'Éternel, ils faisaient brouiller beaucoup de gens à l'égard de la loi, et corrompaient l'alliance de Lévi. (v. 8.)

Deux autres grands péchés se pratiquaient aussi. (v. 11-17.) D'abord, comme nous l'avons vu en Néhémie, les Juifs épousaient des femmes païennes ; et, d'un autre côté, ils répudiaient trop facilement leurs femmes, ce qui était une cause de grande affliction, et les offrandes apportées sur l'autel en étaient souillées. L'Éternel leur dit : « Je hais la répudiation. » Le Seigneur dit aussi aux Juifs que si Moïse a permis le divorce, c'est à cause de leur dureté de cœur (1).

Comme au temps de Néhémie encore, on n'apportait pas la dîme à la maison de l'Éternel. (Chap. III, 8-9.) Les Juifs se justifiaient de cela en prétextant que leurs champs rapportaient peu. En effet, Dieu ne pouvait les bénir dans cet état d'infidélité. Alors l'Éternel leur dit : « Apportez toutes les dîmes à la maison du trésor, afin qu'il y ait de la nourriture dans ma maison, et éprouvez-moi par ce moyen, dit l'Éternel des armées, si je ne vous ouvre pas les écluses des cieus, et ne verse pas sur vous la bénédiction, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus assez de place. » (v. 10.) Si donc ils étaient fidèles en apportant à Dieu ce qu'il exigeait, il enverrait une bénédiction telle qu'on ne saurait où loger tous ces biens. Si

(1) Matthieu XIX, 8.

nous voulons être bénis et offrir à Dieu, soit des sacrifices spirituels, soit des sacrifices matériels, il faut lui rendre ce qui lui est dû, afin qu'il puisse nous donner ce qu'en retour nous Lui présentons. Il n'y a pas besoin non plus d'être riche pour donner : « On est agréable, selon ce qu'on a » (1). Il est dit des chrétiens de Macédoine, « que leur profonde pauvreté a abondé dans la richesse de leur libéralité » (2). Vous savez comment le Seigneur a apprécié la pite de la veuve (3).

### *Venue du Seigneur.*

Comme le résidu de Juda avait été ramené dans son pays pour y attendre le Messie, l'Éternel lui fait dire (chap. III, 1) : « Voici, j'envoie mon messager, et il préparera le chemin devant moi ; et le Seigneur que vous cherchez viendra soudain à son temple, et l'Ange de l'alliance en qui vous prenez plaisir. »

En Matthieu XI, 10, le Seigneur Jésus dit aux Juifs que Jean-Baptiste était ce messager. Mais la seconde partie de ce verset — et le jugement tel qu'il est annoncé au v. 2 — n'a pas encore eu lieu, parce que Jean-Baptiste qui préparait le chemin du Seigneur en prêchant la repentance et le royaume, et le Seigneur lui-même, ont été rejetés par le peuple. En conséquence, ce que les prophètes prédisaient quant à l'établissement du règne, a été différé et ne s'accomplira que lorsque l'Église sera enlevée. Mais dans la pensée de Dieu, exprimée par la prophétie, les choses se suivent et s'accompliront exactement dans l'ordre où elles sont annoncées. Au v. 5 du chap. IV, il est dit : « Voici, je vous envoie Élie, le prophète,

(1) 2 Corinthiens VIII, 12.

(2) 2 Corinthiens VIII, 2.

(3) Luc XXI, 1-4.

avant que vienne le grand et terrible jour de l'Éternel. » Ce verset parle d'un autre précurseur du Seigneur qui sera de nouveau envoyé aux Juifs lorsque l'Église sera enlevée. Mais au lieu d'être, comme Jean-Baptiste, le précurseur d'un Messie souffrant et rejeté, il sera celui du Seigneur venant en gloire pour ce « grand et terrible jour de l'Éternel, » dans lequel le méchant ne subsistera pas. Alors, comme nous l'avons déjà mentionné, le résidu d'Israël, et ici tout particulièrement les fils de Lévi, si infidèles aux jours dont parle Malachie, seront purifiés par l'épreuve terrible qu'ils traverseront, et seront rendus propres pour offrir une offrande en justice et s'acquitter de leur saint service pendant toute la durée du règne de Christ.

#### *Le résidu fidèle.*

En attendant ce jour, il y a eu et il y aura, au milieu de toute la ruine et de l'infidélité du peuple, quelques fidèles auxquels le Seigneur pense tout particulièrement pour les encourager. (Chap. III, 16.) « Alors ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Éternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel, et pour ceux qui pensent à son nom. » De tous temps les témoins fidèles ont été en petit nombre ; mais Dieu veille sur eux et ils lui sont précieux, ainsi qu'il le dit lui-même : « Comme un homme épargne son fils qui le sert. » Aux jours de Malachie et plus tard, ce qui rendait ces quelques-uns si précieux au cœur de Dieu, c'est qu'ils *le craignaient* et pensaient à *Son nom*, en contraste avec ceux dont il est dit : « Vous qui méprisez mon nom, » et : « Si vous ne prenez pas à cœur de donner gloire à mon nom. » (Chap. I, 6, et I, 2.) Le nom exprime ce qu'est la personne. « Ils parlaient l'un à l'autre, » ils n'étaient

donc pas nombreux. Ils s'entretenaient du Seigneur et de ses intérêts. Toutes ces paroles qui avaient l'Éternel pour objet, étaient inscrites dans un livre dans le ciel. Autrefois, les rois inscrivaient les grandes actions de leurs sujets, surtout lorsqu'elles concernaient les intérêts de leur personne. Une nuit, comme Assuérus ne pouvait dormir, il se fit apporter le livre des annales, et on y lut comment Mardochée avait sauvé la vie du roi (Esther VI); c'est ce qui sauva aussi Mardochée et les Juifs du massacre projeté par Haman. Il en sera de même au jour terrible annoncé au chap. IV, 1 et 3; au lieu d'être l'objet du jugement, comme la masse du peuple: « Ils seront à moi, mon trésor particulier, dit l'Éternel des armées, au jour que je ferai; et je les épargnerai comme un homme épargne son fils qui le sert. » (Chap. III, 17.)

Au commencement de l'évangile de Luc, nous trouvons les noms de quelques-uns de ces fidèles qui pensaient au nom du Seigneur et parlaient l'un à l'autre: d'abord, Zacharie et sa femme. « Ils étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur, sans reproche » (1), puis Marie, qui devint la mère de Jésus; Joseph dont Matthieu dit qu'il était juste; les bergers de Bethléem; le juste et le pieux Siméon; Anne la prophétesse, « qui parlait du Seigneur à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance » (2). Ce résidu n'a pas eu à subir les jugements qui tombèrent sur la nation pour avoir rejeté le Messie. Mais les paroles de Malachie concernent le résidu à venir, délivré, par l'apparition du Seigneur, au jour dont il est parlé, au chap. IV,

(1) Luc I, 5-6.

(2) Luc II, 36-39.

1 et 2. « Car voici, le jour vient, brûlant comme un four ; et tous les orgueilleux, et tous ceux qui pratiquent la méchanceté seront du chaume, et le jour qui vient les brûlera, dit l'Éternel des armées, de manière à ne leur laisser ni racine, ni branche. Et pour vous qui craignez mon nom, se lèvera le soleil de justice ; et la guérison sera dans ses ailes ; et vous sortirez, et vous prospérerez comme des veaux à l'engrais »

Ainsi se termine, mes jeunes lecteurs, l'histoire du peuple de Dieu dans l'Ancien Testament. Le peuple est laissé dans le pays, afin d'y attendre le Messie, pour être délivré de la domination gentile, et jouir de l'accomplissement des prophéties.

Nous savons, hélas ! que les Juifs n'ont rien voulu du Seigneur, qu'ils l'ont crucifié et ont ainsi perdu tout droit à la bénédiction sur le pied de la loi. Chassés de nouveau parmi les nations, où ils sont encore, ils sont remplacés, comme témoignage de Dieu sur la terre, par l'Église qui elle-même, considérée au point de vue de sa responsabilité, a fourni une aussi triste histoire que le peuple d'Israël. Car au milieu d'une population dite chrétienne, qui compte aujourd'hui plus de 400 millions des habitants de la terre, il n'y a de nouveau qu'un faible résidu qui attende le retour du Seigneur pour l'enlèvement des saints, mais auquel le Seigneur adresse aussi des encouragements semblables à ceux que nous venons d'entendre en Malachie III : « Tu as peu de force, et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom... Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne la couronne » (1).

(1) Apocalypse III, 8-12.

Quand le Seigneur aura enlevé les siens, les jugements atteindront tous ceux qui dans la chrétienté n'auront pas cru en Lui. Puis il reprendra ses relations avec le peuple d'Israël de la manière dont les prophètes l'ont annoncé, purifiant la terre de tous les méchants pour introduire le règne de mille ans. Après le règne, la terre elle-même sera détruite et remplacée par la terre nouvelle, sous des cieux nouveaux, terre sur laquelle Dieu habitera avec les hommes pour l'éternité, sans qu'il n'y ait jamais à craindre que le péché ne réapparaisse ; car, par son sacrifice, l'Agneau de Dieu a ôté le péché du monde pour l'éternité. Et pour l'éternité, Satan, qui a été vaincu à la croix, sera dans le feu, préparé pour lui et ses anges.

J'aime à croire, mes chers jeunes lecteurs, que vous avez pris place au milieu des quelques-uns qui attendent le Seigneur, plutôt qu'avec le monde avec lequel vous seriez éternellement dans les ténèbres de dehors, loin de la face du Dieu d'amour. Sinon, hâtez-vous ; la dernière heure a sonné ; les dernières minutes seront bientôt écoulées, et le Seigneur dit : « Je viens bientôt ! » c'est-à-dire promptement.

Il se remplit. le palais de la grâce ;  
 Hâte-toi donc, il y reste encor place,  
 Viens à Christ, réponds-lui ;  
 Oh ! viens, entre aujourd'hui



## RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS DE JUIN

1. Le milléniuni.
2. L'état éternel.
3. L'Éternel.



4. 1° L'abandon du service des lévites.
- 2° La profanation du sabbat.
- 3° Les mariages avec les étrangers.

## QUESTIONS :

1. Qu'est-ce qui produit la reconnaissance et la fidélité ?
2. Comment s'appelle le messager dont parle Malachie III, 1 ?
3. Quand viendra le prophète dont parle le chap. V, 5 ?
4. Qu'est-ce qui rendait précieux à Dieu les fidèles du chap. IV ?



## Des ténèbres à la lumière.

*(Suite et fin)*

Un jour je faisais lire à mes élèves le premier chapitre de l'évangile selon Luc, quand je fus extrêmement frappée du verset 45 : « Heureuse est celle qui a cru, car les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur auront leur accomplissement. » Pendant qu'on lisait le reste du chapitre, il me semblait qu'une force surhumaine fixait mes yeux sur ce passage. Je me sentis extrêmement réjouie et consolée, cependant ce n'était pas encore l'assurance pleine et entière du salut.

Que mon cœur était pourtant incrédule après tant de preuves frappantes de la bonne volonté de Dieu à mon égard !

Il arriva même que, pendant les semaines suivantes, je retombai dans le plus triste état d'âme, dans une profonde indifférence quant aux choses de

Dieu ; les choses que j'avais jugées et condamnées reprenaient sur moi leur funeste empire. La perversité de mon cœur se montra d'une manière effrayante. Mais si l'ennemi faisait tous ses efforts pour me ramener dans la voie de la perdition, Dieu, dans son immense charité, me fit adresser de sérieux avertissements ; ainsi, un de ses serviteurs me dit une fois : « C'est une chose bien précieuse que d'avoir une bonne espérance, n'est ce pas ?... »

Quelques semaines plus tard, je commençai à chercher avec angoisse le pardon de mon Dieu et me repentis amèrement d'avoir ainsi obéi au séducteur. Je lus deux brochures extrêmement sérieuses, mais mon pauvre cœur flottait encore entre le doute et l'espérance.

Enfin il me fut donné de croire de cœur à cette grâce parfaite que Dieu offre à tous les pauvres pécheurs. Mercredi dernier, à la réunion, je compris, je crus, je vis que toutes mes iniquités étaient à jamais pardonnées à cause du sacrifice du Sauveur, et en même temps il me sembla voir Jésus sur la croix qui me disait : « Viens, suis-moi, porte mon opprobre. » J'éprouvai alors quelque chose de ce bonheur ineffable dont parle le Psaume XXXII : « Bienheureux est celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert ! Bienheureux l'homme à qui l'Éternel ne compte pas l'iniquité ! »

Le brigand converti trouva dans ce refuge  
 Une pleine espérance à ses derniers moments ;  
 Coupable comme lui, tremblant devant mon Juge,  
 C'est là que j'ai cherché la fin de mes tourments.

Quel repos dans cette grâce mille fois plus précieuse que tout ce que nous aimons ! O Jésus ! gloire gloire ! Toi, tu as eu pitié de moi et tu as triomphé

de toutes mes rébellions ! Combien était faux le bonheur que je croyais goûter avant de connaître le Seigneur ! Il me semble que c'est un rêve d'être rendue participante du bonheur d'être sauvée, et pourtant c'est une réalité !

Le Seigneur daignait m'appeler à supporter pour Lui un peu d'opprobre. Il sait que de moment où mon âme fut réveillée, je regardai comme un grand privilège d'avoir à souffrir la honte à cause de Lui. Pendant ces derniers jours, je désirai donc ardemment de me réunir chaque dimanche matin avec les chrétiens qui prennent ensemble la cène du Seigneur. D'un autre côté, je reculai devant les conséquences — car il est probable que mon école me sera ôtée — devant le chagrin que j'allais causer à mes chers parents. Ce matin, j'ouvris la parole de Dieu pour y trouver des directions, en suppliant Dieu de me les donner ; il se trouva que c'était dans Ésaïe XLIII, et je lus ces mots : « Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, par les rivières, elles ne te submergeront pas ; quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras pas brûlé, et la flamme ne te consumera pas ... Ne crains pas, car je suis avec toi... »

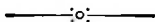
Je n'hésitai plus, je me rendis à la réunion. Quand on entonna le premier chant : « Dès le matin, Seigneur, nos âmes te bénissent, » je me crus presque transportée au ciel. Pendant toute la durée du culte, je fus très heureuse, éprouvant ce que c'est que la communion des saints.

Oh ! que les voies de Dieu à mon égard ont été miséricordieuses ! Dorénavant, j'espère continuer à participer à ce culte béni chaque premier jour de la semaine... Maintenant, moi aussi, je puis désirer la venue du Seigneur pour l'enlèvement de l'Église. Bienheureuse attente, puissé-je ne jamais la perdre de vue !

\* \* \*

Quel long chemin cette âme a parcouru pour passer des ténèbres à la lumière ! Il n'est pas nécessaire que vous fassiez les mêmes expériences pour être amenés à jouir du salut et de la paix avec Dieu : en croyant en toute simplicité ce que Dieu nous dit dans la Sainte Écriture, on est amené à en être rendu participant. Mais le Seigneur a permis ce laps de temps si long, durant lequel le cœur de notre amie flottait entre le doute et l'espérance, pour lui donner à connaître l'état où elle se trouvait, lui apprendre qu'en elle-même n'habitait aucun bien. Cette âme ignorait sans doute qu'elle avait tout autant besoin de délivrance que de pardon, et cela a lieu tout simplement par la foi.

Puissiez-vous, chers jeunes lecteurs, jouir actuellement aussi de cette grâce et être ainsi du nombre de ces vrais adorateurs que le Père cherche et qui l'adorent en esprit et en vérité, du nombre de ceux qui attendent avec bonheur le Fils de Dieu qui nous délivre de la colère qui vient !



### L'enlèvement des saints.

Qui peut comprendre la perte que subissent des enfants en bas âge, lorsque leur mère, soleil du foyer, vient à leur être enlevée par la mort ? Comment les consoler ?

Une petite fille était précisément dans ce cas et sa tante, qui était croyante, ne put que diriger ses pensées vers le bienheureux moment du « revoir. » « Nous retrouverons bientôt nos biens-aimés dont la mort nous a séparés et nous les verrons de nos yeux, comme nous nous voyons maintenant, non dans des corps de faiblesse, sujets à la souffrance,

mais dans des corps de gloire, semblables à celui du Seigneur Jésus dans le ciel. »

Comment la chose se réalisera-t-elle ? C'est ce que la bonne tante cherchait à faire comprendre à la fillette : « Le Seigneur Jésus lui-même avec un cri de commandement descendra du ciel et, par sa puissance, il fera sortir du tombeau les corps de ceux qui se sont endormis en Lui ; ensuite nous, qui demeurons et qui lui appartenons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées, à la rencontre du Seigneur en l'air pour être toujours avec Lui (i Thessaloniens IV, 16, 17.) Et cela aura lieu en un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette. Quel beau moment que celui-là ! Nous reverrons maman avec tous ceux qui appartiennent au Seigneur Jésus et le Seigneur Jésus lui-même tel qu'il est. »

Hélas ! la chère enfant ne pouvait concevoir la chose : « Comment, dit-elle, pourrions-nous monter dans les nuées à la rencontre du Seigneur. Aurons-nous des ailes pour nous élever dans l'air ? »

— « Pas du tout, répondit la tante, cela aura lieu par la puissance du Seigneur Jésus, à laquelle rien n'est impossible. »

L'oncle, qui était présent, voyant la fillette incapable de saisir la chose, voulut la lui faire comprendre d'une façon particulière.

— « Eh bien ! ma chère, dit-il, tu viendras demain chez moi et tu m'apporteras, sur une assiette, des aiguilles et des épingles ; et je te montrerai de quelle manière nous serons enlevés. » Puis il se rendit en ville pour faire l'acquisition d'un aimant.

Le lendemain, de bonne heure, la petite nièce accourut et déposa devant son oncle ces objets, anxieuse de savoir à quoi ils allaient être employés.

— « Regarde, lui dit-il, en mélangeant les aiguilles

et les épingles, tu vois dans quel pêle-mêle se trouve le contenu de l'assiette. Eh bien ! fais attention maintenant. » Et promenant l'aimant au-dessus du mélange, les aiguilles vinrent s'y fixer et y demeurèrent attachées, au grand ébahissement de la fillette ; mais les épingles restèrent à leur place.

— « Voilà, dit l'oncle, comment tous ceux qui se sont endormis en Jésus et tous les rachetés qui seront sur la terre au moment où le Seigneur Jésus viendra les chercher, iront à sa rencontre : pas un d'eux ne restera en arrière. Par sa puissance, il transformera le corps de leur abaissement et, le rendant conforme à son corps de gloire, il les introduira tous dans la maison de son Père. »

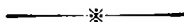
— « Ah ! je comprends, je comprends ! » s'écria l'enfant. « Toutes les aiguilles se sont dirigées vers l'aimant, parce qu'elles ont des yeux ; mais les épingles, qui n'ont que des têtes, sont restées en arrière. »

Cette explication vous fait sourire, mes jeunes amis, cependant elle renferme une vérité importante, dont je voudrais vous parler.

Vous savez probablement que l'aimant a la propriété d'attirer le fer et l'acier, c'est pourquoi les aiguilles s'y attachèrent irrésistiblement, tandis que les épingles, de nature différente, restèrent inertes. La puissance d'attraction se trouve donc dans l'aimant ; mais elle n'agit que sur un métal particulier. Quelle image frappante pour nous faire comprendre ce qui aura lieu en faveur des rachetés, participants de la vie de leur Sauveur, lorsque celui-ci descendra du ciel pour les rassembler : tous, sans exception, iront à sa rencontre. « Il transformera ainsi le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses. » (Philippiens III, 21).

Mais j'aimerais, avant de terminer, faire quelques réflexions sur les paroles si naïves de la fillette, qui renferment, comme je vous l'ai dit, une grande vérité. L'assiette contenait des objets non seulement de deux natures différentes, mais aussi de deux formes particulières, et ce fut cette dernière chose qui frappa l'enfant. Prenez garde que vous ne ressembliez aux épingle<sup>s</sup>, étant étrangers à la vie de Dieu et dans *vos pensées propres* ; si le Seigneur Jésus, à sa venue, vous trouvait dans votre état en Adam, privés de sa vie et dans vos péchés, alors certainement vous seriez laissés en arrière pour la colère à venir et le jugement. Ceux qui auront été vivifiés par Lui dans l'heure actuelle, *dont les yeux* et les cœurs auront été tournés vers Lui, le connaissant comme leur bien-aimé Sauveur, seront les objets du déploiement de sa puissance dans leur corps d'infirmité qu'il rendra conforme à son corps de gloire, afin d'être éternellement avec Lui.

Chers amis, dans quelle classe êtes-vous maintenant ? Resterez-vous en arrière, comme les épingle<sup>s</sup>, ou irez-vous à la rencontre du Sauveur à sa venue ?



### Les soins de Dieu.

Partout s'étend la nuit sombre ;  
Mais les étoiles sans nombre  
Brillent dans l'immensité :  
C'est le moment du silence,  
Paisiblement, l'heure avance  
Et fuit vers l'éternité.

Dans l'instant où tout sommeille,  
Quelqu'un, d'en haut, toujours veille  
Sur ceux qui sont endormis :  
Dieu, qui jamais ne se lasse  
De nous prodiguer sa grâce,  
Nous protège : Il l'a promis.

Puis, quand le jour vient d'éclorre,  
Cher enfant, il veut encore  
Te faire éprouver sa faveur ;  
Et, dans son amour immense,  
Te garder en sa présence,  
A la source du bonheur.

Aussi, près de Lui demeure ;  
En chaque endroit, à toute heure  
Dis-lui : « Mon Dieu, garde-moi !  
Fais que je te glorifie,  
Toi qui m'as donné la vie :  
Que je marche par la foi ! »

Rempli de reconnaissance,  
Que ton cœur vers Lui s'élançe  
Pour célébrer son amour ;  
Et sous le regard du Père,  
Comme un enfant de lumière,  
Marche ici-bas chaque jour !







### Un naufrage.

La voix de Dieu se fait entendre, d'une façon particulière, dans les catastrophes qui se produisent sur mer, sur terre, et même dans les entrailles de la terre, invitant chacun, jeunes ou âgés, à penser sérieusement aux choses qui appartiennent à sa paix, tandis que le temps est favorable, et à être réconcilié avec Lui.

Le désastre de San Francisco, la catastrophe de Courrières, où 1200 mineurs ont trouvé la mort d'une façon inattendue, et nombre d'autres sinistres, tous ces événements ont une voix solennelle d'avertissement. J'ai devant les yeux le récit d'un terrible

naufnage survenu, il y a un certain temps déjà, dans le nord de l'Océan Atlantique ; je désire vous en faire part.

Un vapeur danois, le *Norge*, avait à bord 765 personnes, matelots et passagers ; il transportait des émigrants des pays scandinaves, du Danemark et de la Finlande, en Amérique. Le navire donna sur le petit flot de Rockhall, rocher isolé qui s'élève à une hauteur de vingt mètres au-dessus de la surface de l'eau, et situé entre la Scandinavie et les États-Unis, à 290 milles de la côte écossaise.

Trois bateaux à vapeur anglais recueillirent 129 personnes. Un enfant mourut depuis, ce qui porte à 637 le nombre des victimes.

Voici un fragment du récit du naufrage, fait par un survivant :

« Le navire se trouvait déjà très bas dans l'eau et tanguait fortement ; on se ruait avec férocité sur les canots. Je vis descendre celui de tribord, et des passagers s'y placèrent ; mais, avant qu'on eût pu l'écartier, une vague énorme vint le fracasser contre le steamer. Ceux qui le montaient furent projetés dans l'eau et se noyèrent. Un second canot, rempli de monde, subit le même sort. Autour de nous, des têtes affolées, des bras se lordant en un geste désespéré, émergeaient des flots.

Quelques-uns de ceux qui se noyaient, soutenus par des ceintures de sauvetage, criaient au secours ; d'autres nous maudissaient ; d'autres encore se cramponnaient au canot ; mais nous étions déjà vingt-huit à bord, alors qu'il y avait de la place pour vingt et que notre poids, déjà beaucoup trop lourd, ne pouvait être augmenté sans nous faire couler. Nous dûmes donc faire lâcher prise. Au moment de

nous éloigner des corps qui se débattaient parmi les cadavres déjà remontés à la surface, nous nous arrêlâmes un instant et vîmes plonger l'avant du *Norge* puis l'arrière s'éleva et le navire disparut sous les flots. Il ne s'était écoulé que douze minutes depuis la première secousse. Des femmes, des enfants restés à bord disparurent avec lui... »

A l'ouïe de ce récit, on est profondément ému en pensant au sort de tant d'infortunés et au deuil immense produit par cette catastrophe chez les parents des victimes. Chers jeunes lecteurs, de telles choses sont des avertissements particulièrement solennels. Prêtez-y attention ! Vous l'avez entendu : douze minutes ont suffi pour que ce navire descendit, comme une pierre, dans les eaux profondes, entraînant avec lui tout ce qu'il renfermait.

Une pensée unique préoccupait les passagers : celle d'échapper à une mort des plus terribles. Que d'efforts désespérés plusieurs n'ont-ils pas tentés dans ce but, mais en vain pour la plupart ! Que de larmes et de cris laissés sans réponse et sans sympathie ! N'est-ce pas une chose affreuse, non seulement de mourir au cœur de la mer en de telles circonstances, mais d'entrer dans l'éternité pour comparaître devant Dieu, sans être réconcilié avec Lui ? L'effroi est indescriptible.

Où sont maintenant ceux qui ont trouvé la mort dans ce terrible naufrage ? Leur sort est fixé pour toujours ; car où l'arbre tombe, là il demeure, selon l'expression de l'Écriture (Ecclésiaste XI, 3), et il n'y a que deux conditions dans lesquelles l'âme puisse se trouver : pour le croyant, c'est le parfait bonheur, le repos, auprès du Seigneur ; la part de l'incrédule et des indifférents est le malheur, la perdition éternelle, loin de Lui.

Vers lequel de ces deux avenir vous acheminez-

vous ? Il est des plus importants d'être au clair à ce sujet, et sans retard. Ne pensez pas que vous soyez en parfaite sécurité dans la position où vous êtes, et qu'il est encore bien assez tôt de vous mettre en règle avec Dieu. Écoutez ceci et vous comprendrez combien il est urgent d'être prêt à tout âge et en tout temps.

Ces jours derniers, nous avons appris qu'une jeune fille d'environ dix ans a quitté cette vie très subitement. A l'école, elle éprouva des maux de tête et demanda à la maîtresse de pouvoir sortir. Celle-ci la retint encore jusqu'à la fin de la classe. Arrivée à la maison, la fillette se jeta sur un canapé, souffrant toujours ; peu après, le père allant voir comment se trouvait son enfant, la prit pour la déposer sur le lit en pensant qu'elle serait mieux, et à cet instant, la malade expirait dans ses bras.

Qu'est-ce que votre vie, celle des jeunes gens comme celle des personnes plus âgées ? Un souffle ! Aussi est-il de toute nécessité d'être en paix avec Dieu sans retard, afin de jouir d'une heureuse et sûre espérance.

Prendre à cœur sans retard ce qui concerne nos intérêts éternels, c'est agir sagement, car comment échapper au jugement qui suit la mort en négligeant le salut de Dieu ? N'êtes-vous pas aussi pécheurs, ayant offensé Dieu de bien des manières ? Pourrait-il tenir le coupable pour innocent ? Non, car il est parfaitement juste. Le péché nous a entièrement souillés et comment pourrions-nous subsister devant le Dieu trois fois saint ? Oui, c'est en effet une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ! (Hébreux X, 31.)

Mais, dira peut-être l'un de vous, comme le géolier de Philippe à l'apôtre Paul : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Si tel est le besoin de votre

âme, nous vous répondrons comme Paul : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » (Actes XVI, 31.) Tout ce qu'il fallait pour nous réconcilier avec Dieu, le Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, par sa mort sur la croix, l'a accompli d'une manière parfaite.

Venez donc à Lui sans retard, avec le fardeau de vos péchés; placez en Lui seul votre confiance et vous jouirez du repos qu'il promet à ceux qui répondent à son invitation. Il est aussi écrit : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.) Vous l'apprenez : celui qui croit ne vient pas en jugement ! Ainsi, bienheureux celui qui a reçu dans son cœur le témoignage qu'il est un pécheur perdu et qui est venu au Seigneur Jésus pour être sauvé ! Parfaitement délivré du sombre et terrible avenir réservé à l'homme en Adam, il a le privilège d'attendre en paix le bien-aimé Sauveur qui s'est donné pour lui : et il vient bientôt pour recueillir tous ses rachetés, afin de les introduire dans la maison du Père : quel sujet d'encouragement et de joie !

Le racheté du Seigneur, dût-il quitter ce monde avant ce moment-là, n'a absolument rien à perdre : « Absent du corps, il est présent avec Lui. » (2 Corinthiens V, 8.) Quelle immense bénédiction !

Puissent, mes jeunes lecteurs, ne pas oublier que « c'est maintenant le temps agréable ; maintenant le jour du salut. » (2 Corinthiens VI, 2.)

---

## Entretiens sur le livre de Jonas.

### CHAPITRE I.

Je désire commencer avec vous, mes chers amis,

l'étude du livre de Jonas, ce livre si rempli d'instructions pour nos âmes et si propre à nous faire connaître le cœur de l'homme, mais aussi et surtout le cœur et les voies merveilleuses de Dieu envers lui.

Nous avons à nous rappeler, en lisant ce livre, que les incrédules de nos jours attaquent et tournent en ridicule, qu'il fait partie de ces saintes lettres qui peuvent nous rendre « sages à salut, » étant « divinement inspirées et utiles pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice. » (2 Timothée III, 15-17.) Ne vous laissez jamais ébranler, mes jeunes lecteurs, dans votre confiance implicite en la vérité absolue de toute la Parole de Dieu, vous souvenant que les choses qui ont été écrites doivent toutes servir à notre instruction. (1 Corinthiens X, 11.)

Le livre de Jonas nous fait voir où nous conduit notre volonté propre, lorsque nous la prenons pour guide, et ce que devient l'homme lorsqu'il veut contester avec Dieu. Il nous révèle également le trésor des compassions divines envers sa pauvre créature rebelle, et les moyens que sa sagesse emploie pour la ramener à Lui. Puissions-nous, dès notre jeune âge, apprendre les leçons salutaires que nous fournit cette histoire, pour n'avoir pas à goûter les fruits amers de la désobéissance, comme ce fut le cas du prophète !

Nous apprenons par le second livre des Rois que Jonas était un prophète d'Israël, originaire de Gath-Epher, bourgade de la tribu de Zabulon (2 Rois XIV, 25), et qu'il vivait sous le règne de Jéroboam, fils de Joas, environ huit siècles avant notre ère. Il fut suscité, comme Élie et Élisée et d'autres prophètes encore, au sein des dix tribus qui avaient abandonné l'Éternel et s'étaient vouées à l'idolâtrie. Malgré l'infidélité de son peuple, Dieu, qui est toujours « riche

en miséricorde, » patientait encore et envoyait ses serviteurs à Israël, allant « vers eux par ses messagers, se levant de bonne heure et envoyant, car il avait compassion de son peuple. » (2 Chroniques XXXVI, 15.)

Jonas fut donc envoyé auprès des enfants d'Éphraïm pour leur annoncer qu'ils vaincraient les Syriens, leurs oppresseurs, et cette promesse s'accomplit sous Jéroboam, fils de Joas. (2 Rois XIV, 25.)

De nouveau, comme nous le lisons au premier verset de son livre, « la parole de l'Éternel vint à Jonas, fils d'Amittaï. » Quel honneur et quel privilège pour le prophète d'être l'instrument des communications divines ! Quelle responsabilité aussi d'être le héraut et le porteur d'un message de la part de l'Éternel, le grand Dieu des cieux, dont le nom est « le Même, » et qui déclare qu'il « ne donnera pas sa gloire à un autre ! » (Ésaïe XLII, 8 ; XLIV, 6.)

Remarquons, mes chers amis, que lorsque Dieu a quelque œuvre à faire, les instruments pour l'accomplir ne lui manquent point. La nature entière est à ses ordres ; à sa voix la mer submerge Pharaon et son armée, la terre engloutit Coré et sa bande, et un ange couvre le camp de l'orgueilleux Assyrien de blessés à mort, car « Il fait ses anges des esprits, et ses serviteurs des flammes de feu. » (Psaume CIV, 4.)

Nous pouvons remarquer encore que souvent Dieu choisit de chétifs instruments qui paraissent être peu propres à l'accomplissement de ses desseins. Vous vous souvenez que pour communiquer au sacrificeur Héli, le triste et solennel message qu'il voulait lui adresser, il appela le jeune garçon Samuel. Puissiez-vous, comme lui, répondre à la voix divine : « Parle, car ton serviteur écoute. » (1 Samuel III, 10.)

Dieu se servit aussi d'une petite fille captive à la cour du roi de Syrie, pour faire connaître sa puis-

sance et sa grâce à Naaman le lépreux. C'est ainsi encore que, par le moyen de Jonas, son faible prophète, Dieu va parler avec puissance à tout un peuple plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie.

« Lève-toi, va à Ninive, la grande ville et crie contre elle. » (v. 2.) « Lève-toi, » dit l'Éternel à Jonas. Quand le Maître a parlé, le serviteur n'a plus qu'à obéir. Ah ! si Jonas l'eût mieux compris, que d'amertumes il se fût épargnées ! C'est là aussi ce que le Seigneur a le droit de dire à chacun de nous. Chers jeunes amis qui confessez son Nom, avez-vous compris que vous n'êtes plus à vous-mêmes, mais à Celui qui vous a achetés au prix de son sang ? (I Corinthiens VI, 19-20.) Ah ! puissiez-vous, dès le début de votre carrière, qui a souvent une influence si grande sur la vie tout entière, répondre à ce tendre appel : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » (Proverbes XXIII, 26.)

Je vous dirai maintenant quelques mots de Ninive, où l'Éternel envoyait Jonas. Ninive était la capitale de l'Assyrie, puissant royaume fondé par Assur, qui était le même personnage que Nimrod, fils de Cush. (Genèse X, 8-11.) Le nom de ce dernier signifie *rebelle*, et combien le caractère moral exprimé par ce mot était celui de la ville et du royaume qui nous occupent. L'Éternel dit à Jonas : « Leur méchanceté est montée devant moi. » Au temps de notre prophète, le royaume d'Assyrie s'étendait sur une grande partie de l'Asie centrale, des rives de l'Euphrate à celles de la Méditerranée et menaçait les royaumes d'Israël et de Juda. Ninive, la capitale, était une grande ville, dont on peut évaluer la population à deux millions d'habitants. Elle renfermait une immense quantité de jardins et de parcs où paissaient d'innombrables troupeaux. Sa richesse, sa puissance et sa gloire répondaient à sa grandeur. Elle étince-



lait d'or et de pierreries. Ses murs, flanqués de 1500 tours de 60 mètres de hauteur, avaient plus de 30 mètres d'élévation et étaient si larges que trois charriots pouvaient y marcher de front.

Mais si Ninive était grande par ses richesses, son étendue et sa splendeur, elle l'était aussi par son iniquité, dont le cri était monté jusque devant Dieu. Le prophète Nahum, qui vivait cent ans après Jonas, annonce son jugement en ces termes : « Malheur à la ville de sang, toute pleine de fausseté et de violence ! la rapine ne la quitte pas. » (Nahum III, 1.) Plongés dans la plus grossière idolâtrie, ses habitants vivaient loin du vrai Dieu qu'ils ne connaissaient pas, étant « sans Dieu dans le monde » (Éphésiens II, 12) et « vivant dans la malice et l'envie. » (Tite III, 3)

Ninive, la ville splendide et corrompue, est la figure du monde dans lequel nous sommes, ce monde qui a débuté par un crime, le meurtre d'Abel le juste, et qui marche toujours sous la conduite de Satan, le dieu de ce siècle et le chef de l'autorité de l'air. (Éphésiens II, 1-3.) De même que le jugement de Dieu était prononcé sur Ninive, de même il est suspendu sur ce monde. « Car Dieu a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée tout entière. » (Actes XVII, 31.)

Mais voyez combien sont grandes la patience et la miséricorde de Dieu. Il s'avance à pas lents, lorsqu'il vient pour punir. Il s'arrête en chemin et envoie ses messagers pour annoncer de sa part aux pécheurs le danger qui les menace. Il aurait pu frapper Ninive sans l'avertir, puisque sa méchanceté, comme celle de Sodome, était montée devant lui. Mais il envoie son prophète proclamer dans toutes les places de la ville, devant l'humble asile du pauvre, comme devant la somptueuse demeure du riche et le palais du roi, le message solennel du jugement.

N'en est-il pas de même du monde christianisé qui nous entoure ? Dieu voit son incrédulité, son formalisme, le progrès de son esprit de licence, de révolte et d'anarchie. Le débordement de sa corruption et tous ses crimes sont montés devant lui. La vendange de la terre mûrit rapidement. Le Seigneur va se lever pour la fouler dans la cave du courroux de Dieu ; le jour s'approche où il prendra la faucille pour moissonner la moisson de la terre. (Apocalypse XIV, 14-20.) Ce sera le jour de la colère de Dieu, où il punira le monde pour sa malice et se vengera de ses adversaires.

Ah ! mes chers lecteurs, fuyez la colère à venir. Avez-vous compris ce mot terrible : « la colère à venir ? » Tous les fléaux et les jugements par lesquels Dieu a visité la terre jusqu'ici, tout cet amas de maux n'est qu'un léger aperçu du jour de la colère, ce jour « de fureur, de détresse et d'angoisse, de dévastation et de ruine, de ténèbres et d'obscurité. » (Sophonie I, 15.) Sans plus attendre, jetez-vous dans les bras de Celui « qui nous délivre de la colère qui vient. » (I Thessaloniens I, 10.)

Nous arrivons maintenant au récit humiliant de la désobéissance de Jonas et de ses tristes conséquences. Il se leva, mais non pour répondre à l'appel de Dieu, car ce fut « pour s'enfuir à Tarsis, de devant la face de l'Éternel. » L'égoïsme, la propre volonté, la peur des ennuis que lui causera cette mission dans la grande ville des Assyriens, la crainte de ne pas voir s'accomplir le message dont il était chargé, entraînent Jonas dans la voie coupable où nous le voyons entrer. Il fera bien vite l'expérience amère des conséquences de son infidélité « Il y a telle voie qui semble droite à un homme, mais des voies de mort en sont la fin. » (Proverbes XVI, 25.) Si le bonheur est dans le sentier de Dieu, la misère est dans

le nôtre; un moment nous l'appelons *Naomi*, « agréable » (1), mais nous ne tardons pas à reconnaître que son vrai nom est *Nara*, car le Tout-Puissant l'a semé d'amertumes. (Ruth 1, 20).

(A suivre).

## RÉPONSES AUX QUESTIONS SUR L'ÉTUDE BIBLIQUE DU MOIS D'AOUT

- 1<sup>o</sup> La connaissance de l'amour de Dieu.
- 2<sup>o</sup> Jean-Baptiste.
- 3<sup>o</sup> Après l'enlèvement des saints.
- 4<sup>o</sup> Ils craignaient l'Éternel et pensaient à son nom.



### Fidèle dans la faiblesse

(Suite et fin)

Il remarqua aussi bientôt qu'elle possédait une excellente instruction et avait beaucoup lu, et pour cette raison, il aimait à s'entretenir avec elle. Naturellement il ne pouvait pas tarder à s'apercevoir que, dans un certain domaine, elle avait de tout autres pensées que lui. Maintes fois il la surprit aussi en train de lire le Nouveau Testament, mais il ne disait rien à ce sujet. Pendant leurs entretiens, il ne cachait certes pas ses idées et laissait voir souvent très clairement qu'il ne croyait pas aux choses de Dieu. Mlle V. avait de l'estime et de l'affection pour le vieillard, mais n'osait pas lui parler du salut de son âme, ni lui indiquer l'œuvre expiatoire de Christ, comme étant la seule chose qui fût de valeur durable pour lui. Souvent elle se proposa de lui parler et songea aux paroles qu'elle voulait lui dire; mais, quand le vieillard entra dans la chambre, elle sen-

(1) Ou : « Mes délices. »

tait son courage disparaître. Il lui vint aussi la pensée qu'elle n'avait pas encore assez d'expérience dans les choses de Dieu; puis, qu'elle n'était pas du tout la personne qui pût annoncer l'Évangile à un homme aussi âgé et aussi intelligent; mais dans ses prières elle pensait toujours à lui.

Ainsi, un jour, notre amie était assise dans son fauteuil, son Nouveau Testament à la main. Elle lisait la belle parabole du cep et des sarments, en Jean XV. N'était-elle pas, elle aussi, un sarment attaché au cep, afin de porter du fruit? Certainement Dieu le Père s'occupait d'elle, pour qu'elle en portât beaucoup; car de cette manière il serait glorifié! Et comment pouvait-elle accomplir cela? Le Seigneur le dit dans la suite du passage: « Demeurez en moi, en moi et vous, ... celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit. » Tandis qu'elle pensait à cela et priait le Seigneur de faire d'elle un sarment plus productif, elle entendit des pas qui s'approchaient de sa porte. On heurta, et M. J. entra dans la chambre, tenant un plat de magnifiques raisins.

— Voyez donc, Mlle Marie, s'écria-il en soulevant une grappe, quels fruits superbes! Vous allez les trouver bons.

Il venait précisément du jardin et portait ses habits de travail.

— Je vous remercie beaucoup, M. J., répondit la ma'ada en regardant l'aimable donateur, oui, ces raisins sont vraiment magnifiques. Je pensais justement à la merveilleuse parabole du vrai cep et des sarments que je viens de lire dans la Parole de Dieu. Combien sérieuses sont les paroles du Seigneur: « Moi, je suis le cep, vous les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit... Si quelqu'un ne demeure pas en

moi, il est jeté dehors comme le sarment, et il sèche, et on les amasse, et on les met au feu, et ils brûlent.

« Cher M. J. depuis longtemps déjà j'ai voulu vous le dire, mais je n'en ai pas eu le courage. Voyez-vous, en Christ seul nous avons le salut et la vie éternelle. Sans Lui, notre part n'est que mort et ténèbres. Ce que le soleil est pour la vigne et ce que la cap est pour le sarment, Christ doit l'être pour l'âme, pour qu'elle ne périsse pas. Cher M. J., croyez-moi, vous non plus, vous ne pouvez être heureux sans Lui. »

Elle en voulait dire davantage, mais ses forces l'abandonnèrent. Complètement épuisée et fatiguée pour reprendre son souffle, elle se laissa tomber en arrière sur les coussins, se couvrit le visage de ses mains et éclata en pleurs. M. J. fut profondément saisi : il posa le plat de raisins et s'assit à côté de la malade. Malgré toute son éloquence habituelle, il ne trouva aucune parole pour la calmer, mais il n'osait pas non plus la laisser seule, avant de savoir si cette violente excitation ne lui avait point fait de mal. Il resta donc un moment en silence. Enfin il se leva en disant :

— Eh bien, Mlle V. nous reviendrons une autre fois sur ce sujet. Au reste, je vous remercie cordialement pour vos paroles.

Là-dessus, il se rendit dans sa chambre, où il se promena avec agitation ; pendant ce temps, Mlle V. joignait les mains et priait :

« Seigneur, je te remercie de m'avoir ouvert les lèvres. Béni dans ta grâce les paroles de ta faible enfant. »

Et sa prière fut exaucée ; dès ce jour en effet M. J. n'eut pas de repos. Une flèche du carquois divin avait atteint son cœur. Il se demandait continuellement comment il se pouvait faire que Mlle V., cette jeune fille timide et réservée, eût le courage de lui

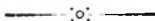
parler du salut de son âme, à lui, bien connu pour être un libre-penseur. Il avait bien vu, il est vrai, qu'elle avait dû se faire violence pour parler ; plus il y pensait, plus la chose lui paraissait surprenante ; peut-être, après tout, la Bible renfermait-elle plus qu'il ne l'avait pensé ? Les quelques paroles que Mlle V. avait lues l'avaient singulièrement touché. Peu à peu le désir s'éveilla en lui d'examiner le contenu de la Bible.

Il commença, d'abord contre son gré, à la lire, mais plus il lisait, plus il était captivé par le contenu de ce merveilleux livre. Des jours et des semaines se passèrent ; M. J. lisait avec un intérêt croissant. Lorsqu'il arriva enfin au récit de la mort du Seigneur, il n'y put plus tenir. Un sentiment jusqu'alors inconnu de sa propre indignité et en même temps de la grandeur et de la majesté de Dieu, le saisit ; il se frappa la poitrine et s'écria avec le centurion romain : « Certainement celui-ci était le Fils de Dieu. »

Le bouclier d'incrédulité, qui avait tenu fermé le cœur du vieillard comme dans un cercle de fer, venait de se rompre ; il ne trouva pas tout de suite une paix complète, mais dès ce jour, son âme s'était tournée des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie. En pensant à son existence passée, à son aveuglement, il devait reconnaître avec Job : « J'ai donc parlé, et sans comprendre, de choses trop merveilleuses pour moi, que ne je connaissais pas... Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre. » (Job XLII, 3-6.)

Par la foi en Jésus, M. J. devint plus heureux qu'il ne l'aurait jamais imaginé. Son cœur, autrefois fermé à l'amour de Dieu, se vivifia dans Sa présence et Sa communion. C'était sa joie de le louer pour la grâce

dont il lui avait fait part au soir de sa vie. Dès lors il passa encore bien des moments bénis avec la jeune malade qui lui était devenue doublement chère; les forces de cette dernière s'accrurent rapidement. Bien des fois ils lurent ensemble la parabole du cep et des sarments et ils jouissaient en particulier des paroles du Seigneur : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure. » (Jean XV, 16.)



### La confiance récompensée.

Un des premiers colons dans l'Amérique occidentale fut un juge nommé White ; c'était un homme pieux, et en même temps courageux, hardi et décidé dans tous ses actes.

Le lieu où il s'établit était situé dans une épaisse forêt; tout autour habitaient les tribus sauvages des Indiens. A la famille du juge se rattachait sa fille, une jeune veuve, qui depuis la mort de son mari habitait chez son père, avec son fils, un charmant et robuste petit garçon âgé de quatre ans. Le colon intelligent jugea comme son premier devoir de se gagner si possible les cœurs des Indiens qui vivaient dans son voisinage. Pour cela, il chercha à entrer en relations avec leurs chefs et de conclure avec eux des traités qui pussent amener une amitié durable. Il fit tout son possible pour témoigner de ses honnêtes sentiments.

La plupart des chefs, par curiosité, et aussi en partie par cupidité, entrèrent en négociation avec le blanc inconnu. White ne manquait pas de faire des présents ; ainsi il parvint peu à peu à se rendre les sauvages favorables et à les décider à faire avec lui

une alliance amicale. Un seul, et précisément le plus puissant et le plus influent, celui à l'amitié duquel White tenait le plus, se tenait encore éloigné. Il s'appelait Sachem. Toutefois, notre ami ne perdait pas l'espoir de le gagner lui aussi. A différentes reprises, il envoya un messenger chez lui, et un jour celui-ci apporta la nouvelle réjouissante que le puissant chef apparaîtrait lui-même le jour suivant pour traiter avec White.

Le lendemain matin, à l'heure indiquée, le chef arriva en effet, revêtu de tous les signes de la dignité de son rang. Sur sa tête, il portait la couronne bien connue de plumes d'aigles. Autour de son cou, pendait une chaîne garnie des griffes d'un ours. Son pourpoint et ses pantalons étaient en cuir, et aux pieds, il portait des mocassins garnis de perles; une large fourrure complétait ce pittoresque accoutrement. Reçu avec tous les honneurs dus à son rang, Sachem fut introduit dans la maison. « Quel est le désir de mon frère? » demanda le chef avec dignité, après qu'on se fut assis.

« Nous désirons, répondit calmement White, vivre en paix parmi nos frères rouges et leur apporter les riches bénédictions de la civilisation chrétienne. En retour, nous leur demandons seulement leur estime et leur amitié. »

Le chef écouta d'un air impassible; puis, après un instant de silence, il répondit d'un ton solennel :

« Les paroles de mon frère blanc sonnent très bien, mais il promet davantage qu'il ne demande; quel gage donnera-t-il que ses paroles sont vraies? »

« N'ai-je pas, répliqua White, eu confiance, pour ma vie et celle des miens, dans les bons sentiments de mes frères rouges et ainsi témoigné combien je tiens à leur amitié? Qu'est-ce que mon frère désire de plus de moi? »



« Je vais le dire à mon frère, » répondit le chef avec force. « Un témoignage aussi simple de confiance ne me suffit pas ; j'exige de mon frère une preuve de sa confiance personnelle. »

En disant ces mots, il prit dans ses bras le petit Alfred, qui déjà, depuis un long moment, admirait l'étranger et s'amusaît à manier les décorations colorées que celui-ci avait à son pourpoint ; puis le chef ajouta :

« Mon frère me témoignera sa confiance en m'abandonnant pour trois jours ce petit garçon aux cheveux dorés. Je donne ma parole à mon frère, de le lui ramener sain et sauf. »

La mère de l'enfant, qui avait déjà observé avec une frayeur secrète les mouvements de l'Indien, devint pâle comme la mort en entendant ses dernières paroles. Et quand elle vit les yeux noirs, étincelants du chef dirigés sur elle, elle ne put pas se dominer plus longtemps. Poussant un cri d'effroi, elle se précipita sur son enfant, le prit dans ses bras et eut l'air de se sauver ; pourtant son père, qui lui-même n'était pas peu effrayé de la proposition de l'Indien, mais qui savait bien que ce moment en était un très important, la retint et lui dit en anglais :

« Marguerite, écoute-moi, je t'en prie, un instant. Ton petit garçon est aussi bien le mien que le tien ; aussi jamais, tu peux en être sûre, je ne permettrai qu'on lui fasse le moindre mal. Mais, dans ce moment, nous ne pouvons pas montrer de la défiance au chef, car tout alors serait perdu. Dieu, qui a gardé notre cher enfant jusqu'à présent, sera aussi son protecteur dans la tente du chef. Et nous, qui avons abandonné nos vies entre les mains des Indiens, ne devons-nous pas confier à leur garde notre petit Alfred pour trois journées ? »

Les paroles intelligentes du père ne manquèrent

pas de produire leur effet ; la jeune femme comprit que, si elle ne voulait pas offenser l'Indien à mort et en faire son ennemi pour toujours, elle devait céder à son désir. Aussi, elle s'avança vers le chef, en tenant ses lèvres fortement comprimées, afin de cacher sa douleur et son anxiété ; puis elle posa l'enfant sur les genoux de l'Indien. Mais alors, subjuguée par ses sentiments, elle éclata en pleurs. Il sembla presque qu'un trait de compassion passa sur le visage de fer de l'Indien, quand il regarda un instant l'affligée. Il prit l'enfant qui avait l'air de se plaire en la compagnie de l'homme rouge et, le tenant par la main, disparut peu après dans la forêt.

Des heures d'attente angoissante s'écoulèrent lentement dans la maison du colon. La pauvre mère ne faisait que se demander quel pouvait être le sort de son petit Alfred. Que faisait-on de lui ? Était-il soigné et caressé, comme il y était habitué ? ou bien subissait-il un mauvais traitement, des coups, ou même des tortures ? Ces affreuses gens n'essayeraient-ils peut-être pas d'en faire un sauvage et de le tatouer ? La pauvre mère se tourmentait sans cesse par de telles questions. Son pauvre cœur agité n'était pas capable de se confier avec foi à Celui qui domine toutes choses et qui incline comme des ruisseaux d'eau les cœurs des hommes, même ceux des païens.

Le grand-père s'efforçait de consoler sa pauvre fille, mais bien qu'il parvint à ne montrer aucune inquiétude, il n'était pas toutefois sans souci. Il se fiait bien de tout son cœur à la main puissante de Dieu qui protégea Joseph parmi les Ismaélites et se tint près de lui dans la prison, qui délivra Daniel de la fosse aux lions et fit sortir les trois jeunes gens sains et saufs de la fournaise ardente. Bien d'autres exemples lui revenaient à la mémoire des soins de Dieu et de délivrances opérées par sa grâce ; mais,

malgré tout, toujours cette question pleine d'angoisse surgissait à son esprit : N'était-ce pas imprudent et insensé de confier le petit garçon innocent aux mains des cruels Indiens ?

Ainsi s'écoulèrent deux jours et trois nuits. Enfin le dernier jour apparut. Mais combien le soleil était lent à s'avancer dans le ciel. Le cœur de la pauvre mère tremblait dans une attente angoissante. L'heure de midi s'approchait et l'on n'apercevait pas encore les deux êtres attendus avec tant d'impatience. L'après-midi se passa, mais toujours point de traces du chef et de l'enfant. Toute en pleurs, la pauvre mère, presque au désespoir, se tenait à genoux à l'endroit où elle avait remis l'enfant à l'Indien.

Le juge aussi était tourmenté par une profonde inquiétude et s'accusait amèrement. Il ne pouvait rester un seul instant à la même place : il errait de la chambre à l'écurie, puis sur le chemin que Sachem avait pris avec l'enfant trois jours avant. Mais si loin que ses yeux pussent regarder, il n'apercevait rien. La forêt silencieuse se dressait devant lui, noire et impénétrable.

(A suivre).

---

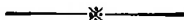
« J'avance vers ma patrie... »

J'avance vers ma patrie,  
Vers le ciel — ô quel bonheur ! —  
Et de mon âme attendrie  
J'attends Jésus, mon Sauveur.  
Car en son amour extrême,  
Brisant de Satan l'effort,  
Bientôt, il viendra lui-même  
Pour nous faire entrer au port.

Avec lui je ne redoute  
Aucun mal, aucun danger,  
Car tout le long de la route  
Il saura me protéger.  
Sous son aile est mon asile ;  
Que craindrais-je en ces bas lieux ?  
D'un cœur heureux et tranquille  
Je chemine vers les cieux.

Béni soit mon tendre Père  
Qui prend aussi soin de moi !  
Que son enfant, sur la terre,  
Sache marcher par la foi.  
Fais que je te glorifie  
Dans ce monde chaque jour ;  
Qu'en toi seul je me confie ;  
Qu'à toi je sois sans retour !

Ah ! hientôt, dans la lumière  
Du beau, du divin séjour,  
Avec une joie entière,  
Je chanterai ton amour  
Je dirai devant ta face,  
Toi qui me bénis d'en haut,  
Les merveilles de ta grâce  
Et les gloires de l'Agneau !





### **Un jeune témoin du Seigneur**

Jules avait le privilège de posséder des parents croyants qui lui parlèrent dès son enfance de l'amour de Dieu, manifesté dans le don de son Fils unique, et de la nécessité de venir au Sauveur sans retard, pour jouir du pardon de ses péchés et du salut. Mais le cœur du jeune garçon restait fermé à toutes ces choses, préférant celles du monde qui ont tant d'empire sur la jeunesse en particulier.

Jules était d'une vivacité peu ordinaire, turbulent même et facilement irritable si tout n'allait pas au gré de ses désirs ; mais le Seigneur, « abondant en grâce et riche en moyens, » allait se servir de la maladie pour lui parler solennellement.

Notre petit ami, qui était dans sa dixième année, aimait beaucoup les chevaux. Cédant à ses instances, un voisin l'autorisa à monter sur l'un des siens. Tout allait au mieux pour commencer, lorsque une personne mal intentionnée, et qui connaissait le caractère emporté du garçon, effraya l'animal qui se mit à galoper. Épouvanté, Jules, se souvenant des recommandations de sa mère, s'écria : « Seigneur Jésus, aie pitié de moi ! » Aussitôt le cheval s'arrêta comme par enchantement. Sa prière ayant été exaucée instantanément, Jules se hâta de descendre, le cœur plein de reconnaissance. Cette peur ne fut pas vaine, le Seigneur venait de lui parler ainsi de sa bonté.

Quelques mois plus tard, Jules fut pris d'un violent mal de dents. Souffrant horriblement, il se décida à aller, tête et pieds nus, chez un horloger-dentiste, qui demeurait à environ cinq kilomètres de chez ses parents. Chemin faisant le jeune piéton fut surpris par une pluie battante qui le mouilla jusqu'aux os. Cette course compromit irrémédiablement la santé de Jules, qui était déjà atteint d'une maladie de cœur.

Couché sur un lit de maladie et placé en face de l'éternité, il se mit à réfléchir sur son passé. Où irait-il, si son âme allait lui être redemandée ? Quoique jeune encore, n'était-il pas un pécheur improprie à se trouver dans le lieu de la sainteté parfaite ? N'avait-il pas maintes fois offensé Dieu en désobéissant à ses parents et en les chagrinant par son indifférence ? Il se sentit fort angoissé. Mais dans son

anxiété, une chose lui donnait confiance. Le Seigneur avait répondu à sa prière lorsque, à cheval et dans la détresse, il avait crié à Lui. Comment donc Celui qui a dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (Jean VI, 37), refuserait-il de répondre au désir de ce jeune cœur labouré par la repentance ? Il était du nombre de ceux qui sont invités à venir à Lui : « Venez à moi, » dit-il « vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos ! » (Matthieu XI, 28.) Par la foi au Seigneur Jésus, le Sauveur que Dieu nous a donné et dont ses parents lui avaient tant de fois parlé en vain, Jules ne tarda pas à trouver la paix. L'orage qui avait grondé dans ce jeune cœur se calma soudain ; le jeune garçon était maintenant une nouvelle création : « les choses vieilles étaient passées, toutes choses étaient devenues nouvelles pour lui. » (2 Corinthiens V, 17.)

Ses pensées et ses aspirations ne se portaient plus, comme auparavant, sur les choses qui se voient, mais elles étaient à son Sauveur qui venait de se révéler si merveilleusement à son âme et qui faisait maintenant tout son bonheur. Aussi fit-il appeler auprès de son lit des croyants âgés et expérimentés dans les choses d'en haut pour entendre les précieuses vérités de la Parole de Dieu. Ses progrès furent vraiment remarquables, et il croissait en même temps dans la grâce et la piété.

Pendant tout le temps de sa maladie, qui fut assez longue, Jules montra une patience et une douceur admirables, dignes de Celui auquel il appartenait, rendant ainsi témoignage à son Sauveur par sa conduite et ses paroles, le confessant de sa bouche à tous ceux qui venaient lui rendre visite. Il désira même que ses camarades d'école vinsent auprès de son lit pour qu'il pût leur parler de son Sauveur. Son cœur était débordant de bonheur.

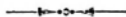
En voyant ce jeune croyant si vivant et si dévoué, ses parents eurent la pensée que peut-être le Seigneur le laisserait encore quelque temps ici-bas pour son service et son témoignage : « N'aimerais-tu pas te rétablir, pour servir le Seigneur ? dirent-ils à leur enfant. — Oh ! non, » répondit Jules, « je craindrais de le déshonorer ! »

Quelques jours plus tard l'heureux malade, qui était dans sa douzième année, délogea pour être avec son Sauveur.

Jeunes amis, il n'est jamais trop tôt de venir au Sauveur. Ne désirez-vous pas être aussi de bonne heure, des témoins vivants de Celui dont l'amour a été si grand que de donner sa vie pour nous ?

Il est vrai que la mort, faucheur impitoyable,  
 Déjà, dès le matin, a coupé cette fleur...  
 Le Seigneur, dont l'amour à nul autre semblable,  
 Pour le jardin du ciel, ce séjour ineffable,  
 A voulu la cueillir encore eu sa fraîcheur.

Elle avait embelli les lieux qui l'ont vu naître ;  
 Mais le divin Sauveur la voulut près de Lui.  
 Si Jules de bonne heure apprit à le connaître,  
 Ce n'était pas trop tôt de l'avoir pour son Maître,  
 Car de bonne heure aussi son dernier jour a lui.



## Entretiens sur le livre de Jonas.

### CHAPITRE I. (suite.)

Au lieu d'obéir à la vision céleste, Jonas consulte « la chair et le sang. » (Comparez Galates I, 16 ; Actes XXV, 19.) Il recule à la pensée d'aller proclamer dans Ninive les paroles de Dieu. Il craint que la



ville ne soit amenée à la repentance et que son jugement ne soit ainsi différé. Il connaissait assez le cœur de Dieu pour savoir qu'après avoir menacé la cité coupable, il révoquerait la sentence prononcée, si elle se repentait. « Et alors, pense-t-il, moi le prophète de l'Éternel, je serai déshonoré. » Triste fruit de cette sagesse humaine qui oppose toujours ses pensées, ses raisonnements, sa volonté, aux paroles et aux commandements du Seigneur.

Ne trouvons-nous pas dans cette histoire le vivant tableau de celle du peuple d'Israël tout entier? Vous savez que ce peuple avait été mis à part de tous les autres pour être le dépositaire des promesses et le témoin du seul vrai Dieu au milieu des nations idolâtres. « Je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités, » dit l'Éternel à son peuple. (Amos III, 2.)

Comme Jonas, Israël a été infidèle à cette mission, et comme lui il est tombé sous le jugement divin. Non seulement il a transgressé tous les commandements de la loi, violé l'alliance, persécuté les prophètes; mais il a mis à mort son Messie et rejeté l'Évangile; aussi « la colère est venue sur eux au dernier terme. » (1 Thessaloniens II, 11-16)

Si Jonas eût pu croire que le message dont Dieu l'avait chargé pour Ninive, était un message irrévocable de jugement, peut-être eût-il tenté de l'accomplir; mais il entrevoyait la miséricorde dont Dieu userait envers les Ninivites, s'ils se repentaient, et il résista. Comme les Juifs plus tard, il ne voulait pas que la parole du Seigneur fût annoncée aux gentils et que ceux-ci fussent sauvés.

Mais « les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir. » (Romains XI, 29.) Israël restauré dans sa terre et béni sous le sceptre glorieux de

son Messie, sera encore, auprès des autres peuples, l'instrument choisi du Seigneur, le porteur privilégié de ses paroles. Lorsque « la plénitude des nations, » c'est-à-dire le nombre complet de ceux qui doivent composer l'Assemblée, le corps de Christ, « sera entrée » (Romains XI, 25), Dieu prendra « le balai de destruction » (Ésaïe XIV, 23), et nettoiera entièrement la scène de ce monde des méchants qui la corrompent. Puis « il relèvera le tabernacle de David, qui est tombé » (Amos IX, 11) ; il rassemblera les brebis perdues de la maison d'Israël, et par le moyen de ce peuple, il appellera les nations à le servir et à jouir des bénédictions de son glorieux règne : « Venez, diront-ils, et montons à la montagne de l'Éternel, et à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. » (Michée IV, 2.) Qu'il est doux de trouver ainsi dans l'Ancien Testament, resplendissant à chaque page, le nom de Celui que nous avons appris à connaître, et qui, dans ce jour-là, sera glorifié dans les cieux et sur la terre !

Revenons à Jonas maintenant. Nous lisons qu'étant descendu à Joppé, « il trouva un navire allant à Tarsis » (verset 3). Joppé était le port de Jérusalem, situé sur la mer Méditerranée ; cette ville existe encore et porte aujourd'hui le nom de Jaffa. Vous savez que c'est la ville où Pierre se trouvait, lorsqu'il reçut la visite des envoyés de Corneille. (Actes X, 5-8.) Quant à Tarsis, on ne peut en préciser la situation avec exactitude. C'était probablement une ville lointaine, située sur les bords de la Méditerranée ou de l'océan Atlantique ; elle était célèbre par les relations commerciales qu'elle entretenait avec les Phéniciens, principalement avec Tyr. Nous lisons l'appel suivant adressé aux navires de Tarsis : « Hurlez, navires de Tarsis, car elle est dévastée, de

sorte qu'il n'y a pas de maisons, personne qui entre.» (Esaïe XXIII, 1, 2.)

Jonas monte donc à bord du navire. Tout semble favoriser ses desseins. Mais il cherchera en vain le bonheur loin de Dieu, dans « les vanités mensongères » (II, 9). N'est-il pas vrai que beaucoup d'enfants de parents pieux ont suivi le même chemin que Jonas ? Ils croient fuir un joug pénible, une vie fastidieuse et sans charmes, en abandonnant la voie que suivent leurs parents, mais ils courent au-devant de la détresse. Le chemin large, que leur ouvre leur volonté propre et dans lequel les pousse le grand meurtrier des âmes, peut leur paraître aisé d'abord ; mais y a-t-il une route facile et heureuse loin de Celui qui est la fontaine des eaux vives et la seule source du bonheur ? « Une discipline fâcheuse attend celui qui abandonne le droit sentier ; celui qui hait la correction mourra. » (Proverbes XV, 10.)

Remarquons aussi le contraste que nous présente la désobéissance de Jonas avec l'obéissance parfaite du Seigneur Jésus. Tandis que Jonas trouve trop pénible la mission dont il était chargé pour Ninive, et s'enfuit pour ne pas avoir à l'accomplir, Jésus, le saint Fils de Dieu, se lève au commandement du Père ; il quitte le ciel et ses gloires ; il descend dans ce monde maudit, et, revêtu de la forme d'un esclave, il se rend obéissant jusqu'à la mort de la croix, pour l'accomplissement de la volonté et des conseils de Dieu.

Bientôt le signal du départ est donné : Jonas descend au fond du navire et s'endort profondément. Comme le peuple rebelle auquel s'adresse Esaïe, il a dit : « Nous nous enfuirons sur des chevaux ;... nous monterons sur des chevaux rapides, » mais l'Éternel lui répond : « C'est pourquoi ceux qui vous poursuivent seront rapides. » (Esaïe XXX, 16.) Dieu

le contraindra à quitter le chemin de sa propre volonté, qui est celui de la perte. « Et l'Éternel envoya un grand vent sur la mer ; et il y eut une grande tempête. » (Verset 4.) L'orage éclate soudain sur la tête de Jonas. Peut-il parler maintenant, aux navigateurs en détresse, du Dieu vivant et vrai qu'il a lui seul le privilège de connaître ? Hélas ! non, « il dormait profondément. » Tandis qu'une simple planche le séparait de l'abîme qui s'entr'ouvrait sous ses pas, il était insensible au danger qu'il courait, et ne pensait pas à invoquer le secours de ce Dieu loin duquel il cherchait à s'enfuir.

Chers jeunes amis, qui n'avez pas encore reçu le message du salut, votre position est semblable à celle de Jonas en ce moment-là. Tandis que l'orage gronde et que les flots de la colère divine sont prêts à vous engloutir, vous dormez dans votre indifférence et dans vos péchés. Ne serait-il pas insensé de sommeiller « au sommet d'un mât, » alors qu'autour de vous rugit la tempête ? (Proverbes XXIII, 34.) C'était là ce que faisait Jonas au fond du navire. Déjà peut-être dans ses songes, il touchait aux rives lointaines de Tarsis ; d'agréables images flattaient son esprit, lorsque soudain une voix rude le réveille : « Que fais-tu là, dormeur ? » lui dit le pilote. Qu'on se figure son angoisse, lorsqu'il entend le mugissement des flots et la voix de Dieu dans l'orage qui menace de faire sombrer le navire. C'est sa sentence de mort qui retentit à ses oreilles, c'est à lui qu'en veut le Dieu souverain ; il le sait, il le sent, sa conscience le lui répète : « Lève-toi, crie à ton Dieu ! Peut-être Dieu pensera-t-il à nous et nous ne périrons pas ? » Quelle humiliation, n'est-ce pas, pour Jonas, un prophète de l'Éternel, de recevoir la censure d'un pilote païen ? S'il avait été fidèle, il serait allé, comme l'ambassadeur du vrai Dieu, porter le

message dont il avait été honoré, auprès du plus grand roi de cette époque ; mais il se trouve, au contraire, exposé maintenant au mépris de l'équipage et condamné à manger jusqu'au bout les figues anères que Dieu donna plus tard à son peuple rebelle. (Jérémie XXIV.)

Que fais-tu là, dormeur ? Telle est la question que nous devons adresser à tous ceux qui nous entourent, et qui sont indifférents à leurs intérêts éternels. Le Seigneur est à la porte ; le cri a retenti : « Voici l'Époux. » (Matthieu XXV, 6.) Malheur aux vierges folles qui, à sa venue, seront trouvées sans huile dans leurs lampes, n'ayant que l'apparence et la profession du christianisme, sans en posséder la réalité. Elles ne pourront entrer avec l'Époux dans la salle des noces. La porte sera fermée et il répondra à leur appel par ces paroles solennelles : « En vérité, je vous dis, je ne vous connais pas. » (Matthieu XXV, 12.)

Combien sont frappantes l'angoisse et la terreur qui remplissent les mariniers à l'heure du péril ! Quand tout sourit extérieurement au pécheur et que les choses vont leur train ordinaire, il est à l'aise et semble plein de résolution ; mais que l'orage vienne à gronder autour de lui, aussitôt son faux courage l'abandonne et la frayeur le saisit. Vous vous souvenez ce roi impie de Babylone, Belshatsar, qui défiait le Dieu du ciel, en profanant les vases du temple qui avaient été transportés à Babylone. A l'instant même où il aperçoit la main mystérieuse qui trace sa sentence sur la muraille, son esprit se trouble, ses genoux heurtent violemment l'un contre l'autre et la multitude de ses grands pâlit avec lui et ajoute à ses terreurs. Ah ! si déjà sur la terre, les pécheurs les plus audacieux tremblent ainsi devant le souverain Juge, que sera-ce au jour de la colère à venir ? (Daniel V.)

Les marins, dans leur détresse, criaient chacun à son dieu ; mais une idole « qui n'est d'aucun profit. » un « ouvrage de mains d'homme » (Esaïe XLIV, 10 ; Psaume CXV, 4), pourra-t-elle les délivrer ?

Que feront au jour de l'épreuve les appuis trompeurs que vous vous donnez ? Vos biens, vos parents, vos amis, le monde pourront-ils vous secourir quand viendra « la visitation » du Tout-Puissant ? (Esaïe X, 3.)

Les navigateurs jetèrent à la mer la charge du navire pour l'en alléger. L'homme affrontera parfois les plus grands périls pour amasser des richesses ; mais voit-il ses jours menacés, il les donne aussitôt pour sa vie. Ah ! que n'attache-t-il le même prix à cette âme immortelle dont le gain du monde entier ne compenserait point la perte !

Les marins pressentant qu'il y avait à bord de leur navire un coupable, à cause duquel la tempête s'était déchaînée, jetèrent le sort, comme les païens avaient coutume de le faire. Du reste l'usage du sort était assez général parmi les anciens ; Dieu l'avait autorisé sous l'économie légale et il en dirigeait lui-même l'emploi. C'est peut-être ainsi que fut découvert le crime d'Acan, qui s'était approprié une partie du butin de Jéricho, malgré la défense divine (1). Maintenant Dieu dirige toute la scène que nous raconte notre chapitre, et le sort tombe sur Jonas. Il fait l'expérience de la vérité de cette parole du psalmiste : « Où irai-je loin de ton Esprit ? et où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte aux cieux, tu y es ; si je me couche au shéol, t'y voilà. Si je prends les ailes de l'aube du jour, si je fais ma demeure au bout de la mer, là aussi ta main me con-

(1) Josué VII. Lire aussi le premier chapitre des Actes des apôtres relativement à l'usage du sort.

duira et la droite me saisira. » (Psaume CXXXIX, 7-9.)

Rappelez-vous, mes chers amis, qu'il n'est pas de voile si épais derrière lequel l'homme cherche à cacher ses transgressions, que la main du Seigneur ne puisse déchirer, et rien de si secret que sa lumière ne mette au jour. Aussi nous pouvons bien répéter ces paroles de David : « Bienheureux l'homme à qui l'Éternel ne compte pas l'iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude ! » (Psaume XXXII, 2.)

(A suivre).



### La confiance récompensée.

(Suite et fin)

Le soleil allait se coucher et déjà White se demandait s'il ne devait pas se mettre en route pour aller réclamer son enfant à l'Indien. Mais soudain ses yeux pénétrants aperçoivent entre les arbres les plumes d'aigle qui ornaient la tête de Sachem. Il se précipita dans la maison pour l'annoncer à sa fille.

Le lecteur peut se figurer avec quels sentiments fut reçue sa nouvelle. La joie était presque trop grande pour le cœur de la mère. La jeune femme s'élança dehors en poussant un cri de joie et un instant après le petit Alfred était dans les bras de sa mère, ivre de bonheur. Il était habillé en Indien, avec un bouquet de plumes sur la tête et des décorations de toutes couleurs aux bras et aux jambes.

« Mon frère blanc a gagné, dit le chef calmement, la paix et l'amitié existeront entre lui et ses frères rouges. »

En disant ces mots, il se détourna et disparut dans l'ombre des arbres. Quant au colon et aux

siens, ils vécurent calmement et en paix au milieu des tribus sauvages des Indiens.

C'est une histoire simple, mais saisissante, n'est-ce pas, mes chers jeunes amis ? Mais ne vous souvenez-vous pas d'une autre, bien plus saisissante encore et avant tout beaucoup plus importante ? Vous savez bien ce que j'entends. Dans notre histoire, la mère et le grand-père ont confié leur cher enfant à un sauvage, afin de s'assurer par ce moyen une vie tranquille dans une forêt dangereuse.

Mais Dieu a abandonné son bien-aimé Fils unique entre les mains d'hommes méchants, de véritables sauvages, sachant bien d'avance qu'ils le maltraiteraient et le tueraient. Pourquoi a-t-il fait cela ? Pour lui-même ? Non, mais bien pour vous, par amour pour vous, afin que vous puissiez avoir une vie tranquille et heureuse par la foi au sang de Christ et à sa mort expiatoire.

Mes chers amis, avez-vous déjà une fois rendu grâce au Dieu bon et fidèle, qui a livré son Fils entre les mains des pécheurs, pour vous sauver de la perdition éternelle ? Et l'avez-vous reçu, l'Agneau de Dieu, pour votre Sauveur ? C'est de votre réponse à cette question que dépend votre salut éternel. « Qui croit au Fils, a la vie éternelle, mais qui ne croit pas au Fils, ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » C'est une parole magnifique, mais en même temps extrêmement sérieuse. Que voulez-vous choisir ? « La vie éternelle » ou la « colère de Dieu ? » Décidez-vous encore aujourd'hui pour la première, de peur qu'une destruction subite ne vienne sur vous et que vous ne soyez perdu à toujours !





## Un message.

(Aux jeunes croyants)

### IV

Il est pénible de constater parmi nous la disparition presque complète de nos vénérés et fidèles devanciers dans le témoignage du Seigneur. Le cœur se serre à la pensée d'être privés de leur présence et de leur service, quoique pour eux déloger pour être avec Christ soit de beaucoup meilleur. (Philippiens I, 23). Cependant il est précieux de nous souvenir de leur exemple et de leur foi, car, comme il est écrit, « la mémoire du juste est en bénédiction. » (Proverbes X, 7.)

Deux de nos anciens frères, l'un au canton de Vaud, l'autre dans le Jura bernois, viennent d'être recueillis auprès du Seigneur dans un âge avancé. Au cours de leur longue carrière que d'expériences n'ont-ils pas faites des soins et de la grâce du Seigneur et que de choses ils auraient eu encore à nous dire pour nous instruire et nous encourager ? Je rendis visite à l'un d'eux quelques jours avant sa fin. Excessivement sourd, il avait beaucoup de peine à comprendre ses interlocuteurs ; je le laissai donc parler. Il avait assisté à la formation de l'assemblée dans la localité ; il l'avait vue grandir et prospérer sous les soins du Seigneur ; son cœur s'y intéressait sans cesse. Il voyait, dans les jeunes croyants surtout, comme des arbustes en pépinière auxquels on doit vouer des soins particuliers, en pensant que leur avenir, comme témoins du Seigneur, est intimement lié à leurs débuts. Ce qu'il me communiqua, en peu de mots, est, pour ainsi dire, un message pour vous tous, chers jeunes amis Sur son

lit de maladie, cet octogénaire pensait avant tout à *la fidélité au Seigneur*. — « Oh ! combien de ceux qui ont marché dans le sentier du témoignage ont failli avant d'arriver au but ! » disait-il, en les nommant ; et cette pensée l'attristait fort. Après cela, il fit mention de la fidélité de Daniel, de l'effet de son témoignage et de sa foi.

Considérons l'objet de *ce message* et puissent les réflexions qui vont suivre vous être profitables, chers lecteurs !



De combien d'avantages vous jouissez, dont Daniel et ses compagnons étaient privés ! Vous possédez des parents croyants et pouvez vous réunir avec ceux qui se rassemblent au nom du Seigneur pour l'adorer, le prier, et pour lire et méditer sa Parole. Ces jeunes Hébreux, captifs à Babylone, étaient privés de ces choses et de bien d'autres encore. Toutefois, dans leur isolement, loin des leurs et de leur pays, ils n'ont qu'un désir : celui d'être, coûte que coûte,

*fidèles à leur Dieu.*

Les circonstances dans lesquelles ils se trouvent sont des plus défavorables, semble-t-il ; mais elles auront pour effet de démontrer d'autant mieux ce que furent ces témoins, dont l'exemple est là aussi pour notre instruction et notre encouragement.

Les temps où nous sommes sont mauvais, ce sont « les temps fâcheux » annoncés dans l'Écriture (2 Timothée III, 1) ; le monde et les choses qu'il renferme, plus que jamais, font sentir leur influence néfaste sur la jeunesse, et les jeunes croyants sont particulièrement en danger de la subir, s'ils n'ont pas sérieusement à cœur d'honorer le Seigneur et de le servir en toutes choses.

Jeunes croyants, soyez sur vos gardes ! Qu'allez-vous faire en présence des offres séduisantes du présent siècle ? Vous laisserez-vous détourner du chemin de la fidélité à Celui auquel vous avez le bonheur d'appartenir ? Que ne lui devons-nous pas ? Il nous a tant aimés qu'il a donné sa vie sur la croix pour nous. Et s'il est mort pour tous, c'est afin que « ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité. » (2 Corinthiens V, 16.)

Imitez donc Daniel : la première chose qui nous est dite de lui, c'est qu'il « arrêta dans son cœur qu'il ne se souillerait point par les mets délicats du roi et par le vin qu'il buvait. » (Daniel I, 8.) Nous avons là une touchante image de l'état moral dans lequel il se trouvait. Il voulait être entièrement pour Dieu dans le pays de sa captivité. Puisse cette heureuse décision vous distinguer au début de votre carrière chrétienne !

Celui auquel nous appartenons est « le saint et le véritable. » (Apocalypse III, 7.) *La sainteté et la vérité* sont les caractères de ses témoins dans tous les temps, en particulier de ceux où nous vivons. Ne l'oublions pas, le Seigneur aura des témoins pour Lui, jusqu'au moment de son retour ; et quelle faveur il nous accorde d'être du nombre de ceux qu'il a choisis dans ce but ! Mais si nous manquons de cœur pour Lui qui nous a rachetés, il nous mettra de côté et en trouvera d'autres pour l'honorer et le servir.

Remarquons que Nebucadne'sar se proposait de faire élever ces jeunes gens en vue de lui-même ; mais le Dieu des cieux avait d'autres pensées à leur égard : il voulait en faire ses témoins dans le pays idolâtre où ils étaient en captivité. La fidélité lui est particulièrement agréable et il ne reste jamais

le débiteur des siens, comme nous aurons l'occasion de le voir.

Maintenant, il est bon de nous demander quel fut

*le secret de la fidélité*

de Daniel et de ses compagnons. D'abord nous voyons qu'ils gardaient avec soin, dans leur cœur, *la Parole* de leur Dieu, conformément à cette déclaration du psalmiste : « J'ai caché la parole dans mon cœur, afin que je ne pêche pas contre toi. » (Psaume CXIX, 11.) Car « comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? » « Ce sera, » est-il écrit, « en y prenant garde selon ta parole. » (Psaume CXIX, 9.)

A cet effet, il importe de ne pas négliger la lecture journalière de la Bible, le livre de Dieu. Lisez-la dès le matin, avant d'aller à vos travaux habituels; les choses que vous aurez apprises occuperont vos pensées dans la journée et auront pour effet de nourrir votre âme; ainsi vous serez rendus capables de discerner la volonté de Dieu pour l'accouplir.

Un second élément de nature à entretenir la fidélité envers le Seigneur, c'est la réalisation de la dépendance. Il nous importe, non seulement de connaître la volonté du Seigneur pour la faire, mais nous avons besoin de force pour nous y conformer, et la force nécessaire n'est pas en nous : elle se trouve dans le Seigneur et c'est dans sa dépendance, exprimée par *la prière*, que nous en sommes rendus participants.

Quel bel exemple Daniel nous donne encore à cette occasion ! La prière occupe une place particulière dans son livre : nous voyons entre autres qu'il priaît trois fois le jour, la face tournée contre Jérusalem.

Le Seigneur nous dit : « En vérité, en vérité, je vous dis que toutes les choses que vous demanderez

au Père en mon nom, il vous les donnera. » (Jean XVI, 23)

Demandons-lui avant tout de nous aider à marcher ici-bas d'une manière digne de lui, afin qu'il soit glorifié.

Ces deux choses, si importantes, *la parole de Dieu* et *la prière*, se trouvent assez souvent mentionnées ensemble dans l'Écriture, (Luc X, 38-42 ; XI, 1-13 ; Hébreux IV, 12, 13, 16 ; 1<sup>re</sup> Timothée IV, 5.) Ne les négligeons pas ! Nous serons ainsi maintenus dans la communion du Seigneur, à laquelle nous avons été appelés. (1 Corinthiens I, 9.) Rien ne manque à la joie d'un cœur qui réalise la communion avec le Père et avec le Seigneur Jésus-Christ. (1 Jean I, 1-4.) Lisez avec soin les deux passages suivants qui parlent de joie accomplie et réalisée dans le chemin de *l'obéissance* et de *la dépendance* : Jean XV, 10, 11, et XVI, 23, 24.

Demeurons dans notre vie de chaque jour dans la proximité du Seigneur ; alors nous ne serons pas tentés d'aller chercher dans le monde un supplément de bonheur ; notre joie sera accomplie et nous pourrions glorifier de tout cœur Celui auquel nous appartenons.

Nous avons dit que le Seigneur ne reste pas le débiteur des siens. Il se plaît, au contraire, à les bénir encore et à faire ressortir la place particulière qu'ils ont dans son cœur.

Nous remarquons enfin quelles furent

#### *les conséquences de la fidélité*

de Daniel. Elles sont diverses et remarquables. Il reçoit des révélations merveilleuses du Dieu des cieux, la communication de ses secrets. « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent. » (Psaume XXV, 14.) Et de quel nom d'intimité Daniel est

appelé par Celui qu'il servait : « homme aimé de Dieu. » Puis l'effet de son témoignage fut des plus éclatants : Dieu se fit connaître, par son moyen, au près et au loin, et en particulier à Nébucadnetsar lui-même (1).

Voyons encore ce que les rachetés, dans le temps actuel, ont à apprendre. En Jean XV, où nous trouvons les entretiens intimes du Seigneur avec ses disciples, nous lisons : « En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit ; et vous serez mes disciples. Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. » (Jean XV, 8-10.) Le Père est glorifié par la marche fidèle de ses enfants ; ceux-ci jouissent, pour eux-mêmes, d'une faveur particulière de la part du Seigneur, et il en résulte aussi de la bénédiction pour les autres, de proche en proche. Un père aime tous ses enfants, parce qu'ils sont siens, mais un enfant obéissant et qui cherche à faire plaisir à son père, est l'objet d'une faveur spéciale de sa part : le père, dans l'intimité, se plaît à lui faire part des choses qui font l'objet de ses préoccupations, et l'enfant est heureux et en pleine liberté en la présence de son père. Au souper de la Pâque, Jean se trouvait le plus près du Seigneur ; sa tête était penchée sur le sein de son Maître ; il réalisait la communion avec Lui (Jean XIII, 23), et recevait ainsi ses communications directement. Simon Pierre, à distance, doit faire signe à Jean de demander à Jésus lequel était celui qui allait le livrer. Dans son évangile, Jean, lorsqu'il doit se nommer, se sert de l'expression :

(1) Voir l'étude biblique dans la « Bonne Nouvelle » de 1905 et 1906.

« le disciple que Jésus aimait, » ayant conscience de l'amour du Seigneur pour lui-même ; son cœur en jouit profondément.

Paul nous donne, jusqu'à la fin de sa vie, un bel exemple de fidélité au Seigneur. Il peut nous dire : « Soyez mes imitateurs, ... et portez vos regards sur ceux qui marchent ainsi suivant le modèle que vous avez en nous. » (Philippiens III, 17.) Ayez donc à cœur d'imiter ces précieux exemples sur lesquels les frères qui viennent de nous quitter eurent les yeux fixés pendant leur course ici-bas. Puissions-nous, à notre tour, manifester dans notre vie de chaque jour, par nos paroles et nos actions, les caractères de Celui qui nous a rachetés à un si grand prix ! Qu'il nous donne d'être dans sa main un moyen de bénédiction pour ceux qui nous entourent, au lieu d'être une entrave à son œuvre et à son témoignage !

Daniel a été fidèle jusqu'à la fin de sa carrière ; il jouit maintenant du repos en attendant d'être dans son lot, à la fin des jours. (Daniel XII, 13.) Alors il recevra en plein la récompense de sa fidélité. Appliquons-nous donc avec ardeur à être agréables au Seigneur, sachant qu'il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal. (2 Corinthiens V, 9, 10).

---

### Louez l'Éternel

(Psaume CXLVIII)

Louez du haut des cieux sa puissance éternelle,  
 Louez-le des lieux élevés !  
 Célébrez du grand Dieu la splendeur immortelle,  
 Vous, anges saints qui le servez !  
 Lune et soleil, montrez sa gloire  
 Au sein du profond firmament ;  
 Astres, rappelez la mémoire  
 Du Créateur, du Tout-Puissant !

Que les mers tumultueuses,  
 Que tous les monstres des eaux,  
 Que les vagues écumeuses  
 Et que l'abîme des flots  
 Disent au loin sa puissance,  
 Sa majesté, sa grandeur,  
 Et que sa magnificence  
 Se révèle avec splendeur.

Foudre au vol rapide,  
 Long sillon de feu,  
 Tempête que guide  
 Le souffle de Dieu ;  
 Grêle, pluie et neige,  
 Nuages, vapeur,  
 Effrayant cortège,  
 Louez le Seigneur !

Vous, montagnes sauvages,  
 Campagnes et coteaux,  
 Vallons, forêts, bocages,  
 Harmonieux oiseaux ;  
 Terres qu'il a formées,  
 Infini solennel,  
 Vous, toutes ses armées,  
 Oui, louez l'Éternel !

Mais toi, peuple choisi, tu rediras sans cesse  
 Son amour rédempteur ;  
 Car toi seul tu connais, dans ta grande faiblesse,  
 Son beau nom de Sauveur.

De la terre et du ciel la louange est la même,  
 Accord universel où mille et mille voix  
 Exalteront Celui qui vient, parce qu'il aime  
 Se donner et mourir sur une infâme croix.





### Un ancien missionn ire.

Colomba, un noble Irlandais, de descendance royale, possédait de grandes propriétés ; mais il renonça à tous ses biens pour devenir missionnaire. Doué d'une âme sincère et droite, il était animé d'un ardent désir de servir le Seigneur ; il avait

compris l'importance et la profondeur de cette parole si simple à la fois et si solennelle : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé » (Actes XVI, 16) ; il annonçait à tous ceux qui l'écoutaient le salut gratuit par la foi en l'œuvre de Christ sur la croix. Il vaut donc la peine de retracer ici quelques traits de la vie de ce vieux serviteur de Dieu.

Colomba naquit vers 521. Dès son enfance, il montra des talents remarquables qui étonnèrent ses maîtres, tout savants qu'ils fussent. Un jour que le jeune homme travaillait en plein air avec son vieux précepteur Gemnan, ils virent accourir une jeune fille qui implora leur protection contre un barbare qui la poursuivait. Mais au même instant le bandit survint et, avant que les deux hommes n'eussent pu faire un mouvement, il transperça sa malheureuse victime d'un coup de lance. Horrifié, Gemnan leva ses yeux au ciel et s'écria :

« Combien de temps encore des actes pareils demeureront-ils impunis ?

— Peut-être, » répondit Colomba, « l'âme du meurtrier lui sera-t-elle redemandée aussi promptement qu'il a privé de la vie cette enfant ? »

Et en effet, le meurtrier, épuisé par la rapidité de sa course furibonde, chancela au moment où il allait s'éloigner et tomba mort sur la place.

Ses études terminées, Colomba visita la France et l'Italie. Puis, rentré en Irlande, à l'âge de quarante-deux ans, il résolut de fonder une école, dans une île voisine de la côte d'Ecosse, dans le but de donner aux anciens prêtres païens de la contrée une solide éducation chrétienne. Il se disait avec raison que ces hommes pourraient profiter de leur influence sur les populations pour les amener à prêter l'oreille à la prédication de l'Évangile. Monté dans une frêle barque, dont la carcasse d'osier était re-

couverte de peaux, Colomba, accompagné de douze de ses amis, gagna l'île d'Iona.

Il y rencontra un accueil très hostile de la part du chef de l'île. On essaya même de le tuer et le meurtrier aurait réussi dans son entreprise sans la protection du Seigneur et le dévouement d'un jeune homme, nommé Finduchon. Celui-ci, voyant Colomba menacé, se jeta au-devant de lui et reçut le coup qui était destiné à son maître ; par bonheur l'épais vêlement de cuir qu'il portait le sauva de la mort. Une autre fois les ennemis du pieux missionnaire incendièrent le village où il passait la nuit.

Cependant la doctrine si paisible que prêchaient Colomba et ses amis, leur bonté, leur douceur finirent par triompher. Le roi leur céda l'île entière ; ils y établirent des écoles et des bibliothèques où se formèrent de nombreux élèves. Ceux-ci à leur tour émigrèrent au dehors et fondèrent, au près et au loin, plus de trois cents églises. Ainsi les Norvégiens, lorsque, en 900, ils crurent découvrir l'Islande, constatèrent que les chrétiens d'Iona l'avaient visitée longtemps avant eux. Les écrivains contemporains comparent la colonie d'Iona à une ruche d'abeilles ou à un débordement d'eaux vivifiantes.

Comme on ne possédait pas alors de livres imprimés, il fallait écrire à la main tous les ouvrages qu'on distribuait, et comme ils étaient rédigés en latin, la langue savante de l'époque, on devait passer bien du temps à l'étudier. Colomba lui-même transcrivit trois cents volumes de sa propre main ; jusqu'au dernier jour de sa vie, il employa tous ses moments de libres à copier des portions de la Parole de Dieu. Par ses exhortations et son exemple, il recommandait l'enseignement de Paul à Timothée : « Attache-toi à la lecture » (1 Timothée IV, 13). Il

voulait aussi que les travaux de ses élèves fussent absolument corrects, parce que c'étaient des extraits de la Bible ; il les revoyait toujours lui-même. « Dans la copie du livre des Psaumes, » disait-il un jour à un jeune homme, « il n'y a pas une lettre de trop, ni une qui manque, à part la voyelle *i* qui fait défaut dans un mot. »

Colomba et ses disciples cultivaient le sol, afin de pourvoir à leur subsistance. Ils se nourrissaient simplement, mais se gardaient de tomber dans les excès des *ascètes* qui croyaient se rendre agréables à Dieu en s'imposant toutes sortes de privations. Tous les biographes de Colomba s'accordent pour dire qu'il jouissait d'une santé excellente. « Par la grâce et la dignité de son maintien, » écrit l'un d'eux, « par le soin avec lequel il se vêtait et par son teint frais et rose, on aurait cru qu'il avait été élevé et qu'il vivait au sein du luxe et de l'abondance. » Ce témoignage ne fait-il pas penser à Daniel et à ses compagnons qui, après avoir été nourris pendant dix jours de légumes et d'eau, avaient meilleure apparence et étaient plus gras que tous les jeunes gens qui mangeaient les mets délicats du roi ? (Daniel I, 15.)

(A suivre.)

---

## Entretiens sur le livre de Jonas.

### CHAPITRE I (fin).

Jonas doit maintenant répondre aux questions humiliantes qui lui sont posées. Il est contraint d'expliquer le mystère et de déclarer à la face de tous ces païens qu'il est un serviteur de l'Éternel, mais un serviteur en fuite, rebelle, montré du doigt, pour ainsi dire, par son Maître, comme l'auteur de

tout le mal survenu à ces matelots. Si le joug du Seigneur est aisé pour celui qui le prend avec une joyeuse soumission, de combien d'épines est semé le chemin de la rébellion ! « Celui qui marche dans l'intégrité marche en sûreté, mais celui qui pervertit ses voies sera connu. » (Proverbes X, 9.) « Quelle est ton occupation et d'où viens-tu ? » demandent-ils à Jonas. Je voudrais vous poser les mêmes questions, mes chers amis. Quelle est votre occupation dans ce monde, à quelle fin employez-vous les forces, l'intelligence, les facultés, les ressources, le temps que Dieu vous accorde ? Quel est le maître que vous servez ? Est-ce « le Dieu vivant et vrai » (1 Thessaloniens I, 9, 10), ou est-ce ce despote cruel, ce tyran impitoyable, sous l'esclavage duquel était tombé le fils prodigue et qui, l'ayant envoyé paître des pourceaux, ne lui donnait pas même des gousses à manger ? (Luc XV.)

« D'où viens-tu ? As-tu été délivré du royaume des ténèbres, as-tu quitté la cité de destruction pour l'acheminer vers la cité du Dieu vivant ? »

« Quel est ton pays ? » Est-ce l'Égypte ou Canaan ? « Es-tu un habitant de la terre, » ayant ta « portion dans cette vie » (Psaume XVII, 14), appartenant à cette sombre région de l'ombre de la mort, ou bien un bourgeois des cieux, attendant le Seigneur Jésus pour la délivrance complète qu'il apportera aux siens à sa venue ? (Philippiens III, 20, 21.)

« De quel peuple es-tu ? » Appartiens-tu au « peuple de Dieu, » ce « peuple acquis » qui a été « appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière » (1 Pierre II, 9, 10), ou fais-tu encore partie de cette famille des enfants de désobéissance, qui sont conduits par « le chef de l'autorité de l'air » et qui vivent dans « les convoitises » et « l'envie ? » (Tite III, 3.)

Puissent toutes ces questions sonder la conscience

de tous ceux qui liront ces lignes et les amener à la repentance et au jugement d'eux-mêmes, comme ce fut le cas de Jonas. Achévant son humiliante histoire, il justifie Dieu et se condamne lui-même. Il déclare à ses compagnons de voyage « qu'il s'enfuyait de devant la face de l'Éternel. » (Verset 10.)

Jonas confesse sa faute avec franchise et se déclare, devant ces païens, membre d'un peuple qui rejetait leurs idoles et servait « l'Éternel, le Dieu des cieux, qui a fait la mer et la terre. » Combien sont admirables la sagesse et la puissance de Dieu ! Jonas avait obstinément fermé ses lèvres pour ne pas proclamer le message que Dieu lui avait confié pour les habitants de Ninive, et il doit maintenant les ouvrir pour confesser son infidélité à des gentils et rendre témoignage au seul vrai Dieu. Telle sera l'histoire du peuple juif. Un voile d'incrédulité est sur leurs yeux maintenant, mais quand leur cœur « se tournera vers le Seigneur, le voile sera ôté. » (2 Corinthiens III, 16.) Et alors reprenant, au milieu des nations, comme Jonas va le faire bientôt à Ninive, la place et le ministère qui lui appartiennent, ce peuple ne se lassera plus de bénir Celui que, jusqu'à maintenant, il ne s'est pas lassé de maudire ; l'heure vient où il célébrera son Roi et son Dieu (Esaïe IX, 6 ; Osée III, 5), et proclamera jusqu'aux extrémités de la terre la miséricorde de son Messie - rédempteur. (Zacharie XIII, 10.)

Voyez aussi le fruit produit par le témoignage rendu par Jonas au Dieu vivant et par sa confession. Les marins reculent devant la terrible sentence prononcée par le prophète sur lui-même, et invoquent l'Éternel, qu'ils ne connaissaient point auparavant (verset 14). Tel est le fruit de l'affliction bénie d'en haut. D'une part, Jonas, humble et soumis, accepte pleinement le châtement que Dieu lui inflige, et de

l'autre, les nauonniers, au lieu de s'adresser à leurs idoles, implorèrent maintenant le Dieu vivant. Ils le connaissent désormais, ils savent maintenant que l'Éternel est le Dieu, non seulement du petit pays de la Judée, mais le grand Dieu du ciel et de la terre. « Et ils prièrent Jonas et le jetèrent à la mer, et la fureur de la mer s'arrêta. Et les hommes craignirent beaucoup l'Éternel, et offrirent un sacrifice à l'Éternel et firent des vœux » (versets 15-16).

Telle sera la fin de cette « grande tribulation » dont l'heure approche, la grande journée de Jacob (1), dans laquelle Dieu entrera en compte avec son peuple infidèle et rebelle, aussi bien qu'avec « la terre habitée tout entière » (2). Mais vous vous souvenez, mes chers jeunes amis, de la promesse que fait le Seigneur aux saints de l'assemblée de Philadelphie : « Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve. » (Apocalypse III, 10.) Comment serons-nous gardés de cette heure de tribulation qui « éprouvera la terre habitée tout entière ? » Ce sera par notre enlèvement hors de la scène de ce monde, à la venue du Seigneur qui précédera cette heure. (1 Thessaloniens I, 10.)

Comme Jonas endormi sur le vaisseau païen, le peuple juif est maintenant dispersé parmi les nations, « sans roi, et sans prince, et sans sacrifice. » (Osée III, 4.) C'est là que la tempête du jugement le trouvera pour le ramener dans sa terre, et « ils se tourneront avec crainte vers l'Éternel et vers sa bonté, à la fin des jours » (Osée III, 5) ; les nations de la terre apprendront aussi à connaître et à craindre Dieu : « Lorsque tes jugements sont sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice. » (Ésaïe XXVI, 9.)

(1) Jérémie XXX, 7.

(2) Apocalypse III, 10.

Pour terminer cette première partie de notre étude, nous pouvons encore considérer Jonas et son histoire comme nous présentant en type la mort et la résurrection du Seigneur Jésus. Comme la tempête éclata sur Jonas à cause de sa désobéissance, ainsi la colère de Dieu a frappé Jésus à cause de nos péchés. Le contraste est grand, sans doute, entre le prophète rebelle et l'homme parfait qui a glorifié Dieu par son obéissance. Néanmoins, derrière le type imparfait, nous découvrons le glorieux anti-type. De même que Jonas se livra volontairement à la mort pour sauver l'équipage, ainsi notre précieux Sauveur a offert son âme en oblation pour les péchés de plusieurs. (Esaïe LIII, 5, 8, 9.) Nos iniquités avaient amassé sur nos têtes un terrible orage, qui nous eût engloutis à toujours. Où trouver une victime qui pût prendre la place des coupables et subir le jugement qui leur était dû ? Jésus, le vrai fils d'Amitthai, c'est-à-dire, selon la signification du mot hébreu, le vrai « Fils du Dieu de vérité », s'est volontairement plongé dans les flots de la colère de Dieu, et toutes les vagues du courroux céleste ont roulé sur lui. Aussitôt la tourmente a cessé, et tous ceux qui ont trouvé leur refuge auprès de lui, tous les passagers qu'il a à son bord, si nous pouvons nous exprimer ainsi, rachetés par lui de la mort éternelle, traversent en paix, sous sa sauvegarde et sa direction, la mer orageuse, et ils atteindront le port du salut. Désormais pour eux la tempête du jugement s'est apaisée pour toujours, et si Dieu permet encore que le vent de l'épreuve souffle sur eux, ils peuvent s'écrier : « Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée?... Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui



nous a aimés » (Romains VIII, 35, 37) ; et, du lieu de refuge où le Seigneur les a reçus, ils invitent tous les pécheurs à venir s'abriter auprès de lui.

Le jour vient où, comme les nautonniers sauvés de la tempête, les nations en corps, témoins de la gloire du Seigneur, briseront leurs idoles et se prosterneront devant lui. Célébrant ses hauts faits envers Israël et envers le monde, exaltant sa justice, sa clémence et sa fidélité, elles n'aimeront et ne serviront que lui seul. (Romains XV, 10, 11 ; Psalms LXXII, XCVI, XCVII ; Esaïe II, 1-5 ; Michée IV, 1, 2.)

Nous voyons ainsi, mes chers jeunes lecteurs, briller dans ce récit la gloire du Dieu Sauveur et le fruit de ses souffrances. Le thème béni que l'Esprit Saint place sans cesse devant nos yeux est le même dans toute l'Écriture. Tantôt sous des emblèmes ou des figures, tantôt en histoire et en doctrine, c'est la personne glorieuse de Christ, ses souffrances, sa mort expiatoire, sa résurrection triomphante, son règne à venir, qui forme le grand sujet dont Dieu a voulu nous occuper. Puisse cette Personne devenir toujours plus précieuse à nos âmes !

## CHAPITRE II

### *La prière de Jonas.*

Dans quel abîme de détresse la désobéissance de Jonas l'avait conduit ! Il avait trouvé trop pénible la tâche que Dieu lui avait confiée, et maintenant le voilà précipité dans la mer. « Et l'Éternel prépara un grand poisson pour englober Jonas. » (II, 1.) Une des choses que devait craindre Jonas était, semble-t-il, précisément de se voir déchiré par un de ces monstres marins qui abondent dans les eaux profondes. Mais combien sont merveilleuses les voies

de Dieu ! C'est de l'un d'eux qu'il se servira pour conserver les jours du prophète et le rendre plus tard à son peuple, à sa famille, à son ministère. C'est ainsi que souvent ses châtimens deviennent dans ses mains miséricordieuses de vraies bénédictions pour les siens qu'il afflige, et le moyen de les préserver de plus grands malheurs.

Vous entendrez, sans doute, contester la véracité du récit que nous donne ce chapitre. L'homme incrédule est toujours désireux de trouver la Bible en défaut, par la raison que son cœur méchant n'aime pas ses enseignemens. Le saint Livre le met mal à l'aise, parce qu'il s'adresse à sa conscience et lui révèle le jugement que Dieu porte sur son état, jugement auquel il ne peut échapper que par la repentance et la foi au Seigneur Jésus.

Rappelons-nous d'abord que Celui qui était la vérité même a mis son sceau sur le récit inspiré du livre de Jonas : « Car comme Jonas fut dans le ventre du cétaqué trois jours et trois nuits, » dit Jésus, « ainsi le fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » (Matthieu XII, 40.) Ces paroles du Seigneur ne doivent-elles pas suffire pour nous faire accepter avec une parfaite confiance le récit de notre chapitre ? De plus, souvenons-nous que « toute Ecriture est inspirée de Dieu, » et que « Dieu n'est pas un homme pour mentir. » (Nombres XXIII, 19.)

On objecte que le cétaqué ou la baleine, comme certaines versions traduisent ce mot, n'a pas le gosier assez large pour avaler un homme tout entier et qu'il n'existe pas d'animal de ce genre dans la mer Méditerranée ; qu'il est d'ailleurs impossible qu'un homme tombe dans la gueule d'un poisson semblable sans être blessé et suffoqué en peu d'instans.

Nous pourrions répondre à ces arguments que le

cétacé dont Dieu s'est servi pour recevoir Jonas pouvait fort bien ne pas être une baleine, que le cachalot, par exemple, se rencontre dans toutes les mers, et qu'on cite des exemples d'hommes ou d'animaux marins retrouvés intacts dans les entrailles du cachalot, et même dans celles du requin. Mais toutes ces explications sont superflues pour la foi. Que l'homme ne s'imagine pas que, parce qu'il ne peut faire de miracles, Dieu ne peut en opérer non plus. Ne pouvait-il pas créer, à l'instant, un poisson ayant un gosier assez large pour engloutir Jonas, et par un autre acte de sa puissance, conserver le prophète vivant dans ses entrailles ?

Rappelez-vous, mes chers jeunes lecteurs, que nous avons affaire au Dieu vivant, et qu'aucun raisonnement ne vienne ébranler votre confiance en la vérité absolue de sa Parole !

Voilà donc Jonas dans le ventre du poisson. Quel cachot que celui-là, n'est-ce pas ? Quelle angoisse pour lui d'être enfermé dans ce tombeau mouvant et quel douloureux souvenir que celui des jours bénis passés au service de son Dieu ! Et s'il pense à l'avenir, quel effroi saisit son cœur ! De quel côté que ses regards se tournent, il n'aperçoit que la détresse et le désespoir.

(A suivre.)

---

### Les pommes tardives.

La bonne saison n'était plus qu'à l'état de souvenir et la rentrée des classes avait eu lieu. Le paysan avait cédé, depuis longtemps déjà, le produit de ses champs et de ses vergers ; et les gens peu aisés, n'ayant pas d'arbres fruitiers, s'étaient, pour la plupart, procuré une petite provision de fruits en

automne, afin d'en avoir pour l'hiver : mes parents étaient du nombre. Ils achetèrent donc de belles pommes, de l'espèce appelée vulgairement « tardives », que l'on disposa soigneusement sur les rayons de la cave ; c'était joli et très appétissant. Il me semble revoir cela dans mon esprit, comme si c'était d'hier : une chose pénible en a maintenant le souvenir jusqu'à présent.

Comme on désirait que la modeste provision durât autant que possible, il fallait nécessairement user de ces fruits avec économie, aussi nous, enfants, n'en avions-nous pas à discrétion. Hélas ! je ne me contentai pas de la sorte. Un jour l'envie me prit d'aller faire une visite clandestine à la cave ; je m'y glissai donc à la hâte, après le dîner et m'emparai avidement de quelques beaux spécimens à ma portée. Je ressorts comme j'étais entré sans avoir été vu par mes parents, et je reprends tranquillement le chemin de l'école avec le fruit de mon larcin dans ma poche ; ce triste manège me réussissant, il dura malheureusement un certain temps.

J'oubliais alors que si aucun œil humain ne m'avait découvert, quelqu'un cependant m'avait vu : il savait tout ce qui s'était passé. Qui pourrait se soustraire à la présence du Dieu auquel rien n'échappe ? Il allait me punir lui-même, et combien peu je m'en doutais. Dans sa miséricorde il eut compassion de moi, car dans la suite il me fit jouir du pardon de tous mes péchés par la foi en son Fils bien-aimé ; et grâces lui en soient rendues ! Cependant à l'heure qu'il est encore, je subis, dans les voies de son juste et sage gouvernement, les conséquences de ma gourmandise : le goût des pommes tardives que j'aimais tant m'est devenu particulièrement désagréable. Au surplus, il me suffit d'en voir pour me remémorer la circonstance attristante que je

viens de rappeler. A ce sujet, j'aimerais faire quelques réflexions, qui, je l'espère, ne seront pas sans utilité pour mes lecteurs.

. . .

Ne l'oubliez pas, chers jeunes amis, Dieu vous voit sans cesse, où que vous soyez et quoi que vous fassiez. (Psaume CXXXIX, 1-12.)

Hélas ! comme moi, n'avez-vous pas maintes fois cédé à vos coupables convoitises ? Personne ne le sait peut-être ; mais assurément Dieu connaît tout. Une fois en sa présence, la conscience, jadis endormie, commence à se réveiller et prend quelquefois une voix accusatrice impitoyable. Alors la gravité du péché se fait particulièrement sentir ; et toutes ces actions mauvaises, laissées dans l'oubli, se présentant à la mémoire, les unes à la suite des autres, viennent témoigner d'une façon terrible contre celui qui les a commises. Que faire en pareille circonstance ?

Si tel est votre cas, reconnaissez franchement votre état devant Dieu, confessez-lui, sans réserve, vos nombreux péchés ; dites-lui, comme autrefois le psalmiste : « Je l'ai fait connaître mon péché, et je n'ai pas couvert mon iniquité ; j'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Eternel » (Psaume XXXII, 5) ; et croyez au Seigneur Jésus, le Sauveur que Dieu, dans son amour, nous a donné. (Jean III, 16.)

Alors, comme David repentant, vous pourrez dire, d'un cœur heureux et reconnaissant, à Celui que vous avez offensé : « Et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché... Tu es mon asile ; tu me gardes de détresse, tu m'entoures des chants de triomphe de la délivrance. » (Psaume XXXII, 5, 7.)

Après avoir été longtemps sous l'effet de ma culpabilité, je fus amené, comme je l'ai dit, à être l'ob-

jet de la grâce de Dieu : par la foi en Celui qui a daigné donner sa vie en rançon sur la croix, je trouvai la paix avec Dieu. Mes nombreux péchés, y compris ma gourmandise, furent donc entièrement effacés par le précieux sang du Seigneur Jésus, et cette bénédiction inappréciable devint ma part au temps de ma jeunesse ; dès lors bien des années se sont écoulées, car celui qui trace ces lignes a les cheveux grisonnants.

Aujourd'hui, par la bonté du Seigneur, comme au jour où je reçus l'assurance du pardon, je possède la douce certitude que Dieu ne se souvient absolument plus de mes péchés pour me condamner éternellement, comme je le méritais : son Fils bien-aimé n'a-t-il pas accompli tout ce qui était nécessaire pour nous réconcilier avec Lui ? Toutefois je conserve encore ce pénible souvenir, subissant aussi, selon les voies du gouvernement de Dieu, les conséquences de mon manquement.

Que le péché est donc une chose particulièrement solennelle ! La croix de Christ n'en rend-elle pas constamment témoignage ? et les conséquences qui en résultent ici-bas pour chacun, nous le rappellent aussi d'une autre façon.

Si vous êtes encore dans vos péchés, prenez donc garde ! Sachez que Dieu ne saurait passer sur le mal, quel qu'il soit, sans le punir. Pour être délivré de votre culpabilité, il vous faut nécessairement un Sauveur ; et Dieu qui nous l'a donné en la personne de son Fils, le place encore devant vous maintenant : si vous avez été amenés à voir le danger qui vous menace, recevez-le par la foi, sans tarder, afin d'être réconciliés avec lui.

Et toi, qui as été jusqu'à ce jour indifférent à ton état et qui as négligé le grand salut que Dieu offre gratuitement, comment échapperas-tu à son juge-

ment ? Souviens-toi que c'est aujourd'hui le temps favorable pour jouir du pardon et de la délivrance.

De plus, ne perdons pas de vue la solennelle vérité exprimée dans ce passage de l'Écriture : « Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera. » (Galates VI, 8.) Ne vous préparez pas d'amers regrets, en suivant les voies de votre propre cœur. Souvenez-vous de mes pommes tardives. Puissent-elles vous donner aussi une salutaire et utile leçon !



### Un ami des enfants

( *Appendice* )

Sous ce titre, nous vous avons entretenus, il n'y a pas longtemps (1), d'un cher serviteur du Seigneur, maintenant auprès de Lui, lequel a été, par la grâce de Dieu, en bénédiction à bien des jeunes gens dont il était l'ami sincère et dévoué. Les deux lettres qui suivent viennent encore confirmer la chose ; nous les publions à la suite de la petite notice consacrée à sa mémoire, dans la pensée qu'elles vous seront profitables, en particulier à ceux d'entre vous qui pourraient malheureusement se trouver dans le cas de leur auteur. Nous ajouterons que ces deux touchantes missives, écrites en toute simplicité, proviennent d'un jeune homme qui avait été au service d'un croyant dans l'endroit où notre ami avait son pied à terre. La première fut adressée à celui-ci, longtemps après son départ d'ici-bas, et tomba entre les mains de l'ancien patron du jeune homme. La seconde a été écrite à l'ancien patron qui répondit à la première lettre à la place du regretté défunt.

(1) Voir *Bonne Nouvelle*, février, mars et avril 1907.

V..., le 13 janvier 1907.

Cher Monsieur V.,

De qui viennent ces lignes ? allez-vous dire en les recevant. Leur auteur ne vous est cependant pas tout à fait inconnu. Il y a déjà une dizaine d'années que nous nous sommes rencontrés, et que, par votre moyen, j'ai appris à connaître Celui qui nous connaît tous et qui sonde les cœurs et les reins. Je l'ai si honteusement abandonné, en péchant contre Lui, que l'assemblée a dû se séparer de moi et me considérer comme un homme du dehors.

Plus que jamais, je pense à ces paroles de l'apôtre : « Ne soyez pas séduits ; on ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera » (Galates VI, 7.) Bien que je cherche à me soustraire à toutes les exhortations que le Seigneur m'adressait de diverses manières, me laissant entraîner avec le monde, m'efforçant de bannir de mes pensées tout ce qui est de Dieu, cherchant à faire taire ma conscience en m'étourdissant dans les plaisirs mondains, néanmoins, à travers tout, le Seigneur sut toujours me trouver, lors même que je ne prenais pas garde ni à ses avertissements, ni à la main secourable qu'il me tendait. Il en résulta que je m'enfonçai toujours davantage dans le borbier du péché et de l'injustice : je tombai si bas que je n'osais plus élever mes yeux vers le Seigneur ; j'étais comme une brebis égarée ; j'étais chassé comme la feuille sous le souffle du vent, ne trouvant de repos nulle part.

Je moissonnais ce que j'avais semé : la corruption. J'aurais infailliblement péri, si le Seigneur, dans sa grâce et sa miséricorde, ne m'eût récemment ouvert les yeux pour me faire voir l'abîme dans lequel je gisais. Quelle différence maintenant ! Je me sens



comme attiré vers Lui par sa toute-puissance ; sa Parole est pour moi une vraie nourriture ; et jamais auparavant je ne l'ai goûtée à ce point.

Ah ! combien j'ai été humilié, et je le suis encore, d'avoir attiré toute cette honte et cet opprobre sur l'assemblée par ma conduite scandaleuse. Je vous ai aussi particulièrement offensé, cher Monsieur V., vous qui avez été si bon envers moi, comme un père avec son propre enfant ; oui, envers vous je suis gravement coupable, comme aussi envers tous les frères de l'assemblée de G. Aussi j'implore votre pardon et cela devant notre Seigneur Jésus-Christ, duquel la grâce est infiniment surabondante.

Cher Monsieur V., j'ai à peine le courage de vous écrire et cependant, puisque, par la grâce de notre Seigneur Jésus, je suis arrivé à la repentance, je ne puis tarder de vous communiquer la chose, sachant que je vous ai profondément affligé autrefois ; je voudrais, par conséquent, dans le sentiment de l'approbation de notre Seigneur, réjouir votre cœur, car c'est sous son regard que je vous écris. Il sait que je l'aime et que c'est dans la sincérité que je vous communique ces choses. Priez pour moi, afin que le Seigneur me garde en sa présence et que dorénavant je marche par l'Esprit ; et que, par ma conduite, le Seigneur soit glorifié. Oui, que cette grâce me soit accordée ! Je suis persuadé que votre intercession pour moi n'a pas cessé et qu'elle a été efficace.

Dans cette confiance dans le Seigneur, je termine ma lettre et vous salue.

Pensez à moi !

X.

V..., le 11 mars 1907.

Bien-aimé dans le Seigneur,

Il m'est enfin accordé de répondre à votre lettre

du 26 janvier. Tout d'abord, je dois vous dire que la nouvelle du délogement de notre cher frère M. V. a profondément touché mon cœur et m'a conduit à bien des réflexions. Ma dernière lettre adressée à ce cher frère n'a pu être lue par lui, et il n'a pu se réjouir de son contenu. Puisque le Seigneur en a décidé ainsi, nous devons nous soumettre à sa volonté. Bien qu'il nous conduise souvent par des voies que nous ne comprenons pas, cependant, nous savons que tout est pour notre plus grand bien.

Pendant les dix dernières années, le Seigneur m'a parlé par la voix des circonstances dirigées par Lui. Je n'y prenais pas garde alors; mais maintenant cela m'est parfaitement clair par sa grâce.

Vous vous souvenez de l'humiliation ou plutôt des coups que je reçus de la part de ceux avec lesquels je pensais me lier à B., sitôt après avoir tourné le dos au Seigneur; toutes les exhortations fraternelles qui me furent adressées alors échouèrent complètement. Ah! si j'eusse écouté, que de souffrances m'auraient été épargnées! Mais Satan, sous le pouvoir duquel je me trouvais en pratiquant le mal, avait trop de puissance sur moi; ainsi mon cœur resta insensible. Ensuite, je devins soldat: tout ne fut pas couleur de rose, alors non plus, pour moi.

Lorsque je quittai G., le frère M., m'appelant auprès de lui, me dit: « Le Seigneur saura bien te trouver! » Je cherchais à me soustraire à son regard, ne voulant plus rien savoir, ni entendre de Lui; mais dans sa grande miséricorde il m'a, en effet, *retrouvé* et attiré près de Lui.

Mais hélas! pour qu'il en fût ainsi, et pour briser mon cœur, par quel chemin de souffrances il a dû me faire passer! Il n'en pouvait être autrement, vu que sa Parole nous dit: « Celui qui sème pour la chair, moissonnera de la chair la corruption »... Je

me souviens aussi de quelle manière le Seigneur m'exhorta encore par un traité qui me fut remis par un frère en passage. Ainsi vous voyez que sans cesse et partout le Seigneur m'a suivi.

En 1902, je vins ici. Dans la nuit du 14 au 15 juillet, je tombai des remparts de la ville, faisant une chute de quize mètres. Je restai sur place environ douze heures avec les jambes brisées, jusqu'à ce qu'on me recueillit pour me transporter à l'hôpital, où je fus à peu près cinq mois. Personne ne peut comprendre ce que j'ai souffert et je ne saurais le décrire. Cependant mon cœur ne fut pas brisé et le Seigneur me suivait toujours.

En dépit de ma résistance, je me sentais cependant intérieurement attiré vers vous et vers l'assemblée, où autrefois je me trouvais heureux.

Après ma guérison, je passai quelque temps auprès de mes parents à N. Le 16 juillet 1903, je repris mon travail, juste un an après ma chute, et je revins ici. En octobre de la même année je me mariaï : nous vivions heureux, ma femme et moi, cependant au fond de mon cœur se trouvait toujours le même vide : je n'avais pas de paix...

Ce qui décida enfin mon retour à la fidélité, ce fut la maladie de mon père, dont le Seigneur se servit pour me parler solennellement. Vers la fin de l'année dernière, je reçus une lettre de mon père dans laquelle il m'annonçait qu'il était gravement malade et que les médecins ne donnaient aucun espoir de rétablissement, mais il ajoutait : « Il y en a un pourtant qui peut me guérir, c'est Celui qui mit de la boue sur les yeux de l'aveugle ; » il l'a fait non en guérissant son corps, mais en vivifiant son âme. En lisant sa lettre, je fondis en larmes et me jetant aux pieds du Seigneur pour implorer son pardon, je le suppliai de m'ouvrir aussi les yeux. Alors mon cœur

fut brisé, et la grâce après laquelle je soupirais me fut accordée, de sorte que maintenant je puis de nouveau me réjouir en lui. C'est après cela, et en hésitant un certain temps, que j'écrivis ma lettre à M. V., qui n'a pas pu se réjouir avec moi.

Le vide qui existait dans mon cœur depuis tant d'années a été comblé, et je suis heureux en notre cher et bien-aimé Sauveur et Maître.

Je ne puis fréquenter les réunions ici... Ma femme et moi lisons la Parole et puisons ensemble à cette source jaillissante des eaux de la vie éternelle. Veuillez donc, bien-aimé, demander au Seigneur qu'il nous fortifie, afin que nous croissions dans sa connaissance, car ici nous sommes, d'une façon particulière, en présence de l'impiété et de l'indifférence qui menacent de tout envahir. Que le Seigneur soit avec nous ! Amen.

Je vous dirai encore que mon père est délogé le 25 février 1907 : ainsi le Seigneur lui a accordé une double délivrance. Quand je lui fis visite, en lui racontant comment j'avais été délivré de ma vie d'iniquité, il versa des larmes et me pressa les mains en disant : « Je sais que mon Rédempteur est vivant ! »

Quelle joie ce fut pour moi d'entendre de telles paroles de sa bouche. Voyez combien merveilleuses sont les voies de Dieu ! A Lui, l'honneur et la louange !...

Saluez aussi le frère M. et dites-lui que le Seigneur m'a trouvé.

X.



## Un ancien missionnaire.

(Suite et fin.)

Mais le vrai secret de la force et du bonheur dont jouissait Colomba est aisé à comprendre. C'était la communion qu'il avait avec son précieux Sauveur dont il cherchait à suivre l'exemple et dont l'amour faisait le sujet préféré de ses entretiens. On pouvait dire de lui qu'il priait sans cesse et qu'en toutes choses il rendait grâces. (I Thessaloniens V, 17, 18.) Il aimait à relever toutes les occasions où il avait pu constater l'exaucement d'une prière ; ainsi il fortifiait sa foi et celle de ses amis. Son principe inébranlable, dans son enseignement, consistait à « prouver par la Parole de Dieu tout ce que l'on avançait. »

Il ne tarda pas à jouir d'un grand crédit auprès de tous. Plus d'une fois son intercession auprès des souverains d'alors les amena à renoncer à des guerres imminentes. Quand il était informé d'un conflit pendant entre des personnes qu'il connaissait, il les invitait à passer une journée avec lui en prière et ensuite il les trouvait presque toujours assez calmes pour régler leur différend à l'amiable. Belle illustration pratique, n'est-il pas vrai ? de Matthieu V, 9 : « Bienheureux ceux qui procurent la paix, car c'est eux qui seront appelés fils de Dieu. » Il traitait toujours ses serviteurs et ses élèves d'« enfants » ou de « frères » et avait l'habitude d'aller les visiter pendant qu'ils travaillaient, soit dans le monastère, soit dans les champs, pour les encourager par quelque parole bienveillante.

Enfin, ayant entrepris un long voyage pour empêcher une guerre entre les Picts et les Scots, peu-

plades de l'Ecosse, Colomba fut pris d'un refroidissement dont il ne se remit pas. Toutefois il put continuer toutes ses occupations jusqu'au dernier jour de sa vie.

Ce jour-là, il s'était rendu dans une ferme pour remercier Dieu des récoltes, particulièrement abondantes cette année. En rentrant chez lui, il dut s'asseoir, épuisé de fatigue, au bord du chemin ; son vieux cheval blanc s'approcha de lui, comme pour le caresser, et lorsque Dermit, un des serviteurs du vieillard, voulut l'éloigner, celui-ci l'en empêcha et rendit, comme d'habitude, ses caresses au brave animal. Colomba paraissait avoir quelque pressentiment de sa fin prochaine, à en juger par plusieurs paroles qui nous sont rapportées de lui. « Aujourd'hui, » dit-il entre autres, « je célébrerai encore le jour du Seigneur ; la nuit prochaine, je suivrai le chemin de mes pères. »

Parvenu enfin, à grand'peine, à sa modeste cabane, il pria pour que son activité fût en bénédiction aux nations lointaines, aussi bien qu'à celles plus rapprochées. Puis il continua à transcrire le livre des Psaumes. Il écrivit le verset 10 du Psaume XXXIV : « Ceux qui cherchent l'Eternel ne manquent d'aucun bien. » Puis il posa la plume en disant : « La fin de cette page marquera la fin de mon travail. Que mon ami Baithan le continue après moi ! »

A minuit la cloche sonna pour le service habituel. Colomba se leva pour s'y rendre, mais ses forces le trahirent et, à peine arrivé dans l'église, il s'évanouit. Ses amis l'entourèrent ; son fidèle Dermit lui souleva la tête et il sembla revenir à lui, mais ce ne fut que pour chercher à lever la main, comme dans un geste de bénédiction, et il expira. Il était âgé de soixante-seize ans.

Sous le nom de *Culdées*, mot qui signifie serviteurs de Dieu, les disciples de Colomba poursuivirent leurs utiles travaux. Ils ne cessèrent de protester contre l'extension de l'autorité du pape et toutes les innovations du catholicisme. Ils refusaient à tout prêtre le droit de pardonner les péchés, n'employaient pas d'eau bénite, ignoraient la cérémonie de la confirmation. Jamais ils ne dédiaient leurs églises à des saints ou à des anges. Leurs doctrines et leurs pratiques ressemblaient fort à celles des Vaudois du Piémont qui n'avaient aucune autre base pour leur foi sinon la Parole de Dieu. Partout où ces Culdées s'établissaient, ils fondaient des écoles et des bibliothèques. Elles ne furent fermées qu'au XIII<sup>e</sup> siècle.

Même alors, tandis que l'Eglise chassait d'Iona maîtres et élèves, ceux-ci continuaient, dans les parties écartées de l'Ecosse, à prêcher l'Évangile dans sa pureté et sa simplicité. Aussi, tandis qu'on croyait le pays tout entier gagné à la cause du catholicisme, la flamme de la vérité continuait à y briller, et c'est ainsi que le règne de l'erreur fut très court dans cette contrée, puisque bien des étoiles brillaient d'un vif éclat dans les ténèbres de son ciel. Comme l'a dit un vieil écrivain, c'est du nid de Colomba que de nombreuses colombes ont pris leur vol, pour se fixer non seulement en Ecosse et en Angleterre, mais aussi en France et en Italie. Pendant longtemps aussi les rois de Norvège, de France, d'Irlande et d'Ecosse se firent enterrer dans la cathédrale dont une vue figure en tête de ces lignes.(1) Aujourd'hui elle est tombée en ruines et on n'y voit plus qu'une seule des trois cents croix de pierre qui marquaient les sépultures royales.

(1) Voir la vignette du numéro de Novembre



## Bienheureux.

*Bienheureux* est celui qui, dans ta riche grâce,  
 Jouit de ta faveur !  
 Il ne lui manque rien ; en paix, devant ta face,  
 Tu suffis à son cœur.

O Seigneur, chaque jour de son pèlerinage  
 Tu le suis de tes yeux,  
 Et tu veux lui donner, au terme du voyage,  
 Le doux repos des cieux.

S'il rencontre parfois le deuil, l'épreuve amère,  
 Tu sais intervenir  
 En ta bonté fidèle ; et comme un tendre Père,  
 Tu te plais à bénir.

Pourrais-je donc marcher le cœur plein de tristesse,  
 Connaissant ton amour ?  
 Ne suis-je pas l'objet des soins de ta tendresse  
 Ici-bas, chaque jour ?

Et bientôt près de Toi, dans la céleste gloire,  
 Je dirai tes bontés,  
 Exaltant du Sauveur la mort expiatoire  
 Avec les rachetés.

*Bienheureux* est celui qui, dans ta riche grâce,  
 Jouit de ta faveur.  
 Il ne lui manque rien ; en paix, devant ta face,  
 Tu suffis à son cœur.

---

## Entretiens sur le livre de Jonas.

### CHAPITRE II (suite).

Quelle leçon solennelle ce récit nous donne ! Com-  
 bien n'y a-t-il pas de jeunes gens qui, dès leur ten-  
 dre enfance, ont entendu les appels de la grâce  
 et auxquels la voix de la sagesse a crié : « Venez,



mangez de mon pain, et buvez du vin que j'ai mélangé »? (Proverbes IX, 5.) Néanmoins, méprisant cette pressante invitation, et préférant le sentier de la folie à celui de l'obéissance, ils marchent dans les voies de leur cœur et selon les regards de leurs yeux, oubliant que, « pour toutes ces choses, Dieu les amènera en jugement. » (Ecclésiaste XI, 9.)

C'est ainsi que souvent pour nous, comme pour Jonas, il y a des orages, des humiliations, une sombre prison peut-être, car Dieu veut nous bénir. S'il nous enferme dans une étroite enceinte, c'est afin de nous délivrer de la perdition éternelle. Par le châtement, il nous donne à comprendre ce qu'est la voie de la désobéissance, une voie de douleur et d'amertume.

Combien terrible sera aussi la séparation éternelle d'avec Dieu, non plus dans un étroit cachot comme celui dans lequel fut enfermé Jonas, mais dans l'étang ardent de feu et de soufre qui est la seconde mort. (Apocalypse XXI, 8.) Quel tourment ne serait-ce pas qu'une vie de quarante ou cinquante ans s'écoulant tout entière au milieu des tortures ininterrompues d'un mal aigu? Eh bien, tout cela ne serait rien en comparaison de l'éternelle séparation d'avec Dieu. Ne fermez pas l'oreille, mes chers amis, à la cloche d'alarme que vous fait entendre la Parole divine. Ne dites pas comme Félix à Paul, qui l'avertissait du danger qu'il courait de rencontrer Dieu en jugement : « Pour le présent va-t'en; quand je trouverai un moment convenable, je te ferai appeler. » (Actes XXIV, 25.)

Que fait maintenant Jonas dans sa sombre prison? « Et Jonas pria l'Éternel son Dieu des entrailles du poisson » (verset 2).

Dans sa révolte, pas une prière n'était sortie de sa bouche. L'orage avait éclaté sur sa tête, les ma-

riniers avaient invoqué chacun leur idole particulière, mais Jonas n'avait pas adressé un soupir à Celui qui commande aux tempêtes, et « dont le nom est l'Éternel. » Son âme assoupie ne semble se réveiller qu'au fond de l'abîme. Son cœur orgueilleux est brisé et la supplication s'échappe de ses lèvres. C'est là que Dieu voulait l'amener, afin de déployer envers lui les immenses richesses de sa miséricorde. Nous avons à apprendre les mêmes leçons, lorsque Dieu nous châtie. Il importe de ne pas mépriser sa discipline ni de perdre courage, quand nous sommes repris par lui. Quelque profonde que puisse être notre détresse, quelque terrible que soit notre culpabilité aux yeux du Dieu saint, il n'est pas sur la terre de lieu si ténébreux, d'où ne puisse monter vers lui le cri du pécheur humilié. Sa miséricorde est assez grande pour atteindre le rebelle le plus obstiné, et le sang de Christ a assez d'efficace pour le purifier et le rendre propre à demeurer « dans le temple de sa sainteté » (verset 8).

Dieu nous dit que le péché est notre ennemi et qu'il l'a en horreur. Si nous ne prenons pas garde à sa Parole, il permet que notre iniquité nous châtie, afin de nous apprendre à la haïr. C'est l'expérience que fait Jonas maintenant. Toutefois, sans perdre courage, il adresse à Dieu sa requête du fond de l'abîme. « Du sein du shéol, j'ai crié ; tu as entendu ma voix » (verset 3). Le « shéol » ou « lieu invisible » est proprement le séjour des morts en général. C'est le lieu qui demande toujours, qui dit : « Donne, donne, » et n'est jamais rassasié. (Proverbes XXX, 16.) Ce n'était pas littéralement dans ce lieu que Jonas se trouvait, mais ses paroles expriment la détresse profonde qui remplissait son âme.

De plus, comme nous l'avons remarqué précédemment, ce n'est pas de Jonas seulement que l'Esprit

de Dieu veut nous occuper dans ce livre. Nous y trouvons en figure les expériences de la nation d'Israël qui, pour avoir rejeté le Seigneur de gloire et la mission qu'elle avait reçue de lui, est, jusqu'à ce jour, demeurée comme enfermée sous la condamnation. Ce peuple est à la fois l'objet des justes châtiments de Dieu et de sa protection miraculeuse, de sorte que, pendant les dix-neuf siècles presque qu'a déjà duré sa dispersion, il n'a pu être détruit ni absorbé par d'autres peuples, étant fidèlement gardé pour le jour prochain de la miséricorde. Le moment s'approche où, comme Jonas, le résidu fidèle d'Israël criera à l'Éternel dans sa détresse. Il attendra l'apparition de son Messie et la délivrance complète qu'il apportera à son peuple, ainsi que la restitution finale de Jérusalem, du sanctuaire et du culte. (Esaïe LXIII, LXIV, LXV ; Zacharie XII et XIV ; Daniel XII ; Psaume LXVI 11-20.)

C'est aussi du Seigneur Jésus lui-même que cette intéressante histoire nous parle. De même que le prophète passa trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, de même aussi Jésus devait passer trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. (Matthieu XII, 40.)

Nous pouvons également lire dans la prière de Jonas, l'expression anticipée des souffrances qu'a endurées notre précieux Sauveur pour nous sur la croix. Dieu a voulu nous donner à connaître la réalité et la profondeur de l'angoisse de son âme, lorsqu'il fut fait péché pour nous, quoique ce sujet soit insondable pour nous. Il a voulu que nous sachions combien nous avons coûté au Seigneur Jésus, afin que nous l'aimions et le servions d'un cœur fidèle. C'est lui seul qui a pu dire en vérité ce qu'exprime le prophète dans son angoisse : « Toutes tes vagues et les flots ont passé sur moi » (v. 4.) Battu de Dieu, affligé,

accablé sous le fardeau de nos iniquités, il buvait à cette heure la coupe de son indignation contre le péché. Il a goûté la mort pour nous ; il est descendu dans le sépulcre « jusqu'aux fondements des montagnes. » Les barres de la terre (1) « se sont refermées sur lui. Mais il n'était pas possible que le Saint de Dieu vit la corruption. » J'ai crié à l'Éternel du fond de ma détresse, et il m'a répondu » (v. 3). Sa confiance en Dieu est parfaite : « Tu ne laisseras pas mon âme en hadès, » dit-il aussi, « et tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption. » (Actes II, 27.) Son corps, soigneusement gardé dans le sépulcre que Dieu lui avait préparé, et son esprit qu'il avait remis entre les mains de son Père, ont été réunis l'un à l'autre dans sa glorieuse résurrection. Et ce n'est pas tout, car Dieu lui a dit : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marche-pied de tes pieds. » (Psaume CX, 1) Il a été reçu dans la gloire, dans le vrai sanctuaire, « le temple de sa sainteté, » où il accomplit maintenant le ministère de souverain sacrificateur, en faveur de ceux qu'il a rachetés.

Revenons maintenant à Jonas. Combien son exemple nous montre qu'il faut savoir invoquer Dieu, jusque sous le poids de l'épreuve la plus accablante ! « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi, » dit le Seigneur. (Jean VI, 37.) Le pécheur aux prises avec la douleur et l'angoisse pourrait craindre que Dieu ne veuille pas écouter son cri. L'ennemi s'efforcera de lui persuader qu'il n'y a plus en Dieu de délivrance pour lui et de le plonger ainsi dans le désespoir.

(1) Cette expression est une allusion aux barres de fer que l'on emploie pour verrouiller les cellules des prisonniers.

La foi s'attache, au contraire, aux précieuses promesses de la Parole. C'est ainsi que le prophète peut exprimer dans « les entrailles du poisson, » sa ferme confiance en la miséricorde de Dieu : « Il m'a répondu, » dit-il. « Tu as entendu ma voix. » Il ne doute pas que Dieu le délivrera et lui accordera la grâce de le célébrer dans son temple.

Et nous, pouvons-nous douter de notre éternelle rédemption, lorsque Dieu nous déclare qu'il a livré son Fils à la mort « pour nos fautes » et qu'il l'a ressuscité « pour notre justification » ? (Romains IV, 24, 25.) « Il est écrit, » telle est l'arme victorieuse que Dieu a mise entre nos mains, et par laquelle nous pouvons repousser tous les assauts de l'adversaire. La foi honore le Seigneur, et le Seigneur l'honore à son tour, en dépassant même son attente. Le plus faible enfant qui se confie en l'œuvre qu'il a accomplie, peut être assuré que Dieu l'a mis à l'abri de son jugement et chanter ainsi le cantique de la délivrance, « la louange de notre Dieu. » (Psaume XL, 3.)

Une chose nous frappe encore dans la prière de Jonas. Il ne s'en prend point aux hommes dans sa détresse. Il ne dit pas : « Ces mariniers impitoyables m'ont jeté à la mer. » Il voit la verge dans la main de Dieu et n'accuse personne que lui-même, des maux qui l'ont atteint. Il ne se plaint pas d'avoir été puni trop sévèrement, comme nous sommes souvent enclins à le faire, tout en cherchant à pallier nos fautes et à en rejeter la responsabilité sur d'autres.

Remarquons aussi que Jonas répète, sous la direction de l'Esprit de Dieu, ce que d'autres saints avaient exprimé dans des circonstances pénibles. Il s'approprie des passages de la Parole qui s'appliquaient à son état. Il dit, par exemple : « Et moi, je disais : Je suis rejeté de devant tes yeux » (II, 5), répétant une parole du psalmiste : « Et moi, je disais en mon agi-

tation : « Je suis retranché de devant les yeux. » (Psaume XXXI, 22.)

Combien il est important que nous nous familiarisions avec la Parole ! Nous y rencontrerons sûrement les enseignements nécessaires à toutes les circonstances dans lesquelles nous pouvons nous trouver dans notre course chrétienne.

Jonas avait craint d'être rejeté de devant la face de son Dieu, dont il avait voulu s'enfuir. Mais l'Éternel, « le Dieu qui fait grâce et qui est miséricordieux » (Jonas IV, 1), avait jeté sur lui un regard de pitié. Il est assuré maintenant qu'il verra encore « le temple de sa sainteté. » Mais il faut d'abord que Jonas passe trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson. Il le faut, pour que nous apprenions à connaître les conséquences de la rébellion de nos cœurs, selon les justes voies du gouvernement de Dieu. Puis, comme nous l'avons vu déjà, Jonas devait préfigurer Jésus dans sa mort et sa sépulture. Sitôt les trois jours accomplis, il sortira, comme par une sorte de résurrection, des eaux profondes, et il pourra aller à Jérusalem adorer l'Éternel dans son temple. Il vivra désormais pour louer son Libérateur et lui rendre publiquement ses vœux.

Tels sont les précieux traits de la foi du prophète. Par elle, il triomphe de tous les obstacles. Il voit plus de puissance en Dieu que dans les flots qui menacent de l'engloutir. « L'abîme m'a entouré, les algues ont enveloppé ma tête. » « Les eaux m'ont environné jusqu'à l'âme, » fit-il avec le psalmiste. (Psaume LXIX, 1) Mais l'Éternel est là pour le soutenir ; il l'entoure d'un bouclier impénétrable, qui le met à l'abri des « dards enflammés du méchant. » « O Éternel, mon Dieu, tu as fait remonter ma vie de la fosse » (vers. 7). Il parle de sa délivrance avec la même certitude que si elle était déjà accomplie.

Puissions-nous, dans l'épreuve, glorifier Dieu par une confiance pareille à la sienne.

« Quand mon âme défaillait en moi, je me suis souvenu de l'Éternel, » dit-il encore. Il détourne ses regards de lui-même et de ses tristes circonstances pour les porter sur l'Éternel, le Dieu de l'alliance, le Dieu qui est riche en grâce, « lent à la colère et grand en bonté » (IV, 1). Il a trouvé le vrai soutien dans la détresse, un refuge assuré, le Dieu qui est notre « secours dans les détresses, toujours facile à trouver. » (Psaume XLVI, 1.) En attendant qu'il puisse monter lui-même au temple de sa sainteté, il sait que sa prière y est parvenue et qu'elle a été reçue (v. 9).

Ayons aussi confiance en la fidélité de Dieu dans toutes nos peines. Il ne méprise pas le cri des chétifs; il prête l'oreille à leurs requêtes : « J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple, » dit-il à Moïse, « et j'ai entendu le cri qu'il a jeté. » (Exode III, 7.)

(A suivre.)

---

## Deux paroles du Seigneur.

(Aux jeunes croyants)

### V

C'était au matin d'un beau dimanche de juin; j'étais en chemin pour me rendre dans une localité du vignoble neuchâtelois, afin d'aller me réunir avec des croyants se rassemblant au nom du Seigneur, lorsque je rencontrai des enfants de Dieu de ma connaissance qui, au lieu de prendre le chemin du local de l'assemblée, s'acheminaient du côté d'une localité éloignée, sans doute pour aller voir des parents.

Assurément, il est bon et agréable de rendre visite à ses proches de temps à autre, mais il ne convient pas de le faire au moment où nos frères et sœurs sont réunis pour adorer notre Dieu et Père. N'est-ce pas dérober au Seigneur un temps qui lui est particulièrement dû de la part de ceux qu'il a sauvés et rassemblés autour de Lui? N'est-ce pas, en quelque sorte, frustrer le Père du service de ces adorateurs qui l'adorent en esprit et en vérité et qu'il a daigné choisir dans ce but, en les amenant à sa connaissance? Quelle perte pour Lui! mais quelle perte aussi pour nous, comme nous allons le voir!

Ces pensées me furent suggérées à la suite de ma rencontre qui me laissa une pénible impression dans la journée. Je me dis: «Quelle chose utile ce serait de vous rappeler, chers jeunes amis, deux paroles du Seigneur Jésus qui, moyennant sa bénédiction, pourraient contribuer à vous porter à ne pas négliger, sous quelque prétexte que ce soit, les réunions de l'assemblée, car la chose est agréable au Seigneur.»

Voici la première de ces paroles, qui se trouve en Matthieu XVIII, 20:

*« Je suis là au milieu d'eux. »*

Le Seigneur dit cela à ses bien-aimés disciples qui se réunissent en son Nom pour la prière en commun; et que penser lorsque le rassemblement a pour but d'adorer le Père et d'annoncer la mort du Seigneur en participant au mémorial qu'il nous a laissé? Pourrait-on facilement se soustraire à un tel rassemblement en ayant cette précieuse parole présente à l'esprit? Le Seigneur est là: il l'a promis. Il nous donne, pour ainsi dire, chaque fois à nouveau un rendez-vous avec Lui. Quel cas faisons-nous de sa personne? Si nous avons tant soit peu de cœur pour Lui et ses



intérêts, il nous sera impossible de négliger la réunion de l'assemblée pour des choses qui nous concernent personnellement.

Nous trouvons dans l'évangile de Matthieu une autre précieuse promesse, au chap. XXVIII, 20 : « Et voici, moi je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle. »

Celui qui a daigné faire ces promesses n'a pas tardé à les réaliser; le jour même de sa résurrection, elles trouvèrent déjà, pour ainsi dire, l'une et l'autre, leur accomplissement : le matin, dans le cas de Marie de Magdala au tombeau, et le soir, dans celui des disciples réunis. Jésus ressuscité était auprès de sa servante et Marie ne s'en doutait pas, car elle ne croyait pas qu'il fût vivant : « Si tu l'as emporté, » dit-elle à celui qu'elle a pris pour le jardinier, « dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai. » (Jean XX, 15.) A la voix connue du bon Berger, la brebis est pleinement heureuse. Il était là, tout près d'elle, à son insu ; mais maintenant Marie en a conscience et en jouit.

Le soir du même jour, le Seigneur entre et se trouve au milieu « des siens » réunis ; la crainte remplit leurs cœurs, mais elle disparaît comme le brouillard devant l'éclat du soleil, après que Jésus leur dit : « Paix vous soit ! » Il leur montre ses mains et son côté qui leur parlent du prix auquel elle a été acquise ; leurs cœurs sont réjouis de voir au milieu d'eux leur bien-aimé Seigneur : « Les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur. » (Jean XX, 20.)

Ils ne jouissent pas seulement d'une bénédiction inappréciable : « la paix ; » mais ils sont à la source de toutes les bénédictions. N'ont-ils pas, pour leur part, la Personne bénie de qui toute grâce procède ? Le donateur est au milieu d'eux.

Avez-vous cette pensée en prenant le chemin du local de la réunion le dimanche matin ? Venez-vous

chercher la face de votre bien-aimé Sauveur qui est aussi votre Seigneur ? Je peux vous dire, par expérience, que vous sortirez de cette réunion non seulement avec bénédiction, mais avec le doux sentiment d'avoir été « avec le Seigneur. » Celui qui est aujourd'hui personnellement assis sur le trône du Père condescend, dans son amour, à être spirituellement présent au milieu de ses rachetés réunis en son Nom. Quelle bienheureuse réalité !

J'aimerais vous rappeler à cette occasion les paroles qu'un vénéré frère dans le Seigneur prononça sur son lit de maladie : « Dites aux frères et aux sœurs de demeurer attachés de tout cœur au Seigneur et de ne jamais abandonner le rassemblement de nous-mêmes. Le Seigneur Jésus nous a dit : « Là où deux » ou trois sont assemblés en mon nom, *je suis là au* » milieu d'eux. » Il faut aller aux réunions afin d'y trouver la présence du Seigneur. Durant ma longue carrière, il m'a été fait la grâce de me rendre aux réunions dans cette confiance, et je n'ai jamais été déçu. »

Si Thomas eût su que le Seigneur serait présent au milieu des disciples le soir du jour de la résurrection, il aurait assurément fait en sorte de se rencontrer avec eux. Mais il est absent. Quelle perte pour lui ! Aussi, dans quel état d'esprit ne se trouvait-il pas par rapport au Seigneur ? Un cœur qui l'aime véritablement ne pourra se dispenser de se rencontrer avec lui. « M'aimes-tu ? » te dit le Seigneur, comme autrefois à Simon Pierre ? Que répondras-tu, cher ami ? Tu lui montreras ton amour en gardant ses commandements et en pratiquant les choses qui lui sont agréables ; et, sans doute, se réunir en son nom avec ceux qui lui appartiennent, l'honore et plaît à son cœur.

*« Faites ceci en mémoire de moi. »*

Telle est la seconde parole du Seigneur que j'ai à cœur de vous rappeler. Ce n'est pas proprement un commandement donné au racheté ; mais une tendre et cordiale invitation.

La veille même de sa mort, à l'issue de la dernière Pâque, le Seigneur institue, pour le temps de son absence, un précieux mémorial à l'intention de ses rachetés.

Les symboles du pain et de la coupe reportent nos pensées en arrière vers le moment unique où le Seigneur se livra pour l'accomplissement de la volonté du Père et notre éternel salut : c'est non seulement un souvenir des souffrances et de l'œuvre de notre bien-aimé Sauveur sur la croix, mais un mémorial de sa personne même se donnant ainsi pour nous : *« Faites ceci en mémoire de moi, »* dit-il. (Luc XXII, 19.) Cela fait-il vibrer une corde sensible dans votre cœur pour le Sauveur qui a tant souffert pour vous ? Permettez-moi de vous le demander : *« Quelle place a-t-il dans vos affections ? »* La question est importante dans ces temps de liédeur, où l'on recherche les choses du monde qui s'en va

Ne négligez donc pas de vous souvenir de la mort de votre Sauveur avec ses rachetés réunis en son nom, le jour de la résurrection, à l'exemple des disciples de la Troade. (Actes XX, 7.) Cela est agréable au Seigneur au delà de toute expression, croyez-le.

Que diriez-vous d'un jeune homme qui s'en va à l'étranger et auquel sa mère a remis son portrait en lui faisant cette recommandation : *« Tu te souviendras de moi lorsque tu regarderas cette photographie ! »* et qui laisserait l'objet au fond d'un tiroir sans prendre la peine d'y jeter un coup d'œil ? Ce fils aurait

peu de cœur pour sa mère, s'il ne se souciait pas de sa recommandation.

Combien ce souvenir est cher au cœur du racheté pénétré de l'amour du Sauveur ! Nous trouvons encore en 1 Corinthiens XI, 26 : « Toutes les fois que vous mangez le pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » Quelles paroles pourraient exprimer ce qu'est *la mort du Seigneur* ! Nous le faisons par un acte toutes les fois que nous participons au pain et à la coupe. C'est un témoignage collectif rendu à la mort de notre Sauveur. Voudrions-nous y faire défaut volontairement ou rester indifférents ? Si nous comprenons que la mort de Christ est le moyen par lequel nous avons été sauvés et bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Lui, faits des enfants de Dieu, des membres du corps de Christ et ses cohéritiers, n'éprouverons-nous pas le besoin de rendre témoignage à Celui qui nous a aimés, en annonçant sa mort, dans l'attente de son prochain retour ? Et ce témoignage est rendu sur cette terre, en l'absence de Christ, là où il a souffert pour nous et à la face du monde et des anges ; et de quel prix cela n'est-il pas au cœur de Christ ?

Il est vrai de dire qu'il est de toute nécessité de participer à ce mémorial non seulement avec la plus grande révérence, mais en réalisant le jugement de nous-mêmes d'une manière fidèle, en nous souvenant que le Seigneur est saint et que sa table a le même caractère.

Gardons, chers jeunes lecteurs, ces deux précieuses paroles du Seigneur, pour jouir de la bénédiction qui se rattache à leur réalisation.



« Paix vous soit ! »

II

(Jean XX, 19-23.)

Ainsi que des brebis surprises par l'orage,  
Les disciples du Christ se trouvent dispersés ;  
La crainte et le chagrin sont leur commun partage.  
Seront-ils donc, hélas ! du Maître délaissés ?

Non, leur tendre Berger, qui jamais ne se lasse,  
Veut les reconforter au terme de ce jour ;  
En paix, ils goûteront les trésors de sa grâce ;  
Ne sont-ils pas sans cesse aux soins de son amour ?

Le Seigneur, par Marie, aux disciples s'adresse ;  
Son message est un baume ; il guérit leur langueur ;  
A se grouper ensemble, oh ! chacun d'eux s'empresse :  
L'espérance renaît dans le fond de leur cœur.

Et le Seigneur aussi devant eux se présente :  
« Paix vous soit ! » leur dit-il, en leur montrant ses mains  
Et son côté percé. Dans sa bonté constante,  
Il les comble à nouveau des plus précieux biens.

« Les siens » émerveillés, contemplant en silence  
Celui qui de la croix, a connu la douleur ;  
La crainte a disparu ; remplis de confiance,  
Ils peuvent s'égayer en leur divin Seigneur,

« *Paix vous soit !* » dit encor le Rédempteur lui-même  
A ses humbles témoins qu'il aime et qu'il instruit ;  
Et soufflant sur eux tous, par sa puissance extrême,  
Il leur accorde enfin le don de son Esprit.

« Allez dire aux pécheurs que Jésus les convie  
A jouir, par la foi, du pardon, de la paix :  
Que leur âme s'abreuve au fleuve de la vie  
Pour goûter le bonheur qui demeure à jamais. »

L. P.

---

## TABLE DES MATIÈRES

Bonne année . . . . .	3
Fidji (suite) . . . . .	12, 41, 61, 88
La tache d'encre . . . . .	17, 33
Un petit enfant les conduira . . . . .	21
Persévérez dans la prière . . . . .	35, 50
Un ami des enfants . . . . .	37, 53, 73
Histoire d'une jeune infirme . . . . .	77, 90
L'abeille et le papillon . . . . .	93, 114, 130
Fidélité . . . . .	99
Trois délivrances . . . . .	101
Des ténèbres à la lumière . . . . .	117, 135, 153
Charbons ardents . . . . .	132
Fidèle dans la faiblesse . . . . .	141, 171
L'enlèvement des saints . . . . .	156
Un naufrage . . . . .	161
La confiance récompensée . . . . .	175, 191
Un jeune témoin du Seigneur . . . . .	181
Un message . . . . .	193
Un ancien missionnaire . . . . .	201, 221
Les pommes tardives . . . . .	211
Un ami des enfants (appendice) . . . . .	215
Deux paroles du Seigneur . . . . .	231

## Études bibliques.

Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone :

Aggée . . . . .	8
Zacharie . . . . .	26
Esdras . . . . .	27, 43
Néhémie . . . . .	65, 81, 107, 121
Malachie . . . . .	144
Entretiens sur le livre de Jonas . . . . .	165, 184 204, 224
Questions et réponses . . . . .	20, 40, 60, 80, 100

## Poésies.

L'an nouveau . . . . .	7
Petite rose . . . . .	58
Cantique . . . . .	79
Au Seigneur . . . . .	98
Aujourd'hui . . . . .	120
L'amour de Jésus . . . . .	139
Les soins de Dieu . . . . .	159
J'avance vers ma patrie . . . . .	179
Louez l'Éternel . . . . .	199
Bienheureux . . . . .	224
Paix vous soit . . . . .	237